A VIE SPIRITUELLE

° 338 Mars 1949

SOMMAIRE

★

LE MYSTÈRE DE LA CROIX

. GOURBILLON, O. P. Le chemin de croix avec saint Paul. 227

ANTINAT, C. M. Le portement de croix de Jésus 236

« *Partageons les souffrances du Christ et nous partagerons aussi sa oire* » (*Rom., 8, 18*). *C'est dans cette lumière de la foi qu'il nous ut, pendant ce Carême, entrer dans le mystère de la Croix tel que Écriture nous le révèle.*

NOTRE SANCTIFICATION

E JARETT, O. P. En prière 244

Méditations pour les laïcs, *tel est le titre d'un ouvrage d'un des plus èbres prédicateurs de Grande-Bretagne dont nous publions le chare sur la prière. La profondeur s'y allie à la bonhomie des saints.*

U'EST UN MONASTÈRE D'APRÈS LA TRADITION MONASTIQUE RUSSE. 264

Un extrait des Constitutions monastiques *pour la laure de Potchaiev VIIIe siècle), fidèle écho de la plus ancienne tradition.*

. PERRIN, O. P. État de perfection en plein monde 266

Ce que signifie, dans l'histoire de l'Église, la reconnaissance offille par S. S. Pie XII des Instituts séculiers.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

R. DALBIEZ. SIX ÉVÊQUES MARTYRS DOMINICAINS 2
Mgr VALENTIN OCHOA. « C'EST PAR SA GRACE QUE NOTRE CŒUR NE S'AFFAISSE PAS » 2

Au cours du XIX^e siècle, plusieurs centaines de martyrs, européens et indigènes, ont versé leur sang pour le Christ dans ce qu'on appelait alors le Tong-King. Parmi eux, six évêques dominicains espagnols, par trop méconnus en France et dans leur Ordre. La relation de leur martyre et l'extrait d'une lettre de l'un d'eux sont riches d'un enseignement qui ne manque pas d'actualité pour nous.

M.-T. DE ROMEFORT, O. P. ISABELLE DE CLERMONT-TONNERRE (mars 1849-juillet 1921) 3

La fondatrice des Orantes de l'Assomption.

CHRONIQUES

P. D'ARGENLIEU, O. P. UNE FRATERNITÉ CATHOLIQUE DES MALADES 3
A.-M. MASSONNAT, O. P. UNE EXPOSITION DE LA BIBLE 3
L.-H. MARÉCHAL, O. P. LA LITURGIE A L'ÉCRAN 3

A TRAVERS LES REVUES

Revue des Sciences religieuses. — Théologie. — Revue des Scienc philosophiques et théologiques. — Documents. — The Dublin R view. — China Missionary. — Témoignages de La Pierreq Vire 3

LES LIVRES

Voir en page 3 de couverture la liste des livres recensés 3

Viennent d'arriver à la revue 3

LE CHEMIN DE CROIX
avec SAINT PAUL

Saint Irénée nous avertit que l'Évangile selon saint Luc est celui que prêchait l'apôtre Paul. Ce Chemin de la Croix, qu'illustrent des paroles du troisième Évangile et de courts passages des lettres de saint Paul, est donc tiré tout entier de l'œuvre et de la prédication de l'Apôtre. Puissent l'apôtre Paul et son bon médecin et compagnon, saint Luc, nous aider à aimer la Croix.

La Passion du Christ doit être pour nous une cause de joie bien plus que de tristesse.

Saint Léon le Grand.

PROLOGUE

Lecture de la lettre du B[x] apôtre Paul aux Corinthiens (1 Cor., 1, 18-26).

La prédication de la Croix est une folie pour ceux qui périssent, mais pour nous, qui sommes sauvés, elle est une force divine.

Les Juifs demandent des miracles, les Grecs recherchent la sagesse, nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, pour les païens folie, mais pour nous, les élus, force divine et sagesse de Dieu.

Seigneur Jésus, nous vous aimons, parce que vous nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

PREMIÈRE STATION

Jésus est condamné à mort

LECTURE DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC (21, 12, 13, 16).

Alors on mettra la main sur vous, on vous poursuivra, on vous livrera aux synagogues et aux prisons, on vous traînera devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom. Cela vous fournira occasion de rendre témoignage.

Vous serez livrés même par vos parents, vos frères, vos proches et vos amis; parmi vous on en mettra à mort; vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Mais pas un cheveu de votre tête ne sera perdu, par votre patience vous sauverez vos vies.

Seigneur Jésus, nous vous aimons, parce que vous nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

DEUXIÈME STATION

Jésus est chargé de la Croix

LECTURE DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC (9, 23).

Si quelqu'un veut venir derrière moi, qu'il prenne la croix chaque jour et qu'il me suive.

Seigneur Jésus, nous porterons courageusement notre croix. Nous vous aimons, parce que vous nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

TROISIÈME STATION

Jésus tombe pour la première fois

LECTURE DE LA LETTRE DU Bx APÔTRE PAUL AUX ROMAINS (14, 4).

Qui es-tu pour juger ton frère qui tombe?
Qu'il se tienne debout ou qu'il tombe, cela regarde son Seigneur.
Et il se tiendra debout, car le Seigneur a la force de le soutenir.

Seigneur, nous ne jugerons pas nos frères; et nous nous tiendrons debout, par votre force; parce que vous nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

QUATÈRIME STATION

Jésus rencontre sa Mère

LECTURE DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC (1, 47-52).

Elle magnifie, mon âme, le Seigneur.
Il a exulté, mon esprit, à cause de Dieu, mon Sauveur.
Car il a fait pour moi de grandes choses, le Tout-Puissant.
Son nom est saint!
Sa miséricorde, de générations en générations, se répand
Sur ceux qui le révèrent.
Il a fait descendre de leur trône les potentats
Et il a porté les humbles au faîte.

Très Sainte Vierge Marie, nous vous aimons; vous qui vous êtes tenue debout au pied de la Croix. Nous admirons votre constance, votre courage, vous la Mère du Christ, qui nous a aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

CINQUIÈME STATION

Simon de Cyrène aide Jésus à porter la Croix

LECTURE DE LA LETTRE DU Bx APÔTRE PAUL AUX GALATES (6-2).

Portez les fardeaux des autres, et vous aurez accompli la loi du Christ.

Seigneur Jésus, nous n'accablerons pas nos frères, nous les aiderons à porter leurs charges, comme le Cyrénéen.

Nous vous aimons, vous qui nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à mourir sur la Croix.

SIXIÈME STATION

Une pieuse femme essuie la face de Jésus

LECTURE DE LA IIe LETTRE DU Bx APÔTRE PAUL AUX CORINTHIENS (3, 18).

Nous tous, le visage découvert, reflétant comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de plus en plus resplendissante, à la ressemblance du Seigneur.

Seigneur Jésus, nous admirons votre visage, nous le reconnaissons glorieux sous les outrages et les crachats. Nous partageons vos humiliations et vos souffrances. Nous serons fiers de partager vos outrages, puisque vous nous avez aimés jusqu'à la Croix.

SEPTIÈME STATION

Jésus tombe une seconde fois

LECTURE DE LA LETTRE DU Bx APÔTRE PAUL AUX ÉPHÉSIENS (3, 13).

Ne vous laissez pas décourager par les afflictions que j'endure ur vous. Elles sont votre gloire.

Seigneur Jésus, nous n'avons pas honte de votre faiblesse umaine. Ce qui est faiblesse aux yeux des hommes nous révèle tre force divine.

Nous vous aimons; car vous nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

HUITIÈME STATION

Jésus reprend les filles de Jérusalem

LECTURE DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC (23, 28-31).

Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous sur vos enfants.
Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec?

Seigneur Jésus, nous pleurons sur nous, qui sommes lâches; et lmirons votre courage, à vous, le Fils de Dieu.

Vous êtes digne de notre admiration silencieuse et aimante. ous nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

NEUVIÈME STATION

Jésus tombe pour la troisième fois

LECTURE DE LA LETTRE DU Bx APÔTRE PAU
AUX ROMAINS (15, 1-3).

Nous les forts, nous devons supporter les infirmités des faible et ne pas rechercher notre propre satisfaction. En effet, le Chris n'a pas eu de complaisance pour lui-même, mais, ainsi qu'il es écrit : les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi

Seigneur Jésus, nous ne nous abuserons pas sur notre puis sance. Nous saurons encourager les faibles qui nous entourent, e avouant nos faiblesses.

Donnez-nous ce courage, vous qui nous avez aimés jusqu'à l mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

DIXIÈME STATION

Jésus est dépouillé de ses vêtements

LECTURE DE LA LETTRE DU Bx APÔTRE PAU
AUX ÉPHÉSIENS (4, 21, 24).

La vérité qui est en Jésus, c'est que vous vous dépouilliez d vieil homme pour revêtir l'homme nouveau créé à l'image d Dieu dans une justice et une sainteté véritables.

Seigneur Jésus, faites-nous la grâce de savoir nous dépouille de nos orgueils, de nos lâchetés, de nos souillures, de nos hab tudes mauvaises; vous qui nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

ONZIÈME STATION

Jésus est cloué sur la Croix

LECTURE DE LA LETTRE DU Bx APÔTRE PAUL AUX GALATES (5, 24).

Ceux qui sont au Christ Jésus, ce sont ceux qui ont crucifié leur chair avec toutes ses convoitises.

Seigneur Jésus, faites-nous la grâce de savoir crucifier notre chair et l'impureté de nos désirs; vous qui nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

DOUZIÈME STATION

Jésus meurt sur la Croix

LECTURE DE LA LETTRE DU Bx APÔTRE PAUL AUX ROMAINS (6, 3-4).

Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez été baptisés en sa mort.

Regardez-vous donc comme morts au péché et comme vivants en Dieu avec Jésus.

« Tout est parfait », nos fautes rachetées.

Seigneur Jésus, faites-nous mourir avec vous. Faites-nous réaliser les engagements de notre baptême.

Seigneur Jésus, quelle merveille, vous nous avez aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

TREIZIÈME STATION

Jésus est remis à sa Mère

LECTURE DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC (2, 34-35).

Siméon les bénit et dit à Marie sa Mère : « Vois, cet enfant est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël, pour être un signe en butte à la contradiction, toi-même un glaive transpercera ton âme. »

Très Sainte Vierge Marie, nous vous admirons portant Jésus immolé dans vos bras. Nous vous admirons l'offrant au ciel pour ceux qui sont devenus vos enfants au pied de la Croix.

Puissions-nous remplacer auprès de vous Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort :

Jusqu'à la mort de la Croix.

QUATORZIÈME STATION

Jésus est mis au tombeau

LECTURE DE LA LETTRE DU Bx APÔTRE PAUL AUX THESSALONICIENS (4, 13-14).

Frères, nous ne voulons pas que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis, pour que vous ne vous attristiez pas comme les autres hommes qui n'ont pas d'espérance. Si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, nous croyons aussi que Dieu ramènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en lui.

C'est pourquoi consolez-vous mutuellement et édifiez-vous les uns les autres comme déjà vous le faites.

Seigneur Jésus, un jour, à notre tour, nous serons mis au tombeau. Mais nous en ressortirons pour toujours, parce que vous nous avez aimés jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la Croix.

Un jour, ayant subi comme vous la mort, grains de blé confiés au sol, nous en ressortirons pour partager la gloire de votre bienheureuse résurrection.

ÉPILOGUE

Lecture de la lettre du B[x] apôtre Paul aux Romains (8, 18).

Les souffrances de ce monde ne sont rien en regard de la gloire ui va se révéler pour nous. Partageons les souffrances du Christ, nous partagerons aussi sa gloire.

Seigneur Jésus, nous vous aimons. Vous nous avez aimés jus- ı'à la mort, jusqu'à la mort de la Croix, et vous régnez vivant ıns votre gloire.

fr. J.-G. Gourbillon, O. P.

LE PORTEMENT DE CROIX DE JÉSUS

I. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

Imaginons-nous un instant que nous sommes à Jérusalem et que nous y vivons, en partie du moins, la journée du vendredi 7 avril de l'an 30 de notre ère.

Il est environ midi (Jn, 19, 14; Mc, 15, 33)[1] lorsque nous pénétrons dans la vaste cour (cinquante mètres de côté) de la forteresse Antonia sise au nord-ouest du temple[2]. Le dallage de cette cour, fait d'énormes blocs de pierre dure d'un mètre de côté sur trente à trente-cinq centimètres d'épaisseur (Jn, 19, 13 : Lithostrotos = « dallage par excellence »)[3], se trouve en ce moment tout couvert de soldats romains qui regardent vers une estrade surmontée d'une chaise curule. Le procurateur Ponce Pilate (26-36), faisant fonction de juge, a pris place sur cette chaise symbolique qui transforme pour la circonstance la cour en prétoire ou tribunal (Mt., 15, 16)[4]. Il donne lecture de l'acte

1. Voir Prat, *Jésus-Christ*, II, pp. 531 ss.

2. Pour la description de cette forteresse, cf. Flavius Josèphe, *La Guerre juive*, V, v, 8; pour les fouilles récentes, cf. *R. B.*, 1933, pp. 83 ss.; 1937, pp. 563 ss.

3. Cf. *R. B.*, 1933, pp. 102 et 111 ss.

4. A cette époque, le prétoire n'était pas encore stabilisé; c'était alors tout site où le magistrat faisait placer son tribunal mobile; voir Lagrange, *Saint Marc*, p. 418; *R. B.*, *ibid.*, p. 111.

ficiel qui condamne Jésus à la crucifixion (Mc, 15, 15). Les ifs, qui viennent par leurs menaces d'arracher cette condamtion à Pilate (Jn, 19, 12, 15), sont entassés dans les deux gran- s baies couvertes de la porte hérodienne, massif quadrangu- re de seize mètres de côté ornant la façade ouest de la forte- sse [5]. Jésus, lui, tout ensanglanté, « portant la couronne d'épi- s et le manteau de pourpre » (Jn, 19, 5), se trouve, entouré de rdes, aux côtés du procurateur. Il n'a pour ainsi dire plus rure humaine (Is., 53, 2 sq.) tellement il a subi de vexations et coups.

Aussitôt la sentence prononcée, les soldats de service s'empres- nt pour en assurer l'exécution. Les Juifs, qui doivent « manger Pâque » le soir même (Jn, 18, 28), tiennent en effet à ce que ut se termine rapidement, d'autant plus que le sabbat va bien- t commencer (Jn, 19, 31; Lc, 23, 54-56). Ils ne se doutent pas, s malheureux, qu'ils ne sont que de vils instruments et que est Jésus lui-même qui a délibérément choisi pour mourir (Jn, , 18; 18, 4, etc.) l'heure de l'immolation pascale afin de mieux mboliser la substitution de la Nouvelle Alliance à l'Ancienne t., 20, 28, et parall.; Lc, 22, 15).

Pendant que certains s'affairent autour de Jésus pour lui remet- e ses vêtements (Mc, 15, 20*a*), sans toutefois lui enlever sa uronne d'épines [6], d'autres vont extraire de leur cachot deux alfaiteurs déjà condamnés au même supplice, car le procura- ur, sans doute vexé d'avoir eu la main forcée, a décidé de tour- r les Juifs en ridicule en associant « leur roi » (Jn, 19, 14 sq., sq.) aux pires éléments de la nation [7]. Pilate, lui non plus, ne it pas qu'il réalise ainsi les desseins divins annoncés depuis des ècles (Lc, 22, 37; Is., 53, 12). Quelle leçon pour tous ceux qui, rès avoir bien servi le Seigneur, sont accablés de malheurs et oient y reconnaître la preuve, sinon de l'inexistence de Dieu, moins d'un complet abandon de sa part (Hebr., 10, 35 sq.; , 3 sq.).

---

5. Cf. *R. B.*, 1937, p. 566.
6. Cf. Tertullien, *P. L.*, II, 636, c.
7. Cf. Lebreton, *La Vie et l'Enseignement de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, p. 418, note 3.

Des croix en bois de pin [8] sont apportées, dont la partie verticale sera d'avance plantée en terre [9]. Seule la barre transversale, le patibulum, est assujettie par des cordes à la nuque et aux bras étendus des condamnés, qui, de cette façon, ne pourront plus se garantir des coups susceptibles de leur être infligés durant la marche au supplice (Jn, 19, 17) [10]. Jésus, exténué par sa récente flagellation, ploie littéralement sous la charge, mais plus encore sous le poids de nos péchés qu'elle représente (Is., 54, 4 sq.) [11].

2. — JÉSUS PORTE SA CROIX

Comme l'exécution capitale, tant d'après les coutumes romaines que d'après celles des Juifs (Nomb., 15, 35 sq.; Act., 7, 58) [12], devait se faire hors de la ville, un cortège s'organise pour mener les condamnés du prétoire au petit promontoire en forme de crâne, le Golgotha (Mc, 15, 22), qui se trouvait à proximité (N.-O.) de Jérusalem (Jn, 19, 20) en bordure d'une route (Mc, 15, 29) [13]. Ainsi se réalisera pour Jésus, véritable victime expiatoire, le rite prescrit autrefois par Dieu pour le grand jour de l'expiation et qui consistait à détruire hors du camp les victimes chargées des péchés d'Israël en signe de purification totale de la communauté (Lév., 16, 27 sq.; Hebr., 13, 11 sq.).

En tête du cortège s'avance, selon l'usage, un centurion à cheval (Mc, 15, 39, 44) [14]; il est immédiatement suivi par ceux qui portent ostensiblement les écriteaux indiquant rouge sur blanc l'essentiel de la sentence (Jn, 19, 19) [15]. Puis viennent les

---

8. Cf. Rohault de Fleury, *Mémoire sur les instruments de la Passion*, p. 63.
9. Cf. Cicéron, *In Verrem*, 66.
10. Cf. Plaute, *Miles gloriosus*, pp. 360 ss.; *Mustellaria*, pp. 52 ss.; Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIX, p. 3; voir Clouard, *Plaute*, III, p. 605.
11. Cf. *D. B. S.*, III, p. 198.
12. Cf. Plaute, *ibid.*
13. Cf. Vincent-Abel, *Jérusalem*, II, pp. 89 ss.
14. Cf. Sénèque, *De ira*, I, p. 16; Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, IV, pp. 15, 43.
15. Cf. Suétone, *Caligula*, p. 32; Domitianus, p. 10; Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, V, 1, p. 44.

condamnés encadrés de soldats en tenue de campagne (Jn, 19, 29) et dont le nombre est assez élevé. Aux grandes solennités religieuses, en effet, l'affluence des pèlerins rendait toujours possibles des soulèvements patriotiques, mais spécialement dans des circonstances comme celle-ci, où l'un des suppliciés, Jésus, avait éveillé tant d'espérance (Lc, 24, 19-21).

Derrière les soldats, et en désordre, suit une grande masse de peuple (Lc, 23, 27) à laquelle n'ont pas craint de se joindre des membres du sanhédrin (Mt., 27, 41), désireux de savourer jusqu'au bout la défaite de celui qui avait si rudement ébranlé leur prestige (Mt., 23).

La marche du cortège se trouve ralentie par l'extrême faiblesse de Jésus qui souffre des coups reçus, de son sang perdu en abondance, de la couronne d'épines toujours plantée sur sa tête, de la croix qui lui pèse terriblement et des aspérités du sol mal pavé provoquant ses chutes. La marche est aussi singulièrement ralentie par la multitude des pèlerins de la Pâque, qui vont et viennent dans les rues étroites en quête d'un agneau à immoler ou d'un local pour le manger.

Le temps presse cependant, car la fête est imminente. Le centurion ne peut cette fois songer à promener longuement les victimes à travers la ville en vue d'accentuer leur peine et d'inspirer une crainte salutaire au plus grand nombre possible d'habitants[16]. Il prend le chemin le plus court, qui ne comprend pas plus de quatre cents mètres à vol d'oiseau et qui, en temps normal, peut aisément se franchir en moins d'un quart d'heure, malgré la dénivellation du Tyrophœon profonde de trente mètres environ par rapport au prétoire et au Golgotha. Les modifications apportées par les siècles dans le tracé et le relief des rues ne permettent plus de fixer de façon certaine l'itinéraire suivi[17].

Combien de Juifs, en voyant passer Jésus dans un tel état de détresse, ont pu croire, après l'avoir vu thaumaturge éclatant et docteur prestigieux, qu'il n'avait été somme toute qu'un trompeur très habile au service du démon (Mt., 12, 24) et qu'il était

16. Cf. Quintilien, *Declam. 274, in fine*; Cicéron, *In Verrem*, V, p. 66; Knabenbauer, *Mt.*, II, p. 522.

17. Cf. Prat, *Jésus-Christ*, II, pp. 387, 535 ss.

enfin justement puni de Dieu (Mt., 27, 43; Is., 53, 4). Ils ne pouvaient encore savoir que c'étaient les péchés des hommes qu'il expiait ainsi (Is., 53, 4-6), lui l'innocence même (Jn, 8, 46), et que l'état d'abaissement de son humanité ne ferait ensuite que mieux manifester l'éclat de la puissance divine dans l'œuvre du salut (1 Cor., 1, 25 sq.; 2 Cor., 12, 9).

3. — JÉSUS SECOURU PAR SIMON DE CYRÈNE

Vers la sortie de la ville (Mt., 27, 32 : « en sortant ») [18], le centurion, las de voir chanceler Jésus et craignant sans doute qu'il ne meure avant de subir la peine de la crucifixion, ordonne de le décharger de sa croix et commande au premier passant venu, en vertu de son droit de réquisition [19], de porter l'instrument d'ignominie derrière le condamné (Lc, 23, 26 *b*). L'homme requis, Simon, est un Juif originaire de Cyrène, l'actuelle Barca de Tripolitaine. Il est venu s'installer à Jérusalem, comme tant d'autres de ses compatriotes (Act., 6, 9) [20]. Pour l'instant, préoccupé de prendre son repas, il revient des champs (Lc, *ibid.*). L'obligation du repos ne commençait qu'au soir de ce jour avec le début du sabbat (Lc, 23, 56).

Simon n'accepte qu'à contre-cœur l'humiliante corvée. Mais, peu à peu, devant l'attitude si noble et si douce de Jésus, dont il connaît les hauts faits, comme tout le monde au pays (Lc, 24, 18), attitude qui contraste si fort avec celle des deux autres suppliciés (Mc, 15, 32 *b*), il se laisse toucher, ainsi que le fera tout à l'heure le bon larron (Lc, 23, 39 sq.). Sans trop le savoir encore, il acquiert déjà les dispositions chrétiennes, qu'il communiquera plus tard à ses deux fils, Alexandre et Rufus (Mc, 15, 21; Rom., 16, 13) [21].

Ce transfert de la croix des épaules du Maître à celles de l'homme et le rôle transformateur de ce transfert symbolisent à

18. Cf. *Evangile de Nicodème*, I B, chap. x.
19. Cf. Pline, *Histoire naturelle*, X, 14, pp. 121 ss.
20. Cf. Flavius Josèphe, *Ant. Jud.*, 14, 7, 2; 16, 6, 1.
21. Cf. Lagrange, *Saint Marc*, p. 425.

veille la nécessité, pour quiconque veut devenir disciple du ist, d'accepter à sa suite les événements providentiels qui ngent et contrarient la nature (Mt., 16, 24; 10, 38)[22]. Jésus, s la délicatesse de son cœur, veut avoir besoin de sa créature, rant que celle-ci se lasse de toujours recevoir sans jamais pou- donner. L'amour est fait de réciprocité[23].

4. — JÉSUS RENCONTRE LES SAINTES FEMMES

yant quelque peu retrouvé la liberté de ses mouvements, Jésus t se tourner vers la foule qui le suit. Il y distingue un groupe 'emmes de Jérusalem (Lc, 23, 28*a*) qui, par attachement de les disciples, ou tout simplement par compassion naturelle, témoignent hautement et courageusement leurs sentiments de pathie. A la manière orientale, elles se frappent la poitrine anglotent en poussant des cris (Lc, 23, 27). Pour elles il n'est douteux que Jésus est innocent et que sa mort sera l'équiva- d'un deuil.

ouché de ces marques d'affection, Jésus veut oublier ses pro- souffrances pour ne songer qu'aux malheurs dont elles sont -mêmes menacées, ainsi que leurs enfants. Il leur annonce, r les en prémunir si possible, ce qu'il avait dit quelques jours aravant à ses apôtres sur la ruine prochaine de Jérusalem 21, 20-24). Un temps viendra, dit-il, où les souffrances se- telles que la stérilité maternelle, habituellement tenue pour malédiction divine (Lc, 1, 25), sera considérée comme une ur puisqu'elle vaudra du moins de ne pas assister aux tour- nts de sa progéniture (Lc, 23, 29). Elles seront telles qu'on préférerait la mort subite due à l'écrasement par les rochers bant des montagnes (Lc, 23, 30; Os., 10, 8; Apoc., 6, 16)[24]. ez vous-mêmes, conclut-il en manière de proverbe, du specta- horrible qui vous attend par celui que vous avez en ce mo-

---

. Cf. Knabenbauer, *Mt.*, II, pp. 523 ss.
. Cf. Boulanger, O. P., *Le Dieu de Marie dans le Saint Rosaire*, pp. 39 ss.
. Cf. Knabenbauer, *Luc*, p. 622.

ment sous les yeux : si Dieu[25] me traite ainsi, moi qui, tel un bois vert, ai produit des fruits d'innocence et de sainteté (Lc, 23, 31; Ps. 1, 3; Jér., 17, 8), de quelle manière autrement terrible ne traitera-t-il pas ceux qui, tels un bois sec, ne produisent plus ce qu'il attendait d'eux? (Lc, *ibid.*; 1 Pet., 4, 18.)

5. — JÉSUS ARRIVE AU CALVAIRE ET RENCONTRE SA MÈRE

Après la courte halte nécessitée par le transfert de la croix, le cortège n'a plus à parcourir, en terrain libre et découvert cette fois, qu'une distance de cent mètres environ pour atteindre au lieu du supplice.

Jésus peut dès maintenant apercevoir les poteaux que l'on achève de dresser sur la faible proéminence du Golgotha. Il sait d'avance que celui du milieu lui est réservé, que dans un instant, après l'avoir dépouillé de ses vêtements[26] et lui avoir cloué les mains sur la barre transversale (Jn, 15, 25), on le hissera[27] jusqu'à la mortaise pratiquée presque au sommet du poteau[28], et qu'enfin, une fois ses pieds cloués, on le laissera suspendu jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Aussi la dernière partie du trajet doit-elle être pour lui de beaucoup la plus pénible, car l'horreur de son sort, aggravée par les insultes de la foule qui grossit (Mc, 15, 29), lui apparaît plus nettement que jamais. Certes, il frémit dans tout son être, mais il accepte résolument d'aller jusqu'au bout de la volonté divine (Mc, 14, 35 sq.), puisqu'il refusera même de boire le breuvage qu'on lui offrira bientôt pour émousser les douleurs du crucifiement (Mt., 27, 34; Prov., 31, 6).

---

25. Ici (Luc, 23, 31), comme en bien d'autres passages de l'Évangile (cf. Mt., 7, 1 ss.), le pronom impersonnel « on » est un substitut, conventionnel à l'époque, du nom de Dieu; cf. Buzy, *Mt.*, pp. 87 ss.

26. Toutefois, par respect pour les coutumes juives, on lui laissera sans doute une sorte de pagne, cf. Prat, *Jésus-Christ*, II, pp. 392 ss.

27. Cf. Servius, *In Georg.*, I, p. 501.

28. Il y aura encore place pour l'écriteau au-dessus de sa tête (Mt., 27, 37). La croix du Christ était une croix latine.

Dans sa soumission à Dieu son Père (Jn, 4, 34; Phil., 2, 8) et ns son amour pour les hommes (Jn, 15, 13; Rom., 5, 6 sq.), us ne connaît pas les demi-mesures.

Au moment de gravir le Golgotha, Jésus découvre soudain rie, sa Mère, en compagnie de Jean, le disciple bien-aimé. le se tient à quelque distance, au milieu d'un groupe de saintes mmes venues de Galilée (Lc, 33, 49 et parall.). Elle attendra, ur approcher de son Fils, que l'isolement se soit fait autour s gibets (Jn, 19, 25). En ce moment, elle se contente de fixer ensément l'objet de son amour, le fruit béni de ses entrailles. urs regards se croisent, et dans leurs regards passe toute leur e, faite de souffrance et de compassion mutuelle, mais aussi de rage et d'amour. Marie accepte totalement d'être associée par n Fils à la valeur rédemptrice de sa mort.

CONCLUSION

l faut que nous soyons prêts, ainsi du reste qu'il nous le de- nde, à payer le Seigneur de retour, en foulant aux pieds nos pres intérêts. Il faut que nous n'ayons plus en vue que ses érêts à lui, dussions-nous pour cela exposer notre vie : « Si elqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, 'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Mt., 16, 24; cf. 10, 38). us comprenons maintenant la redoutable réalité qui se cachait s cette métaphore [29].

J. Cantinat, C. M.,
Professeur d'Écriture sainte
au scolasticat des Lazaristes,
Dax (Landes).

9. Cf. Lebreton, *op. cit.*, II, p. 419; I, pp. 434 ss.

EN PRIÈRE

ÉLÉVATION DE L'ESPRIT

1. – *La prière doit être intelligente.*

On a défini la prière comme étant une élévation de l'esprit et du cœur vers Dieu; mais il serait plus descriptif et peut-être plus exact de dire qu'elle est une élévation du cœur par l'esprit vers Dieu; car c'est l'expérience de toute conversion que la connaissance précède l'amour. Il est vrai, bien sûr, que la proposition contraire serait également juste, puisqu'on ne peut connaître un être tant qu'on ne l'aime pas (*i. e.* qu'on ne sympathise pas avec lui). Mais, bien qu'il en soit ainsi, il nous faut pourtant commencer par avoir quelque connaissance rudimentaire de l'existence de l'objet que nous aimons, c'est-à-dire qu'il nous faut d'abord savoir qu'une chose existe avant de pouvoir l'aimer. Puisque donc prière signifie prise de contact avec Dieu, il est évident qu'il nous faudra toujours, consciemment ou non, pénétrer notre esprit de quelque vérité touchant Dieu. Supposons une mère priant Dieu de sauver son fils d'un danger. Elle s'est réellement convaincue (soit délibérément, soit simplement sans réaliser ce qu'elle fait) de deux choses bien déterminées : d'abord que Dieu est certainement capable de l'aider; et, en second lieu, qu'il peut être affecté par la solitude et la

ésolation de son cœur. Autrement dit, elle est en possession de eux vérités dogmatiques : la toute-puissance et la miséricorde e Dieu. Et ainsi, toutes les fois que nous analyserons la prière, ı nôtre ou celle d'autrui, nous y découvrirons au fond une vérité ivine que nous ou autrui aurons acceptée; et c'est seulement à ause de cette vérité particulière que nous nous tournerons vers ette prière particulière. Ainsi encore, souvent, nous louons Dieu our sa grandeur, etc., c'est-à-dire que nous croyons en premier eu que Dieu est grand et ensuite nous le louons pour ce fait; ıais la croyance toujours préexiste. Si nous ne croyions pas en ı miséricorde ou en sa puissance ou en sa justice ou en sa beauté u en l'un quelconque de ses multiples attributs, jamais nous ne ous tournerions vers lui.

. – *La prière basée sur la foi.*

Remarquez que tout au long c'est le mot « croyance » que nous mployons, car notre vraie connaissance de Dieu, tel qu'il est en ui-même, ne nous est donnée que par la foi. La raison peut (dit e Concile du Vatican) prouver l'existence de Dieu; mais il se peut éanmoins que notre raison, à nous, ne l'ait jamais prouvée. Il e peut que notre raison ne soit jamais convaincue par son propre aisonnement. En tout cas, la vraie connaissance de Dieu comme uissance surnaturelle, avec tous les sommets et les abîmes de sa ie divine, ne peut évidemment pas être atteinte par la raison eule dans la mesure où elle n'est pas éclairée par la lumière sur- aturelle; et c'est précisément cette lumière surnaturelle que ous appelons la foi. C'est une vision. Sans doute est-il vrai, omme le cardinal Newman l'a admirablement exprimé, que 'acte de foi est en partie un acte de volonté. Il faut qu'au fond e nous il y ait le désir de croire, impulsion de la grâce divine. ul argument au monde ne peut prouver l'état surnaturel de Église, car les arguments sont de toute évidence rationnels, lors que le surnaturel transcende la raison. En définitive, l'esprit ui proclame « je crois » agit ainsi parce que sa raison lui mon- e que l'Église est éminemment digne de créance; et sa volonté

fait le pas suivant (« le saut dans les ténèbres »), et, par l'inte vention directe de Dieu, achève son acte en affirmant « il fa que je croie ». Cependant, en dépit du fait que cet acte de volon est essentiel, le don de foi n'en reste pas moins, dans sa fin dans son effet, une lumière, une apocalypse, une révélation. Cett vision est une porte d'entrée dans le royaume de la vérité, ca elle manifeste à notre regard Dieu, notre âme, cette vie et l'au delà. Nous devenons comme de petits enfants très obéissants atteignons cette pure vision qui est leur apanage.

La prière est donc basée sur la connaissance de Dieu, donc su la révélation et, partant, sur la foi.

3. – *Une foi vivante incitera à la prière.*

Considérant nos prières, donc, il faudra examiner quel rôl joue en elles la foi ou la croyance. Il faudra purifier notre foi tout au moins, autant que possible, avant de nous mettre à prier Devant la crèche ou devant le tabernacle, il nous faudra prendr conscience de ce à quoi nous croyons. Il faudra repasser en esprit le sens de l'Incarnation. Pourquoi vint-il ? Dans quel but ? Que devait-il faire ? Quel était le sens de sa venue ? etc. On se concentre sur un point unique et on essaie de voir ce que réellement on en sait. Par exemple, il vint pour nous sauver. Bon, mais qu'est-ce que la rédemption ? C'est un mot courant qui nous vient bien souvent aux lèvres; réalisons-nous ce qu'il implique ? Et ainsi de suite. C'est la seule manière de prier. Il peut se faire que nous commencions tout de suite notre prière par une action de grâces, une demande ou une louange; nous découvrons alors que nous n'avons plus rien à dire : nous sommes vides. En fait, c'est que nous avons mal commencé ou plutôt que nous avons commencé par le milieu. Commençons toujours par un acte de foi et procédons ensuite lentement. Remarquez les prières liturgiques de l'Église. Elles commencent généralement de cette façon : « O Dieu, qui par la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, etc. », c'est-à-dire qu'elles font d'abord état d'une vérité dogmatique. Ainsi encore, la prière même de Notre-Seigneur : *Notre*

ère, *qui êtes aux cieux*. Ceci aussi est une connaissance que ule la foi peut nous donner. Si nous laissons la foi de côté, ne ous étonnons pas si nos prières sont mornes, monotones, en- yeuses. Mais alors faudra-t-il ré-apprendre notre foi ? Certaine- ent il faut retourner au catéchisme. Une connaissance plus ande de Dieu rendra plus facile notre prière.

Prière et foi vont de pair. L'absence de l'une ou de l'autre, ou n abandon, paralyse la pratique de l'autre.

ÉLÉVATION DU CŒUR

. – *Entrelacement de la connaissance et de l'amour.*

Le premier acte de la prière est un acte de connaissance, le econd d'amour; car il faut bien se rappeler que la fin dernière de prière, comme de toute la vie surnaturelle, consiste en l'union Dieu. C'est dans ce dessein que nous fûmes créés, c'est vers et horizon qu'il faut orienter chaque parcelle de lumière surna- urelle. L'amour est toujours le fruit de la connaissance d'un bjet parfait. La connaissance profonde et véritable que nous vons de nos amis ne reste pas sans influencer notre vie. Nous onnaissons leur bonté, leur générosité, leur loyauté, et cela aug- ente considérablement notre amour, même sans aucun acte dé- béré de notre part. De même que plus nous considérons la eauté d'une personne ou d'un objet, plus nous sommes attirés ers lui. « Attiré » est tout à fait le mot adéquat, car il dit bien e qui s'est passé : cette personne ou cet objet, par suite de l'évi- ence croissante que nous avons de sa beauté, nous attire réelle- ent vers lui : il ne vient pas à nous, mais nous tire vers lui. insi les théologiens qui décrivent la vision béatifique de l'éter- elle félicité nous disent que l'acte propre de possession est un cte de l'intelligence, mais, une fois que nous avons avec notre sprit contemplé Dieu, nous ne pouvons nous empêcher de l'ai- er. Sans aucun doute, cela vient de ce que la séparation de 'esprit et du cœur est purement artificielle; ils sont tous deux

de simples fonctions de la même âme indivisible, qui, lorsqu'e a connu ce qui est aimable, l'aime d'une ardeur constante.

Nous commençons donc par contempler un mystère ou u vérité, et notre cœur, dès lors, s'enflamme en nous.

2. — *La prière non une science, mais une vie.*

Autrement dit, la prière n'est pas une science ou un art al trait, mais le travail de la vie. Il est inutile de fournir en ord article de foi sur article de foi; les médiévaux disaient : « Di ne prend point de plaisir dans la logique », c'est-à-dire qu'il n a pas prière, pas union à Dieu dans le simple fait de catalogu les connaissances que nous en avons, de les décrire avec préc sion, de nous en souvenir en détail. Tout ceci peut se faire sa qu'il y ait prière; par prière, nous entendons que le cœur aus a été touché. Le psalmiste chantait : « De mon cœur est sortie bonne parole », et encore : « Une flamme en a jailli. » Il n'y a do pas prière lorsque nous ne bâtissons que des thèses théologiqu sur les vérités de foi. Mais il y a prière lorsque, contemplan Dieu tel qu'il nous fut révélé, notre cœur le trouve si aimabl qu'il languit de sa société et appelle sa sympathie en retour. ceci ne devrait pas être difficile. Toutes les scènes de la vie d divin Maître, telles qu'elles sont rapportées dans les Évangile doivent, à mesure que nous les approfondissons, nous rend plus évidentes sa miséricorde, sa bonté envers les pécheurs co scients de leurs péchés, sa douceur et son humilité de cœur, e comme cette évidence se fait de plus en plus grande, il s'ensu un amour de plus en plus grand. Ainsi, également, la simp contemplation d'un article de foi doit éclairer les profondeu des mystères divins d'une manière suffisante pour nous perme tre d'entrevoir leur beauté réelle. L'esprit n'explore toutes c merveilles que pour mieux attirer le cœur à sa suite. L'esp jette sur elles un rayon de clarté et la vision qu'il découvre en brase notre cœur. Nul ne peut longtemps poser son regard su une chose authentiquement belle sans être ravi par les charm qu'elle déploie.

3. – *Nul besoin d'émotivité.*

Tout en reconnaissant que la foi dans la prière a pour but de conduire à l'amour, cela ne veut pas dire qu'il faille s'attendre à ce qu'une grande flamme jaillisse du cœur. C'est, en effet, un point sur lequel il faut porter toute son attention, car on peut se décourager ou s'égarer à cause d'une attente trop longue ou d'une précipitation trop impétueuse. Par « amour », « ravissement », « flamme », on n'entend rien d'autre qu'une tendance à suivre les commandements de Dieu et à vivre selon les prescriptions de la foi. Ceci n'a rien à voir avec les sentiments, les émotions. Cela ne veut pas dire que l'on ne prie point si l'on ne ressent pas pour Dieu le même amour que l'on éprouve pour ses amis, ou encore qu'il faille continuer à examiner ce mystère ou cet article de foi particuliers jusqu'à ce que tout notre être soit porté à l'incandescence. Nous ne sommes que des mendiants et nous ne pouvons choisir. Nous devons nous contenter des miettes qui tombent de la table du Seigneur. Nous n'avons besoin d'aucune émotion sensible ni d'aucun sentiment de la présence de Dieu en nous ; et cela n'est en aucune façon une preuve de la fécondité de notre prière; ces choses dépendent peut-être davantage de notre bonne ou mauvaise digestion que de la profondeur de notre amour de Dieu. En fait, l'absence même de ces signes peut rendre la prière dans laquelle nous avons courageusement persévéré d'autant plus agréable au Très-Haut. Ici donc, cette élévation du cœur qui devrait suivre la foi peut ne pas être sentie ou même être inconsciente. Elle se manifeste davantage dans le travail de la journée que dans les moments d'émotion. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements... Ce n'est pas celui qui crie : Seigneur! Seigneur! mais celui qui fait la volonté de mon Père qui entrera dans le royaume des cieux. » Les voilà, les preuves de notre sincérité dans la prière. Et puis il faut se contenter de ce qui nous est donné et ne pas chercher à parler avec profusion. La prière au Jardin des Oliviers ne fut que la répétition, coupée de longs silences, d'une seule demande.

C'est donc la foi qui révèle la beauté de Dieu, et c'est la vision de cette beauté qui enflamme notre cœur d'amour.

MÉTHODE DE PRIÈRE

I. – *Entretien amical avec Dieu.*

Toute la doctrine de la prière, depuis son point de départ pratique, peut se résumer en ces mots : prier c'est parler à Dieu comme on parle à un ami. Voici, en vérité, le meilleur témoignage de la prière. Oserions-nous parler à un être que nous aimons de la façon dont nous parlons à Dieu? Nous lisons dans les Écritures que Dieu marchait et parlait avec Adam dans la fraîcheur du soir, et nous pensons en nous-mêmes : « C'est bien cela, une prière parfaite! » Qu'importe la forme sous laquelle Dieu apparut ou même s'il apparut réellement! L'imagination s'accroche à ce que l'auteur sacré voulait dire. Ou encore, lorsque nous lisons qu'Enoch « marcha avec Dieu jusqu'à ce que Dieu l'emportât », nous pensons que notre idéal de prière ne saurait être mieux décrit. Ou enfin, car les citations pourraient être multipliées à l'infini, lorsque nous trouvons pour la première fois cette phrase extraordinaire, ne sommes-nous pas aussitôt conscients de sa signification : « Dieu parla à Moïse face à face, comme un homme parle à son ami. » Nous possédons donc un très bref résumé de tout ce que, du point de vue pratique, il est nécessaire que nous sachions sur la prière. C'est tout simplement un entretien entre l'âme et Dieu : même façon de parler, mêmes silences pleins de sens qui caractérisent nos propos avec des amis. A ces signes seulement se reconnaissent individuellement la valeur et la sincérité de nos prières. Il n'y a pas d'autres moyens. La prière finira par nous ennuyer si nous ne suivons pas ces directives. D'abord, donc, notre esprit, par la méditation des articles de foi, découvre la matière de la prière; il résulte que notre cœur s'emplit d'amour pour Dieu et que cet amour lui-même s'exprime par la simplicité du langage et des silences dont use la conversation amicale.

2. – *Aussi simple et naturelle que l'entretien amical.*

Enfin cet entretien amical entraîne certaines conséquences. Il comporte une façon de prier qui devrait sembler beaucoup plus facile. Il faut, par exemple, que la prière soit parfaitement naturelle. Il faut donc parler à Dieu dans sa propre langue ou alors on ne peut espérer prier ni fréquemment, ni bien. On peut, dans la vie, plagier les pensées et le style de quelqu'un d'autre, mais seulement pendant un court laps de temps, car on aurait vite fait de montrer le véritable habit que l'on porte en dessous.

La conversation avec des amis est aisée. Point n'est besoin de façade. Ils nous connaissent trop bien pour se laisser prendre à ce que nous ne voulons pas dire, ou pour se laisser impressionner par quelque affectation de notre part. Ainsi, entre amis, nous laissons tout cela de côté et nous nous présentons à eux tels que nous sommes en réalité. Nous disons ce que nous pensons dans le langage qui nous vient le plus spontanément et le plus naturellement aux lèvres. Prenons donc soin d'observer le même naturel dans nos prières. A une nature émotive doivent correspondre des prières émotives; mais à un tempérament terre à terre, quel besoin y aurait-il d'employer le langage des transports extatiques ?

Plus nous nous ferons à l'idée que nous ne pouvons adopter les prières d'un autre, mieux cela vaudra pour la propre paix de notre âme. Elles seraient soit trop vastes, soit trop étriquées, en tout cas elles ne feraient que gêner nos propres mouvements. De même que des chaussures toutes faites ne vont pas, les prières toutes faites ne vont pas non plus : les premières écorchent les pieds, les secondes l'âme. La prière doit donc être personnelle et ne doit formuler que des désirs réels. C'est se moquer de Dieu que de lui demander de nous prendre si nous ne désirons pas vraiment aller à lui, et c'est mal de parler de soi comme du plus grand pécheur du monde si l'on est sûr de ne pas l'être.

3. – *La prière connaît ses silences.*

Alors, en toute sincérité, notre entretien avec Dieu ressemblera à un entretien amical. Voilà tout au moins quel sera notre idéal et nous ne ferons rien qui, délibérément, puisse le contrecarrer. Faut-il, en conséquence, jeter de côté tous nos livres de prière? Certainement pas. Il est vrai qu'autant que possible nous essaierons de nous en passer, car nos besoins, nos raisons de gratitude et les motifs que nous avons de louer Dieu devraient nous fournir une matière suffisamment abondante pour entretenir notre conversation.

Mais il arrive sans aucun doute de temps en temps que nous nous trouvons étrangement silencieux; une grande fatigue en est peut-être la seule cause. Cependant, il est toujours utile d'avoir un livre de prières, pourvu que nous réalisions bien qu'il ne constitue qu'un modèle et non la seule manière de prier. Encore, même en ces moments d'extrême lassitude où notre cœur, pour cette raison ou pour quelque autre, ne sait que dire, il nous faut rester fidèles à notre épreuve et user du privilège de l'amitié. Car certainement l'un des points essentiels qui marquent la distinction entre amis et connaissances est que ceux-là peuvent garder le silence, alors que celles-ci se sentiraient de plus en plus gênées et se lanceraient sur le premier sujet de conversation venu dans le seul but de parler. Par contre, la seule présence d'un ami est une joie en soi. Nous prenons conscience l'un de l'autre, et cela nous donne pleine satisfaction; en marchant l'un près de l'autre, il se peut que nous n'ouvrions pas la bouche, que nous ne « fassions pas la conversation »; assis près du feu comme de vieux camarades, que nous ne soufflions mot et que pourtant nous soyons heureux. Car le silence exprime des choses trop vastes pour être contenues dans le langage; et la bouche ne saurait souvent exprimer l'abondance du cœur. Quand donc nous nous approchons de la sainte communion et rendons visite à notre ami et que nous ne trouvons rien à lui dire, ne disons rien, sachons garder le silence et attendre qu'il nous parle; réjouissons-nous seulement d'être près de lui.

DISTRACTIONS

. – *Ne pas s'étonner des distractions possibles.*

C'est une source perpétuelle d'ennuis de voir combien nos ıeilleures prières abondent en distractions. On ne s'est pas plu-ôt installé et mis en présence de Dieu, on n'a pas plutôt fait le ıgne de la croix, que l'on se sent submergé de toutes sortes de ensées qui n'ont aucun rapport avec nos prières. Nous nous éveillons soudain pour découvrir que notre esprit n'a cesse d'er-er; toutes les affaires de notre vie y ont passé, angoisses, espoirs, mbitions. Dès que nous en prenons conscience, nous retournons nos prières et essayons une fois de plus de reprendre notre onversation avec Dieu. Mais, de nouveau, nous ne serons guère lus en sécurité qu'avant. Il est probable que notre esprit a pra-iquement passé tout le temps que nous étions à genoux à se libé-er des pensées qui l'assaillaient malgré lui. A la messe ou pen-ant la sainte communion, il se peut que nous ayons de plus ongs moments de pieuse contemplation; mais, même durant ces nstants sacrés, les âmes qui réellement languissent d'aimer Dieu vec ferveur et générosité sont souvent écrasées par l'irruption de listractions.

Tout ceci paraît ennuyeux et affligeant, mais rien de plus; oui, nnuyeux et affligeant sans doute, mais pas coupable; car le éché implique la détermination et la délibération qui, de toute vidence, sont ici absentes. Il ne peut y avoir faute de notre part ue lorsque, lassés de nos luttes incessantes, impatients à l'idée lu vide apparent de nos prières, nous renonçons, en désespoir de ause, pensant que Dieu ne nous destine pas à ce genre d'exer-ice, à tout nouvel effort.

2. – *Les distractions ne sont pas forcément coupables.*

Aussi, bien qu'il soit excessivement ennuyeux d'avoir à mener une guerre sans fin pendant toute la durée de notre prière, il n'y a rien là de surprenant.

D'un point de vue purement naturel et en ce qui concerne l'aspect physique de la chose, il paraît certain que du moment où nous nous mettons en état de totale tranquillité, où aucun acte particulier ne vient attirer ou retenir notre attention, les intérêts les plus profonds et les plus bruyants de notre vie surgiront avec un renouveau d'activité. Nous avons réduit au silence appels et clameurs du monde extérieur; rien de moins étonnant que les bruits de guerre intérieurs se fassent entendre avec persistance. Il se peut que nous ne leur ayons pas prêté attention, mais ils n'en étaient pas moins là tout le temps; un peu comme le silence qui succède au tic tac d'une horloge nous en rend conscients rétrospectivement. Ainsi, par le simple fait d'entrer dans une église ou de s'agenouiller tranquillement dans sa chambre, on permet à l'écho répété des soucis de se faire entendre ; tous les intérêts de la journée et les plus profondes impressions mentales ont été en effet emmagasinés par cette mémoire subconsciente qui jamais n'oublie. Il n'y a donc rien de surprenant à tout cela : simple libération de toutes les énergies parfaitement naturelles; et, ce qui est plus important, c'est qu'il n'y a rien là de coupable, car le péché suppose pleine volonté.

Il est donc clair à présent que toute notre volonté devra s'appliquer à faire l'effort nécessaire pour retourner à nos prières, car le véritable ennui des distractions provient du fait qu'elles surgissent en nous sans aucune peine de notre part. Généralement, elles ne sont donc pas coupables et ne le deviennent que lorsque, conscients de leur présence, nous les poursuivons délibérément.

. – *Nécessité d'être patient.*

Pourquoi donc alors les distractions nous viennent-elles du Malin si elles ne sont pas coupables?

Nous ne pouvons mieux répondre à cela qu'en disant qu'elles ne viennent pas toutes du Malin, mais résultent simplement de raisons purement naturelles comme celles décrites précédemment; et elles ne peuvent être qu'indirectement imputées au démon dans la mesure où la faiblesse de notre esprit est due aux effets du péché, originel et actuel.

Mais naturellement toute provocation participe de l'esprit du mal, lequel peut facilement faire usage des distractions non coupables en elles-mêmes; car l'effet de toutes ces pénibles interruptions dans la prière sur les âmes timides et impatientes est de les pousser à renoncer à la prière. Elles sont une grande source de découragement, et par là, comme tout ce qui tend à déprimer l'esprit humain, elles sont les alliées mêmes du diable. Celui-ci compte sur toutes ces choses et espère que l'impatience qu'elles provoqueront en nous, nous fera du mal et ruinera nos efforts vers une union plus intime à Dieu. Nos méditations, qu'elles auront rendues ennuyeuses, seront négligées, nos prières plus rares; et l'âme, ne recevant plus sa nourriture, dépérira.

Il faut donc être patient sous la croix et continuer sans faillir jamais nos dévotions, et cela avec d'autant plus de persévérance que les distractions seront plus nombreuses, car plus grand sera aussi notre besoin de la force divine.

L'un des bons moyens de se débarrasser des distractions, dès que nous nous en apercevons, est de prier pour telle personne ou tel objet qui en a été la cause; si, malgré cela, elles continuent, il n'y a plus qu'à se remettre entre les mains de Dieu, sans désespérer de nos efforts vers la foi et l'amour.

LE « NOTRE PÈRE »

I. — *Supériorité de la prière sur les prières.*

Un jour les apôtres demandèrent à Notre-Seigneur : « Comment faut-il prier ? »

Or tant de questions ont dû lui être posées qui n'ont pas été rapportées que nous sommes particulièrement reconnaissants que celle-ci l'ait été, car elle nous donne toute sa réponse.

Mais, avant d'en venir à ses paroles, remarquons simplement que les apôtres ne demandèrent pas qu'il leur fût enseigné des prières, mais la prière. Ils ne disent pas : « Apprenez-nous des prières », mais « comment faut-il prier », ce qui, évidemment, est infiniment plus important. Et c'est justement ce sur quoi Notre-Seigneur insista, car il ne leur répondit pas d'employer une forme particulière de prière, ses paroles furent les suivantes : « *Ainsi* prierez-vous », et non : « *Voici* ce que vous prierez. » Il a donc simplement confirmé leur propre attitude, impliquée dans leur question particulière; il leur répond que les mots particuliers qu'il emploie ne sont destinés qu'à être un modèle. Aussi touchantes et belles que peuvent l'être certaines prières, elles sont inutiles si elles ne sont pas réellement sincères. Répéter des mots, ce n'est pas prier. Les apôtres possédaient d'innombrables prières dans les saintes Écritures, telles que David et les prophètes les avaient composées sous l'inspiration divine; mais ils sentaient qu'il ne s'agissait pas tant de connaître des prières que l'attitude de l'âme en prière. Ainsi ils ne dirent pas : « Apprenez-nous une nouvelle prière », mais : « Apprenez-nous à prier. » Et la réponse de Notre-Seigneur confirma leur supposition. Il ne dit pas : « Voici une nouvelle prière », mais : « Voici *comment* vous prierez »; non « en ces termes », mais « de cette façon ».

– *Un parfait schéma de prière.*

l est très important que nous réalisions cette différence. Notre-gneur n'a jamais eu l'intention de nous apprendre simple-nt le *Notre Père* par cœur afin que nous le récitions matin et r. Sans nul doute, il est très beau et très simple, et quiconque ire le dire peut l'apprendre facilement. Mais ceci n'est pas le (bien qu'un des buts) pour lequel il nous en fit don. Il désire ainement que nous le décomposions et l'analysions afin d'en e le modèle de notre conversation avec lui et le Père. Évidem-nt, ce n'est pas le lieu de le faire ici parce que le pénétrer s son ensemble et découvrir le sens spécialement (parce que inement) voulu de chaque proposition demanderait un grand nbre de méditations. D'ailleurs nous en perdrions tout le éfice, car nous ne l'apprécierons à sa juste valeur que lorsque us aurons fait ce travail d'analyse par nous-mêmes. Il faut udier soigneusement, une clause à la fois, en remarquant le s différent des mots, l'ordre dans lequel ils procèdent, le eloppement graduel de l'idée de paternité, etc...

– *Le "Notre Père" répond à nos besoins quotidiens.*

On peut sans doute affirmer cela, entendu qu'on use des propos utrui en se réservant de les juger et de les rejeter s'ils ne respondent pas à la note personnelle qui domine l'harmonie notre propre vie.

. Il vaut la peine de remarquer combien la prière de Notre-gneur est facile et familière dans sa langue. Point d'appels à u comme s'il avait besoin de formes protocolaires différentes celles qu'on emploie avec autrui. En vérité, cette prière n'est re chose qu'une série de propos semblables à ceux que ferait enfant à son père. Le manque même de lien entre chaque use, la « note piquée » qui marque la séparation de chaque rase, semblent suggérer qu'on doive la dire très lentement, en

s'arrêtant après chaque groupe de notes afin de laisser leur sens et leur harmonie résonner jusqu'au fond de l'âme.

2. Il vaut aussi la peine de remarquer que l'enfant ne pense pas d'abord à lui-même et à ses propres besoins, mais se tourne instinctivement vers l'excellence et la grandeur de son Père : « Que votre nom soit sanctifié. » Sans requêtes et sans remerciements, sa voix s'élève en louanges, désireuse seulement que cette louange se fasse toujours plus forte jusqu'à ce que les vallées terrestres renvoient un écho aussi glorieux de sa magnificence que les collines des régions célestes. Ce n'est qu'après avoir dit ce désir qu'il se tourne vers ces besoins personnels et se hasarde à plaider pour leur satisfaction; et même alors il ne demande ni luxe ni hautes faveurs spirituelles. Il ne demande que le pain, nécessité quotidienne, instante et urgente, et ne plane pas au-dessus d'une vision tellement réaliste de la vie spirituelle qui nous suppose être non seulement induit en tentation, mais aussi délivré du mal.

CONTEMPLATION

1. — *La contemplation est pour tous.*

Cette forme particulière de prière qui est ici recommandée, à savoir la contemplation, paraîtra sans doute trop idéale pour être de quelque usage pratique dans la vie de l'individu ordinaire. Elle a été tellement mise à l'écart de nos notions ordinaires de la sainteté requise des êtres humains que, dans l'esprit de beaucoup de gens, elle reste reléguée au cloître. La contemplation ! Oui, bien sûr, les religieux et les religieuses peuvent contempler, mais non les laïcs ! C'est la tyrannie d'un préjugé basé sur un malentendu. Car la contemplation est essentielle pour ceux qui veulent vivre divinement dans le Christ Jésus. La prière est trop souvent privée de ses effets, réduite à des règles dures et rigides, conduites selon un plan, étiquetée, embrigadée si bien qu'elle ne paraît plus guère être le langage du cœur. Elle devient, au lieu

de cela (et les instructions poussées de tant de livres sur la prière mentale partagent largement ce point de vue), une science toute artificielle, où des poteaux indicateurs nous attendent à chaque pas, où de corpulents agents de police, sous le nom de théologiens, nous barrent le passage, et où des allées bien tracées et ordonnées, macadamisées, droites et inintéressantes, s'étendent en ligne militaire jusqu'à l'horizon. Toute aventure, toute touche personnelle et toute contemplation en ont disparu. Cela nous ennuie et nous fatigue trop de penser à Dieu. Ces ordres sont si détaillés et insistants que nous en oublions ce que nous essayons d'apprendre. Conséquence : nous en avons assez; Dieu aussi, sans doute.

2. – *Un regard d'amour posé sur Dieu.*

Mais contempler est parfaitement simple : contempler, c'est poser son regard; les statues égyptiennes donnent l'image de la contemplation cristallisée : assises silencieusement à la manière de l'orient immobile, les mains sur les genoux et les yeux fixés vers un horizon sans vie, regardant au loin le désert uniforme. Les statues aussi de Bouddha, malgré leur attitude et leur corpulence et cet air satisfait d'elles-mêmes qu'elles suggèrent généralement, dégagent cette sensation de tranquillité. Elles sont silencieuses et contemplatives. Même le visage contracté du Crucifié, dépouillé de toute dignité et de tout calme, par son immobilité silencieuse et méditative révèle la paix profonde de son âme; et nous sommes certains que toute la prière de notre Maître sur la colline près du lac ou dans le Jardin des Oliviers, pour toute l'angoisse et l'oppression qu'il ressentait à l'approche de la mort, n'était que la prière silencieuse de la contemplation, le regard interrogateur mais paisible sur l'être infini de Dieu. Voilà ce qu'est vraiment la prière : une élévation du cœur par l'esprit, une conversation amicale avec Dieu ou la satisfaction qu'éprouve en son cœur l'être aimant devant la seule présence de celle qu'il aime. C'est cela prier, et combien plus facile et plus naturel que cette attitude empressée et irritante qu'on essaie de prendre

vis-à-vis de son âme. « Marthe, Marthe, une seule chose est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part. »

3. – *La foi, voie vers la contemplation.*

Pour arriver à ce point, il faut commencer par la foi. Seule la vraie connaissance conduit à la contemplation de Dieu et seule une connaissance précise de la vérité et de la beauté éternelles feront apprécier le vrai sens de la contemplation. L'esprit, éclairé par la vérité révélée que l'Église lui a enseignée, se fixe sur un mystère ou une partie du mystère. Il essaie d'en tirer le sens profond, d'atteindre la pointe extrême de sa connaissance, et reste en attente en face de la vérité. Elle apparaîtra d'abord obscurément, se profilant dans les ténèbres où l'ignorance l'abandonne. Lentement, à mesure que notre regard se fixe, les détails non devinés, non remarqués surgiront, se dressant sur un arrière-plan d'ombre. A travers la distance se glisse peut-être la senteur de Dieu; on peut même entendre le chuchotement de sa voix. Graduellement on découvre qu'il y a des significations internes à toute cette sainteté de Dieu, lesquelles ne parviennent qu'à ceux qui patiemment attendent l'éclosion de la graine du Royaume. Tout ceci est contemplation; ni préludes, ni colloques, ni composition, mais la vérité simple et nue, éclairant ses contours pour l'âme qui se contente de veiller en silence aux pieds du Christ.

Par la foi donc, nous apprenons ces vérités divines enseignées par l'Église, et à la lumière de cet enseignement, avec notre profonde confiance, nous veillons et écoutons la voix de Dieu.

LE SILENCE

1. – *Toute âme à besoin de silence.*

Le silence n'est pas moins nécessaire à ceux qui sont dans le monde qu'à ceux qui sont hors du monde. Pour les religieux, il doit naturellement être plus rigoureux, plus matériel, si l'on peut employer une telle expression pour qualifier quelque chose dont l'essence même est l'absence de matière; mais ceux qui vivent dans le monde et non en dehors doivent le garder tout aussi fidèlement. Bien plus, peut-être même à cause du bouillonnement et des tumultes de la vie, ceux qui ont à passer leurs journées dans le tourbillon de l'existence en ont un besoin encore plus urgent et plus pressant pour leurs âmes. Même physiquement, pour ceux dont les journées sont surchargées d'incidents multiples, qui croisent tant d'autres vies humaines, il semble qu'un arrêt de temps en temps soit nécessaire à leur parfait repos; la nécessité du sabbat ou d'un jour de repos indique combien la nature humaine appelle une diminution de tension, tout au moins par moments. Nous autres, hommes qui menons une vie tellement active que notre état tout entier est rivé avec une attention fixe sur notre travail, avons besoin de moments, non pas simplement de relâche pour nous distraire, mais aussi de pur silence. Être sérieux est même plus facile que de s'amuser et demande bien moins d'effort; d'où nos plaisirs même prennent de notre énergie et par eux-mêmes ne re-créent pas notre âme. En vue de cette re-création, comme de toute création, le silence doit précéder la parole; et c'est seulement du silence, comme jadis, que peut jaillir le verbe.

2. – *Le silence, générateur de la pensée.*

L'âme donc, comme le corps, a besoin de silence, lequel est la condition nécessaire du recueillement et de la contemplation. Un

tel silence signifie la cessation réelle de toutes les visions, auditions, perceptions distrayantes; il suppose comme partie même de son essence qu'un silence physique réel (contradiction dans les termes, mais non dans les idées) soit gardé pendant quelques minutes quotidiennement, ou de temps en temps, pendant la semaine : car le silence est le générateur de la pensée. Parler, c'est expliquer. Expliquer présuppose la méditation, et celle-ci appelle le silence. Nous sommes conscients si souvent du grand besoin de silence que nous éprouvons. Ne sommes-nous pas surpris pendant nos conversations de faire souvent usage d'expressions et d'arguments que nous ne sommes pas vraiment capables de justifier et qui ne paraissent pas contenir pleinement ni confirmer ce que nous voulons dire ? Il nous faut avouer qu'une grande partie de ce que nous faisons semblant de considérer comme fait accompli n'a pour nous que signification vague, indistincte et incomplète. Il y a bien des points sur lesquels nous aurions bien peur d'être questionnés. Est-ce que notre âme ne hait pas quelques-unes de ces heures harassantes? Nos conversations insipides et creuses, notre bavardage sans fin, la hardiesse de nos idées, le caractère impersonnel de nos remarques, les moralisations ternes et plates auxquelles nous cédons si fréquemment aux dépens des autres, démontrent combien, même d'un point de vue humain, nous aurions besoin de pensée et par conséquent de silence. Autrement nous devenons de purs gramophones rabâchant des disques sur lesquels d'autres ont œuvré.

3. – *Notre silence? C'est le moment de Dieu.*

Ainsi il faut être silencieux pour pouvoir parler. Mais cette raison n'a que peu d'importance. Il y en a une autre beaucoup plus essentielle. Il faut être silencieux sans doute pour pouvoir parler, mais surtout pour pouvoir écouter. Si nous parlons tout le temps, comment pourrons-nous écouter ce que disent les autres et surtout comment pourrons-nous entendre la voix de Dieu? Elle ne dominera pas la nôtre ni le bruit de la vie que nous recherchons délibérément. C'est la voix fine et suave qui n'est entendue

que lorsque le tourbillon a passé. Cependant il est plus important pour nous d'entendre ce que Dieu a à dire que pour lui l'entendre ce que nous avons à dire : et de même qu'il se peut qu'en prière nous lui reprochions de ne jamais nous prodiguer e murmure de ses conseils ou de son réconfort, et cependant ne amais lui laisser l'occasion de glisser un mot dans notre verbiage perpétuel, de même il se peut que dans la vie nous ne fasions aucun effort pour saisir sa voix. Ce sont les eaux calmes qui ont agitées par la plus légère brise du vent, et ce sont les âmes le silence qui entendent le faible murmure divin. Voilà combien de merveilleuses occasions nous avons peut-être perdues qui e sont présentées à nous, que de conseils urgents, de sagesse, l'amour nous furent lancés. Et nous fûmes si troublés, si affairés, i bruyants, que le Verbe divin passa auprès de nous ignoré, ssourdi par le tumulte des choses terrestres.

Apprenons à observer le silence dans notre vie, car Dieu ne rie pas !

Fr. Bede Jarrett, O. P.

Traduit par D. Mester.

Ce que c'est qu'un monastère,

d'après la tradition monastique russe

Le typique général des monastères de la Règle studite, *œuvre du métropolite Szeptickyj et de son frère l'higoumène Clément, fondateurs de la récente congrégation des Studites de Galicie disséminée par la dernière guerre, contient parmi ses nombreuses citations de textes anciens les lignes suivantes (édition manuscrite du typique, Rome, 1941, note 13). Elles sont extraites des* Constitutions monastiques *pour la laure de Potchaiev, datant probablement du XVII^e siècle, et dont le manuscrit (n° 26.876) était, jadis tout au moins, conservé au Musée national ukrainien de Lvov. Ces lignes reflètent à un tel point la conception mystique traditionnelle de la vie monastique orientale que nous les livrons avec joie, malgré leur brièveté, à la méditation du public religieux. Elles atteignent en effet la réalité la plus profonde de la vie monastique et viennent souligner son aspect fondamental si souvent oublié. Par leur qualité elles rejoignent, en le renforçant, l'article qui a paru jadis dans* Dieu Vivant (7^e *cahier*), *intitulé* Bios Angelikos.

Dom O. R.

Ce que c'est qu'un monastère

Un paradis de délices, dans lequel Dieu a planté les religieux pour en faire ses bien-aimés.

Le monastère, c'est le ciel où séjourne Dieu lui-même avec sa cour; le monastère, c'est la terre sainte, comme celle où Moïse a été trouvé digne de voir Dieu dans le buisson, mais qu'il ne devait pas fouler des pieds sans avoir ôté préalablement ses chaussures (c'est-à-dire les passions animales qui nuisent à l'âme).

Le monastère, c'est le jardin du Roi des cieux où, dans les décors les plus variés, s'épanouissent les fleurs des plus belles âmes religieuses.

Le monastère, c'est la chaste chambre nuptiale du Christ, le Fiancé bien-aimé, et là il prend pour épouses les âmes des saints, qui ont vécu sans tache la vie de moine.

Le monastère, c'est la maison du Saint-Esprit, où l'âme des saints Pères chante jour et nuit avec les chœurs angéliques à la Déité tripersonnelle, avec les cymbales de leurs cœurs très purs, le cantique du Trisagion.

Le monastère, c'est le trésor de perles précieuses dans lequel se trouve l'or éprouvé : l'obéissance du très juste; l'argent le plus fin : la souffrance; des diamants lumineux : les tentations des religieux; les blanches perles de la sainte et incorruptible chasteté : les émeraudes et les saphirs; la contemplation continuelle de la Passion du Seigneur, causée par nos péchés : le trésor de la pauvreté volontaire pour le Christ, perles bien plus précieuses que toutes les perles les plus belles et les plus riches.

Le monastère, c'est l'école de toutes les vertus. On y enseigne la grammaire : c'est l'humilité; la rhétorique : c'est le silence; la philosophie : c'est le souvenir de la mort et du jugement; la théologie : c'est Dieu; on enseigne à méditer sur son règne et sur sa grâce et sur la nécessité de sacrifier pour lui tous les biens temporels.

Le monastère, c'est la classe des bons soldats qui sont pourvus de toutes les armes divines contre le monde, le corps et le démon; et quand ils auront remporté la victoire sur l'ennemi, ils recevront de la main de Dieu la couronne de gloire; mais si c'est l'ennemi qui triomphe, ils seront rejetés par Dieu pour toujours.

Le monastère qui a tous ces trésors porte en vérité le nom de monastère, mais celui qui est dépourvu de biens spirituels devient un antre de bandits.

ÉTAT DE PERFECTION EN PLEIN MONDE

Dès qu'on lit avec une attention filiale le *Motu proprio Primo feliciter* [1] que le Saint-Père vient de consacrer aux Instituts séculiers, on est frappé de la sollicitude paternelle du Souverain Pontife pour ses « fils et filles bien-aimés ». Pie XII note qu'un an à peine s'est écoulé depuis la Constitution apostolique *Provida Mater Ecclesia*; il donne ses instructions sous forme de *Motu proprio*, et il le date de l'anniversaire de son sacre. Détails, dira-t-on peut-être, mais qui ne peuvent échapper à une réflexion attentive, d'autant plus que l'on retrouve en cette innovation presque révolutionnaire l'aboutissant et l'expression de ce qu'il y a de plus profond dans la pensée et l'âme du Saint-Père : la préoccupation pastorale, le sens aigu des valeurs intérieures...

Une autre pensée qui s'impose est, par les formules mêmes, un rapprochement avec l'Action catholique que le Saint-Père n'a pas manqué de souligner plus vivement encore dans des entretiens privés. Le Saint-Père voit dans ces nouveaux Instituts une forme que prennent la lumière du monde, le sel de la terre et, ce qui fut plus frappant, le levain dans la pâte.

---

1. Le *Motu proprio Primo Feliciter* est du 12 mars 1948, mais il n'a été rendu officiel que dans les *Acta* de l'été suivant. La *Documentation catholique* l'a publié dans son numéro du 28 août; la *Revue des Communautés religieuses* de septembre-octobre y a consacré un long article au point de vue de la législation. La *Revue théologique* de Louvain l'a étudié en décembre; enfin l'*Union des Œuvres* de décembre l'a étudié au point de vue de ses rapports avec la vie sacerdotale.

L'Action catholique avait mobilisé les laïcs [2] au service de l'apostolat hiérarchique, la création des Instituts séculiers met au service de ce même apostolat des dévouements « consacrés » sans retour, pour qui le service de l'Église sera la seule raison d'être.

Enfin, il est admirable de voir la fidélité et l'effacement de l'Épouse du Christ en la voix que lui prête son Vicaire : c'est à tout moment qu'il est redit que ces Instituts sont nés du Saint-Esprit, qu'ils sont vraiment providentiels, et la législation qui commence à se formuler ne se reconnaît d'autre rôle que de servir l'Esprit.

C'est parce qu'il y découvre une intention du Christ, une responsabilité à lui confiée par la Providence et un accroissement de l'Église que le Saint-Père parle « en la plénitude du pouvoir apostolique »; la chose paraît trop grande et trop importante au Saint-Père pour qu'il la laisse au hasard et aux caprices des individus; d'ailleurs, plus d'un détail des directives révèle ce souci de ne pas contrarier l'action du Saint-Esprit dans l'Église.

Cet article voudrait simplement présenter quelques réflexions sur l'esprit général du *Motu proprio* et voir la portée d'une telle décision pour la vie spirituelle des chrétiens engagés dans l'apostolat laïc.

ÉTAT DE PERFECTION

« Les Instituts séculiers dont les membres, quoique vivant dans le monde, en raison cependant de la totale consécration à Dieu et aux âmes qu'ils professent avec l'approbation de l'Église et en raison de l'organisation hiérarchique interdiocésaine et universelle qu'ils peuvent avoir à des degrés divers, sont à bon droit, en vertu de la Constitution apostolique *Provida Mater Ecclesia*, classés parmi les états de perfection juridiquement reconnus par l'Église elle-même. C'est donc à dessein que ces Instituts ont été rattachés et confiés à la compé-

2. Qu'il soit entendu que le mot « laïc » n'est pas pris ici au sens canonique où il s'oppose à « clerc », on parle dans ce sens des religieux prêtres et des religieux laïcs au sein du même Ordre; le français en a fait le mot de « frères lais ». Nous conformant à l'usage actuel du français, le mot « laïc » aura ici le sens de « séculier » : qui vit dans le siècle, qui n'est pas religieux.

tence et aux soins de cette Sacrée Congrégation qui a la charge et la garde des états publics de perfection » (art. VI.

Redisons tout de suite qu'il faut soigneusement distinguer entre la perfection qui est aux yeux de Dieu et un état de perfection reconnu par l'Église. La première tout intérieure et reste essentiellement le secret de Dieu « qui voit dans le secret »; le second, au contraire, consiste dans une forme de vie visible au dehors et qui comprend toute une organisation de moyens, de soutiens que le jugement de l'Église déclare propres à mener à la perfection. Vis-à-vis d'un état de perfection, il y a donc à la fois le jugement de l'Église qui redit infailliblement la pensée de son Maître, et de ce fait garantit que la voie est bonne pour mener au but : la perfection; il y a, d'autre part, le pouvoir que l'Église a de lier et de délier et d'engager ainsi celui qui s'est remis à elle pour paître ses agneaux. Reste à chaque âme d'être intérieurement fidèle et de profiter pleinement des moyens qui lui sont ainsi offerts.

Ces remarques montrent la distance qui sépare la perfection de l'état de perfection, et, pourtant, les liens qui les unissent. Il serait niais de se croire parfait parce qu'on a promis de prendre un chemin qui mène à la perfection; il ne suffit même pas d'être dans le bon chemin, mais encore faut-il y rester et y marcher allégrement; mais il serait imprudent de s'engager seul dans une ascension, alors qu'un chemin sûr est tracé; il pourrait même être coupable de choisir sciemment un chemin plus lent, alors que l'appel du Christ en conseille un meilleur pour nous. Il ne faut jamais perdre de vue ce double aspect : distance absolue entre la perfection et l'état de perfection, et référence garantie de l'état par rapport à la perfection pour comprendre à la fois l'importance et la relativité des états de perfection juridiquement reconnus par l'Église.

Pour saint Thomas, deux éléments constituent l'essence d'un état de perfection : 1° l'engagement aux choses de la perfection; 2° la solennisation, nous dirions sans doute aujourd'hui l'aspect communautaire ou social représenté par l'acceptation de l'Église.

D'abord l'engagement : il faut en effet que ce qu'il y a de plus profond en nous, le principe de nos actions et de nos choix, soit définitivement fixé. On peut dire qu'une vie dépend tout entière de son engagement; elle y trouve, par suite même de l'orientation générale, la raison des décisions particulières dont la succession la compose.

L'homme est libre parce qu'il est maître de ses actes; il devient esclave en aliénant plus ou moins totalement cette liberté par des engagements partiels ou définitifs.

Ensuite, la solennisation. Nous sommes dans un ordre humain. La communauté humaine y est intéressée; elle consacre, par son approbation, par sa reconnaissance, un fait qui devient en quelque sorte droit et devoir. Ici d'ailleurs l'Église, en approuvant, n'engage pas seulement l'autorité de la société visible, mais encore celle du Seigneur lui-même qui y est vivant. C'est le Christ qui approuve ou désapprouve, lie ou délie dans son Église.

Les paroles du Saint-Père notent expressément ce double aspect : « En raison de la totale *consécration* à Dieu et aux âmes qu'ils professent avec l'*approbation* de l'Église » (art. v), mais il ajoute un autre élément : « L'organisation hiérarchique interdiocésaine et universelle » (*ibid.*). Cette remarque est trop importante, trop nouvelle, pour qu'on puisse la passer sous silence.

Pour qu'il y ait état de perfection, il faut que la voie offre toutes garanties de stabilité et de sécurité; une âme isolée ne peut être en « état de perfection », puisque, par le fait même de sa solitude elle ne relève que du contrôle et de la garde de Dieu. Une religieuse, hors de son couvent reste dépendante de sa supérieure et effectivement membre d'une communauté alors même qu'elle s'en trouve matériellement éloignée. Une laïque, au contraire, ne peut trouver ce soutien que si l'Institut qui l'a reçue comporte une organisation universelle et interdiocésaine qui la porte partout et puisse ainsi la soutenir dans les conditions et les déplacements fréquents d'une vie en plein monde.

CARACTÈRE APOSTOLIQUE DES INSTITUTS SÉCULIERS

Une autre caractéristique de ce nouvel état de perfection doit retenir plus longuement notre attention : l'esprit apostolique. La constitution *Provida Mater Ecclesia* le disait déjà en faisant entrer cet élément dans la définition même des Instituts séculiers : « Association de membres restant dans le siècle pour y chercher la perfection chrétienne et y exercer l'apostolat. »

Les paroles du Saint-Père le redisent plus nettement encore s'il

est possible : « En raison de la totale consécration à Dieu et aux âmes » (art. v). De même, au paragraphe précédent : « La vie tout entière des membres des Instituts séculiers, consacrée à Dieu par la pratique de la perfection, doit être convertie en apostolat; apostolat qui doit être exercé et constamment et saintement par la pureté d'intention, l'union intime avec Dieu, une forte abnégation et un généreux oubli de soi-même, de telle sorte qu'il révèle l'esprit intérieur qui l'anime, autant qu'il le nourrit et le renouvelle sans cesse. Cet apostolat, qui embrasse toute la vie, doit s'affirmer si profondément et si sincèrement dans ces Instituts, qu'avec l'aide et l'inspiration de la divine Providence, la soif des âmes et le zèle paraissent non seulement avoir heureusement fourni l'occasion de consacrer ainsi la vie, mais encore avoir fourni en grande partie leur propre raison d'être et leur forme, et avoir aussi, d'une façon admirable, exigé et fixé la fin, dite spécifique, et aussi la fin générale de ces Instituts » (art. II, § 2).

La théologie catholique, avec saint Thomas, connaissait deux types d'états de perfection : celui des religieux, celui des évêques. Le premier orienté à acquérir la perfection, le second consacré à l'exercer dans la sollicitude pastorale.

Il semble que ce nouvel état de perfection garde de la forme religieuse d'être un effort pour acquérir la perfection, mais il y ajoute cette exigence du dévouement aux âmes et l'on voit comment il a pu être préparé par l'Action catholique, collaboration à l'apostolat hiérarchique.

Dans le même sens, il faut remarquer profondément ce que dit le Saint-Père : « Apostolat... qui révèle l'esprit intérieur qui l'anime autant qu'il le nourrisse et le renouvelle sans cesse » (art. II). C'est réaffirmer qu'il n'y a pas d'apostolat véritable qui ne soit l'expression d'un amour intérieur. Mais n'est-ce pas aussi indiquer que ces Instituts séculiers, qui doivent être comme des troupes d'avant-garde, devront chercher à nourrir leur charité par l'action elle-même ?

Si l'Église, gardienne vigilante des intentions du Christ, envoie quelques-uns de ses enfants consacrés à la perfection en plein monde, elle veut qu'ils trouvent la sainteté dans l'action apostolique elle-même : « Qui demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui. »

CARACTÈRE SÉCULIER DE CES INSTITUTS

Enfin, le document pontifical précise avec une admirable netteté le caractère spécifique des nouveaux Instituts. Il ne s'agit pas d'une démarcation plus ou moins heureuse de la vie religieuse, mais d'un type nouveau. « Le caractère propre et spécial des Instituts, c'est-à-dire le caractère *séculier* en qui se trouve toute leur raison d'être, doit paraître en toutes choses... Cette profession doit être réalisée et professée *dans le siècle;* en conséquence, il faut l'adapter à la vie séculière dans toutes les choses licites et compatibles avec les obligations et les œuvres de cette même perfection... Cet apostolat des Instituts séculiers doit être fidèlement exercé non seulement *dans le siècle*, mais aussi pour ainsi dire *par le moyen du siècle* et par conséquent par des professions, des activités, des formes, dans des lieux, des circonstances répondant à cette condition séculière » (art. II).

De telles paroles n'ont pas besoin de commentaire, elles ne réclament qu'une attention très fidèle. En créant les Instituts séculiers, l'Église n'entend nullement diminuer en quoi que ce soit les exigences de la perfection évangélique; ceux qui croiraient trouver là une voie plus facile, une sainteté au rabais n'auraient rien compris à la pensée maternelle de l'Église, mais l'Église suggère que la perfection va s'exprimer dans un style nouveau aussi bien d'ailleurs dans l'ordre de la sanctification personnelle que dans celui de l'apostolat.

Est-il permis de citer encore le mot du penseur chrétien qui, méditant sur le caractère d'un nouveau style de sainteté, le définissait : « La sanctification du profane » (J. Maritain).

Les moyens d'ascèse aussi bien que les « exercices spirituels » devront revêtir ce caractère séculier, c'est-à-dire se découvrir essentiellement dans la vie elle-même, dans ses travaux et ses fatigues, ses exigences et ses responsabilités, dans les sacrements et la vie de l'Église. Est séculier, en effet, celui qui, vivant dans le siècle, y a sa profession et toutes ses insertions normales.

*

On voit aisément la merveilleuse possibilité de pénétration apostoli-

que, d'animation spirituelle des groupements de fidèles, l'apport à la vie paroissiale et diocésaine que sont ces Instituts séculiers. Leur caractère séculier leur permet d'être partout; l'esprit apostolique qui les anime les y fait porteurs du Christ et l'on comprend l'espérance du Saint-Père qui y voit « le sel qui ne fait pas défaut et qui, renouvelé par l'effet de la vocation, ne s'affadit pas; la lumière qui brille parmi les ténèbres du monde lui-même et qui ne s'éteint pas; le modeste, mais efficace ferment, qui agissant partout et toujours et mêlé à toutes les classes de citoyens, des plus infimes aux plus élevées, s'efforce de les atteindre et de les imprégner toutes et chacune, par l'exemple et de toutes façons, jusqu'à informer de telle sorte la masse tout entière qu'elle soit levée et transformée dans le Christ » (Prologue).

Mais, pour que cette espérance ne soit pas déçue, il faut que ceux qui ont mission de former les jeunes ou qui ont des responsabilités apostoliques quelles qu'elles soient, aient à la fois le souci de promouvoir cette vocation et d'utiliser dans leur ligne les membres de ces Instituts : « Nous recommandons paternellement aux dirigeants et assistants de l'Action catholique et des autres associations de fidèles dans le giron maternel desquelles sont formés à une vie intégralement chrétienne et en même temps initiés à la pratique de l'apostolat de si nombreux jeunes gens d'élite qui, répondant à une vocation céleste, aspirent à une plus haute perfection, soit dans les religions et sociétés de vie commune, soit dans les Instituts même séculiers, de promouvoir généreusement ce genre de saintes vocations; comme aussi de prêter assistance non seulement aux religieux et aux sociétés religieuses, mais encore à ces Instituts véritablement providentiels et, tout en sauvegardant leur propre discipline intérieure, d'utiliser leur concours » (art. VI).

Redisons-le d'ailleurs, du moment que ces Instituts sont un bien d'Église, chacun de nous, quelle que soit sa vocation personnelle, doit à la fois se réjouir de leur éclosion et surtout les porter par la prière afin que les intentions providentielles ne soient pas trahies par la négligence humaine.

Fr. J.-M. Perrin O. P.

SIX ÉVÊQUES MARTYRS DOMINICAINS

Les martyrs ont été, avec les apôtres, qui d'ailleurs furent tous martyrs, les premiers parmi les serviteurs de Dieu à être honorés d'un culte public. Pour la primitive Église, le saint c'est le martyr[1]. Le type du confesseur ne s'est dégagé que plus tard. Cette façon d'envisager les choses n'est plus celle de nos contemporains, pour eux le martyr n'est qu'un saint parmi les autres. Non seulement il a perdu sa primauté, mais on entend parfois des gens plus ou moins pieux affirmer que le martyr a conquis sa palme par une heure d'héroïsme, tandis que le confesseur a gagné son auréole par une vie entière. De pareils propos auraient révolté les contemporains d'un saint Ignace d'Antioche ou d'un saint Laurent. Ils ne sont guère conformes à l'esprit de l'Église qui, aujourd'hui comme autrefois, ne célèbre le sacrifice de la messe que sur un autel renfermant les reliques d'un martyr. Ceci suffit à montrer qu'aux yeux de la tradition le martyre ne saurait être ramené aux proportions d'un élan passager, d'une heure d'enthousiasme qui fait

1. Non seulement à raison de la charité éminente que manifeste le martyre, mais par ce que tout homme qui souffre et meurt pour le Christ participe à sa Passion, la manifeste, la rend présente à l'instar d'un sacrement. C'est pour cette seule raison — mais elle suffit — que les saints Innocents sont des martyrs. N.D.L.R.

mettre la tête sous la hache. Il n'y a d'ailleurs qu'à lire la vie d'un missionnaire martyr, celle du Bienheureux Théophane Vénard par exemple, pour en être absolument convaincu. Si le christianisme est la religion de la croix, les martyrs sont les saints par excellence[2].

En France, on connaît surtout, — je serais même tenté de dire exclusivement, — parmi les martyrs du XIX^e^ siècle, les Bienheureux issus du séminaire des Missions Étrangères de la rue du Bac à Paris. C'est tout à fait naturel, et je suis aussi admirateur que quiconque de ces héros que furent les Bienheureux Théophane Vénard, François Jaccard, Joseph Marchand, François Néron pour ne citer que ceux dont l'originalité psychologique m'apparaît le plus nettement. En lisant la vie des martyrs d'Indochine de la société des Missions Étrangères de la rue du Bac, j'ai constaté qu'ils avaient des voisins d'apostolat à peu près complètement ignorés en France, et cela pour un simple motif linguistique. Il s'agit des dominicains espagnols de la province des Philippines. Appelés à la rescousse par les Missions Étrangères, les Frères Prêcheurs assumèrent en 1693 la direction de la Mission du Tonkin oriental; en 1848 celle-ci fut divisée, l'un des vicariats apostoliques prit le nom de Tonkin central, l'autre garda celui de Tonkin oriental.

Au cours des grandes persécutions du XIX^e^ siècle, les vicariats dominicains ont été encore plus éprouvés que ceux des Pères de la rue du Bac, celui du Tonkin central en particulier. « De tous les vicariats du royaume annamite, c'est celui qui a le plus souffert de la persécution[3]. » De 1838 à 1861, six évêques ont été martyrisés dans les vicariats dominicains. Je voudrais, dans les pages qui vont suivre, les faire connaître aux lecteurs français. Mon travail n'a aucune prétention scientifique, les matériaux et les loisirs me manquent pour réaliser une œuvre approfondie. Il s'agit seulement de faire sortir de l'ombre des héros ignorés de catholiques de notre pays.

---

2. On lira avec intérêt à ce sujet Dom Stolz *Théologie de la mystique* pp. 232-236, ainsi que l'article du P. Viller, S. J., *Martyre et perfection* dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, 1925, pp. 3-25.

3. *Annales de la Propagation de la Foi*, tome 38, année 1866, pp. 354-355.

I. — Mgr DELGADO et Mgr HENARÈS

Avant la division en deux vicariats, la Mission du Tonkin oriental a vu deux de ses évêques cueillir la palme du martyre : Mgr Delgado et Mgr Henarès.

Voici leur chronologie, sur l'exactitude de laquelle je suis obligé de faire des réserves, car les sources que j'ai consultées ne concordent pas sur les dates.

Mgr Ignace Delgado naquit à Villa Félice le 27 septembre 1762[4], il fut sacré évêque de Milopotamos le 20 septembre 1795 en qualité de coadjuteur du vicaire apostolique du Tonkin oriental auquel il succéda en 1799. Il mourut enfermé dans une cage de bois le 12 juillet 1838 et fut béatifié par Léon XIII le 27 mai 1900.

Mgr Dominique Henarès naquit à Vaena, en Andalousie, le 19 décembre 1765; il fut sacré évêque de Fessei le 9 janvier 1803 en qualité de coadjuteur de Mgr Delgado. Il fut décapité le 25 juin 1838 et béatifié par Léon XIII en même temps que Mgr Delgado.

Voici maintenant le récit de leur arrestation et de leur mort rédigé par le P. Hermosilla, qui devait leur succéder dans l'épiscopat comme dans le martyre. Sa lettre, datée du 22 avril 1839, se trouve aux pages 380-399 du tome XII des *Annales de la Propagation de la Foi*, année 1840. Je n'en reproduis que ce qui a trait aux deux évêques.

Le premier qui tomba entre les mains de nos ennemis fut le chef même du troupeau, Mgr Ignace Delgado, dominicain, évêque de Mellipotamie et vicaire apostolique du Tong-King oriental. Il était caché avec Mgr Henarès, son coadjuteur, et le P. Romuald Ximeno dans un village appelé Kien-Lao. Leur asile fut bientôt découvert. Un instituteur païen, guidé par l'appât de l'or, tendit des pièges à la simplicité d'un enfant chrétien, dont l'indiscrétion fit connaître que la retraite des missionnaires n'était pas éloignée. Avis en fut aussitôt donné au mandarin qui accourut avec ses gens...

4. D'autres disent le 23 novembre 1761.

A peine eut-on le temps de mettre le vicaire apostolique dans une grande corbeille et de l'emporter, couvert d'une natte de joncs, vers l'asile où il espérait se cacher. Le même moyen de salut fut aussi tenté pour son coadjuteur. Quant au P. Romuald Ximeno, comptant sur sa jeunesse et sur ses forces, il prit la fuite, accompagné seulement d'un catéchiste. L'apparition des soldats avait été si soudaine que, malgré toute la promptitude qu'on mit à gagner les retraites préparées d'avance pour un danger pressant, elles furent inutiles. Ceux qui emportaient Mgr Ignace Delgado ne tardèrent pas à être aperçus et poursuivis. Près d'être atteints par les soldats, ils abandonnèrent le précieux fardeau qu'ils ne pouvaient sauver, et se dispersèrent en fuyant. Ainsi tomba au pouvoir de ses ennemis cette première et illustre victime de la persécution. Les satellites étaient si impatients de s'assurer de leur prisonnier que, avant même de le tirer de sa corbeille, ils lui mirent les fers aux mains; puis ils le promenèrent en chantant et au son du tambour devant plusieurs tribunaux de la province, bien que le saint vieillard pût à peine marcher. Le même jour, on l'enferma dans une cage de bois excessivement étroite, bonne tout au plus à loger un tigre ou quelque autre bête féroce. Le lendemain, il fut conduit en grand appareil à la résidence du gouverneur et jeté avec les malfaiteurs dans la prison publique où un bon nombre de soldats le gardaient jour et nuit...

J'ai pu obtenir des notaires publics une copie des interrogatoires que les mandarins ont fait subir aux divers confesseurs. Ces actes portent que le vicaire apostolique comparut plusieurs fois devant ses juges; qu'on l'interrogea sur son nom, son âge, son pays, sur le nombre de ses confrères, tant Européens qu'indigènes, sur les moyens qui avaient facilité son entrée au Tong-King et sur les lieux qui lui avaient servi de retraite, etc... A toutes les questions qui n'intéressaient que sa personne, il répondit avec la plus grande franchise; mais quand il aurait pu compromettre ses frères ou fournir de nouveaux prétextes à la persécution, ses réponses étaient vagues et se bornaient à expliquer les faits déjà connus. Voici textuellement, et dans sa plus stricte exactitude, la sentence que les mandarins ont rendue contre lui : « C'est pour obéir à la loi que nous condamnons l'évêque Ignace,

dont le nom dans notre langue est Trum-Ca. Cet étranger, qui s'est introduit clandestinement dans le royaume, passe sa vie dans l'étude des choses du cœur et dans la méditation de ce qui est incompréhensible. Il y a près de cinquante ans qu'il enseigne au peuple des erreurs que les simples prennent pour des vérités. Il est le chef de ces hommes dangereux qui travaillent à répandre parmi nous une fausse religion. On est enfin venu à bout de le prendre et de le mettre en jugement; mais il refuse de répondre et de révéler les secrets qu'il importerait de connaître. Nous pensons donc qu'il ne faut pas tolérer plus longtemps un crime qui devient de jour en jour plus contagieux, et que nous ne pourrions laisser impuni sans violer les plus sages lois de l'État. C'est pourquoi, après avoir lu avec la plus entière soumission le décret du roi Minh-Menh, publié par les mandarins de la Cour la dix-septième année de son règne (1835), décret ainsi conçu : Nous ordonnons à tous les chefs des villes et des bourgades d'arrêter les Européens cachés dans leurs districts et de les remettre aux mandarins; ceux-ci les jugeront conformément à la loi portée contre quiconque abuse les peuples en leur enseignant une religion fausse et étrangère; en conséquence, tous ceux qui prêteront asile ou secours à de tels imposteurs sont déclarés coupables et dignes de mort. *Considérant qu'il existe aussi une loi contre la magie et les devins, et que sous ce dernier nom on comprend ceux qui, par artifices, entraînent le peuple à suivre, comme véritable, un culte mensonger, nous déclarons que tel est le crime de ce malfaiteur et qu'en vertu de la même loi il mérite d'être étranglé. Mais, pour proportionner davantage le châtiment à la faute et pour faire un exemple qui détrompe et intimide le peuple, nous ordonnons qu'Ignace Trum-Ca, ici présent, soit décapité et sa tête exposée sur la place publique. Tous prendront connaissance de ce jugement, afin qu'ainsi soit tarie dans sa source l'iniquité que nous signalons. » Avant d'exécuter la sentence, elle fut envoyée au roi pour qu'il y mît son approbation.*

Il serait impossible de retracer en détail tout ce que le saint confesseur eut à souffrir en attendant la mort. Exposé aux chaleurs de l'été, que son étroite prison rendait encore plus insupportables, en butte aux vexations des mandarins et des soldats, privé souvent du plus strict nécessaire, il passa le temps de sa

captivité dans une continuelle agonie. Sa patience et son abandon à la volonté divine furent seuls au-dessus de ses maux. Mais bientôt ses forces épuisées ne suffirent plus à tant d'épreuves ; une dysenterie, à laquelle les mandarins défendirent d'apporter ni soulagement ni remède, l'enleva à son église le 12 juin 1838[5]. *Mgr Ignace Delgado, évêque de Mellipotamie, vicaire apostolique du Tong-King oriental, est mort à l'âge de soixante-seize ans : il avait été nommé par Pie VI au gouvernement de cette Mission qu'il a dirigée pendant plus de quarante ans avec autant de succès que de sagesse. Son troupeau se ressentira longtemps d'une perte qui le plonge dans la plus profonde affliction. Dès que les mandarins connurent la mort de l'illustre confesseur, ils envoyèrent son cadavre au lieu du supplice pour que la tête fût séparée du tronc et exposée durant trois jours aux regards des passants. Ce terme expiré, on la mit dans une corbeille pleine de grosses pierres qu'on jeta ensuite dans l'endroit le plus rapide et le plus profond du fleuve Vihoang, afin d'ôter aux chrétiens tout espoir de le retrouver. Les fidèles se donnèrent en effet bien des peines inutiles pour retirer du fleuve un trésor si précieux. Déjà ils regardaient cette sainte relique comme à jamais perdue lorsque, le 1er novembre, un pêcheur chrétien la découvrit et l'apporta à nos confrères. Cette tête était si bien conservée que les cheveux, la barbe et même les traits ne paraissaient avoir subi aucune altération. C'est au prix des mêmes fatigues et des mêmes dangers que nos chrétiens enlevèrent le corps du saint évêque. Ces restes vénérés ont été renfermés dans un même cercueil et ensevelis à Bui-Chu aussi honorablement que le permettaient nos malheurs.*

Le second missionnaire arrêté dans cette persécution et le premier qui eut la gloire de verser son sang pour l'Évangile fut Mgr Henarès, dominicain, coadjuteur du vicaire apostolique et destiné à lui succéder. Né à Vaena, en Andalousie, il avait été, en 1800, nommé évêque de Fesseite. Quand les soldats bondirent à l'improviste sur le village dont nous avons parlé, Mgr Henarès, après avoir inutilement essayé de prendre la fuite, se cacha le reste du jour dans l'habitation d'un chrétien. La nuit venue, il s'éloigna sur une petite barque et alla chercher sur l'autre rive

5. D'après divers recoupements, la date exacte semble être le 12 juillet.

une retraite plus assurée. Mais la crainte avait resserré le cœur des fidèles et c'est à peine s'ils osaient ouvrir leurs demeures à l'illustre proscrit. Au bout de deux jours, il remonta sur une barque, et cette fois ce fut parmi les pêcheurs qu'il se réfugia. Mais les bords de la mer étaient soumis aux mêmes recherches que les villages de l'intérieur. Il fallut donc encore courir les risques d'une nouvelle navigation. Pendant que la nacelle s'éloignait du rivage, un infidèle qui observait attentivement les rameurs crut remarquer en eux des signes d'inquiétude et soupçonna la présence d'un missionnaire. Pour mieux s'en assurer, il s'adressa à quelques pêcheurs chrétiens qui étaient avec lui sur la côte, et, feignant de s'intéresser au danger que courait la barque, il les pria d'accueillir sans crainte le prêtre qui sans doute y était caché. Non seulement il leur promit le secret, mais il offrit de travailler avec eux à dérober le proscrit aux recherches des persécuteurs. Nos bons chrétiens se laissèrent prendre au piège et appelèrent les rameurs. Ceux-ci, qui avaient peine à lutter contre les vents et les flots, se hâtèrent d'approcher du rivage. Quelle joie pour nos pêcheurs en revoyant au milieu d'eux le saint évêque, avec quel empressement ils le conduisirent dans une chaumière voisine, où il devait prendre quelque repos en attendant que la mer fût plus calme. Mais à peine y était-il caché que le perfide païen se hâta d'en prévenir les officiers de la province; ils accoururent, suivis de cinq cents soldats, et du même coup arrêtèrent notre digne coadjuteur et le catéchiste François Chien qui l'accompagnait. Une cage semblable à celle qui avait emprisonné le vicaire apostolique reçut Mgr Henarès; son catéchiste fut mis à la cangue et tous deux conduits en cet état au gouverneur. Les bornes étroites d'une lettre ne me permettent pas de transcrire les divers interrogatoires qu'ils eurent à subir. D'ailleurs, les questions adressées à Mgr Henarès, ses réponses, les traitements qu'il endura dans sa prison, la sentence qui le condamnait à avoir la tête tranchée, sont en tous points conformes à ce que nous avons vu dans le procès de Mgr Delgado.

Le catéchiste François Chien rendit aussi à l'Évangile un glorieux témoignage. Vainement, pour lui faire renier sa foi, lui promit-on d'oublier le passé; il fut inébranlable...

La double sentence portée contre l'évêque et contre son caté-

chiste fut soumise à l'approbation royale et renvoyée, le 25 juin, dans la capitale de la province, avec ordre d'en hâter l'exécution. Le même jour, sur les neuf heures du matin, les confesseurs de Jésus-Christ furent conduits au supplice, accompagnés d'un grand nombre de soldats et d'une foule de chrétiens et d'infidèles. L'évêque, enfermé dans sa prison de bois, priait avec la plus parfaite tranquillité. Son catéchiste le suivait, chargé de sa cangue et de ses chaînes. Devant eux un soldat portait écrit en gros caractères le sujet de leur condamnation. Pendant qu'on les promenait par les rues et sur les places publiques, un mandarin supérieur faisait fréquemment entendre ces paroles à la multitude : « Peuples, écoutez et sachez que cet homme est un Européen venu parmi nous pour prêcher la fausse religion du Christ : c'est pour ce crime que le roi le condamne à avoir la tête tranchée. Gardez-vous de sa doctrine si vous ne voulez partager son sort. »

Il était une heure après-midi quand le cortège arriva au lieu du supplice. Le catéchiste se mit religieusement à genoux, recommanda son âme à Dieu avec une sainte joie et tomba frappé au signal du mandarin. Pendant ce temps, Mgr Henarès était tiré de sa prison. Il se mit aussitôt à genoux, et, quoique le fer fût levé sur sa tête, il continuait de prier avec un calme et une sérénité qui firent l'admiration de tous les spectateurs. Une grande pureté de vie, un zèle infatigable pour le salut des âmes, une soif ardente du martyre et un dévouement sans borne aux devoirs de l'apostolat, telles sont les principales vertus dont il n'a cessé de nous donner l'exemple. Son assiduité à la prière, l'étude des Pères de l'Église et un grand amour pour les pauvres et les malheureux étaient encore des traits distinctifs de sa piété. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans, après en avoir consacré quarante-neuf au bien de la mission. Les mandarins firent enterrer son corps et celui du catéchiste sur le lieu même de l'exécution; mais nos chrétiens ont eu l'adresse de les enlever et de les déposer dans un lieu plus convenable. Celui de l'évêque repose dans le territoire de Luc-Thuy-Ha et celui de François Chien à Frung-Lê, sa patrie. La tête de Mgr Henarès, après trois jours d'exposition sur la place publique, fut jetée dans le fleuve et retrouvée bientôt après par le même pêcheur qui en avait déjà

retiré celle du vicaire apostolique. Il est ici une coutume née de l'absurde crédulité de ce peuple, qui porte la foule à s'enfuir de toutes ses forces dès que l'exécuteur a frappé sa victime ; afin, disent-ils, que l'esprit du supplicié n'ait pas le temps de se jeter sur quelqu'un des assistants. Dans cette circonstance, comme toutes les fois qu'il s'agit d'un martyr, non seulement les païens ne prirent pas la fuite, mais ils rivalisèrent avec les chrétiens d'empressement à recueillir le sang et les vêtements de nos frères immolés. Cela se passait sous les yeux des mandarins et malgré les efforts des soldats qui avaient ordre de l'empêcher[6].

Tels sont, rédigés par le Bienheureux Hermosilla, les actes de la captivité et du martyre des Bienheureux Delgado et Henarès. La liturgie dominicaine célèbre leur fête le 11 juillet et nos lecteurs seront sans doute heureux de pouvoir réciter leur oraison propre.

Deus, qui beatorum Pontificum Ignatii et Dominici ac sociorum sanguine Annamitarum terras rigari voluisti : intercedentibus tantis Martyribus, fac eas christiana religione florere.

O Dieu, qui avez voulu que le sol annamite fût arrosé par le sang des bienheureux pontifes Ignace et Dominique et de leurs compagnons, faites que, par l'intercession de tels martyrs, la religion chrétienne y soit florissante.

II. — Mgr DIAZ SANJURJO

Dix-neuf ans se sont écoulés. L'empereur (ou roi) Minh-Mang est mort; son successeur, Thieu-Tri, n'a osé faire mettre à mort aucun prêtre européen; avec l'avènement de Tu-Duc la persécution va reprendre pire que jamais; Mgr Diaz Sanjurjo en sera une des premières et des plus illustres victimes.

Mgr José Maria Diaz Sanjurjo naquit à Suegos le 6 octobre 1818. Il fut sacré évêque de Platée le 8 avril 1849 en qualité de coadjuteur du vicaire apostolique du Tonkin central, Mgr Marti, auquel

6. *Ibid.*, tome 12, année 1840, pp. 383-391.

il succéda le 26 août 1852. Décapité le 20 juillet 1857, il n'a pas encore été béatifié.

Voici comment Mgr Retord, des Missions Étrangères, évêque d'Acanthe et vicaire apostolique du Tonkin occidental, raconte l'arrestation de Mgr Diaz.

La retraite de Mgr Diaz, évêque de Platée, fut découverte par les espions envoyés de tous côtés à la recherche des missionnaires. C'est le 21 mai, jour de l'Ascension, qu'il fut arrêté dans le village de Bui-Chu, avec deux ou trois notables de l'endroit. Le prélat et ses compagnons de cangue furent conduits sans délai à Vi-Hoang, chef-lieu de la province, et renfermés dans la prison des condamnés à mort... Jusqu'ici Mgr Diaz a été tenu sévèrement au cachot; on ne l'en laisse jamais sortir et on ne permet à personne d'y pénétrer. Cependant un de nos prêtres, au moyen de huit ligatures, a pu lui porter une lettre de ma part et s'entretenir environ un quart d'heure avec l'illustre captif; mais il a failli payer cher cet acte de courage et partager les fers de celui qu'il visitait. Toute la procédure est finie; le rapport du grand mandarin a été envoyé au roi, dont la décision nous sera bientôt connue[7].

C'est Mgr Melchior Garcia Sanpedro, son successeur dans l'épiscopat comme dans le martyre, qui va nous faire le récit de la mort glorieuse de Mgr Diaz.

Dans le mois de juillet 1857, les mandarins firent répandre le bruit que notre vénérable évêque ne serait pas décapité, puisque le roi le mandait à la capitale, et que de là, sans doute, il serait renvoyé en Europe. Le retard extraordinaire apporté à l'approbation royale de la sentence et l'intervention de la marine française en notre faveur semblaient donner à ces rumeurs assez de probabilité; le gouverneur envoya même ses deux fils visiter le prélat et lui porter des consolations ainsi que la nouvelle de sa prochaine présentation au roi : mais le vénérable captif ne se

7. *Ibid.*, tome 30, année 1858, pp. 268-269.

méprit pas sur la véritable signification de ces démarches; seulement, il craignait, m'écrivit-il, que ses péchés ne le rendissent indigne du martyre.

Il n'en fut pas privé : vaillant confesseur de la foi, il avait combattu le bon combat, consommé sa course, gardé la foi inviolable ; *le jour était arrivé où les chœurs des anges devaient descendre pour consoler l'intrépide athlète du Seigneur et lui présenter la couronne que la Reine des martyrs recevait des mains de son divin Fils pour en parer le front du serviteur fidèle. A ce beau diadème il ne manquait qu'une perle, celle qui brille entre toutes de l'éclat du sang : elle fut recueillie le 20 juillet, entre onze heures et midi, jour et heure d'heureuse mémoire où le vénérable P. Joseph Diaz eut la tête tranchée pour la foi dans la ville célèbre de Nam-Dinh.*

Voici la traduction littérale de la sentence :

« Cause du maître européen adressée au roi :

« *Moi, Nguyen-Tan, conjointement avec les grands mandarins de la justice et des finances, considérant que la fausse religion de celui qu'on appelle Jésus est prohibée sous les peines les plus graves par nos lois, que, malgré une telle défense, cet Européen, maître de religion, a eu l'audace de s'introduire dans ce royaume dans le but coupable de présenter le faux comme vrai et de faire des disciples parmi les sujets imprudents de Votre Majesté, que, saisi par les troupes, il a confessé sans détour son crime, qu'il reste inébranlable dans son erreur et préfère mourir plutôt que de fouler aux pieds la croix, que, du reste, eût-il cent bouches, il ne pourrait nier un forfait si exécrable.*

« *Tout cela bien examiné, nous décrétons que ce coupable ait la tête tranchée sur une hauteur, pour que tout le monde le voie, puis son corps sera jeté à la rivière, et par là tous reconnaîtront que les ordres de Votre Majesté ont force et vigueur, qu'ils sont suivis et obéis.* »

La sanction royale ne se fit pas attendre : elle était ainsi conçue :

« *Malgré nos lois qui prohibent rigoureusement la fausse religion de celui qu'on appelle Jésus, l'Européen Joseph An, maître*

principal de ladite religion, ayant eu l'audace de pénétrer dans notre empire et de séduire nos sujets en les portant à embrasser son culte, crime dont il s'est confessé et reconnu coupable, nous ordonnons et enjoignons qu'aussitôt cet ordre reçu on lui tranche la tête et qu'on la jette en l'air pour l'épouvante des autres, et après cela qu'il soit jeté à la rivière, pour couper d'un seul coup la racine de tant de maux. »

J'ai fait en sorte, continue Mgr Melchior, de connaître avec toute l'exactitude possible les détails de l'exécution; aussi je copie scrupuleusement la relation suivante :

« *Moi, Nicolas Ky, actuellement officier de l'armée, j'obéis en déclarant ce que j'ai vu quand on a décapité l'évêque An.*

« *Pour affaire de service, j'étais hors des murs de la ville le vingt-neuvième jour du sixième mois, vers midi, lorsque j'appris qu'on allait mettre à mort l'évêque An. Je courus à la prison et je pénétrai jusqu'au Révérend Père. Je trouvai la troupe sous les armes et le P. An en prière, le visage tourné contre le mur. On apporta la cangue et on la passa au cou de la victime, puis on l'emmena de suite au lieu du supplice.*

« *Le commandant de l'escorte était le mandarin général, monté sur un éléphant; le colonel en montait un autre et les officiers subalternes étaient à pied. Le cortège passa par la porte du nord, dans la direction des* Sept parties de jeu, *lieu ordinaire des exécutions. Bien que je ne fisse pas partie de l'escorte, je pus accompagner le prélat et me tenir à côté de lui (cet officier était un des amis du martyr). Il conservait un visage riant; d'une main il soulevait sa cangue et de l'autre ses fers; mais il pouvait difficilement marcher, soit à cause du poids de toutes ces choses, soit parce que la chaîne qui retombait du cou pour s'attacher aux pieds, étant trop courte, empêchait qu'il ne pût lever la tête. L'escorte insistant pour qu'il hâtât le pas, le Père répondit qu'il faisait de son mieux; mais à cela les soldats répliquèrent qu'il n'avait qu'à laisser reposer la cangue sur le cou et à porter la chaîne avec les deux mains, et le prélat obéit.*

« *Arrivé aux* Sept parties de jeu, *la troupe se forma en carré autour du martyr, le commandant en dehors des rangs et le colonel tout auprès de l'évêque, à côté duquel j'étais resté. Le chef de l'escorte demanda au prélat quelle partie du monde il préfé-*

rait regarder (les idolâtres sont très superstitieux sur ce point); mais il répondit que toutes lui étaient égales. On étendit quelques nattes de jonc, le tapis rouge de l'évêque, les trois vêtements qu'il portait dans la prison et un coussin sur lequel on le fit asseoir au milieu de l'enceinte, pour lui attacher les mains derrière le dos. L'exécuteur voulait le dépouiller de ses habits, mais il s'y refusa en disant qu'il suffisait de lui mettre le cou à nu, ce que l'on fit; après quoi le forgeron brisa à coups de marteau la chaîne du cou et des deux pieds et on enleva la cangue. Au moment de rompre ses fers, l'officier recommanda au forgeron d'aller avec précaution, de manière à ne pas faire mal au patient, et le bon évêque dit alors qu'il n'éprouvait aucune douleur. En découvrant le cou, le bourreau prit le rosaire qui y pendait; je priai l'officier de le garder et le bourreau le lui remit. Pendant ce temps, le vénérable prélat priait toujours.

« On plaça un piquet contre le dos du martyr, et on l'y attacha avec des cordes passées sur la poitrine et sur le ventre, et ainsi lié, à genoux, il ne cessait de prier. Le colonel demanda si tout était prêt; sur la réponse affirmative, le grand mandarin commanda avec son porte-voix qu'au troisième coup de tambour le bourreau remplît son office; mais, au second, celui-ci déchargea un premier coup de sabre et trancha le cou presque entièrement; puis, achevant son œuvre, il détacha la tête qui roula sur le coussin. Le commandant, toujours monté sur son éléphant, ordonna de jeter la tête en l'air, et le bourreau, la saisissant par la barbe, exécuta cet ordre, puis il la mit dans un panier, coupa les cordes et le cadavre s'affaissa. Le corps ayant été ensuite roulé dans les nattes et le tout bien attaché, on alla le jeter à la rivière, avec la terre qui était teinte du sang du martyr : personne ne put recueillir la moindre relique. Deux soldats païens qui avaient trempé des linges dans le sang du vénérable prélat furent envoyés en prison sur l'ordre du commandant. »

La relation de ce témoin, reprend Mgr Melchior, ajoute seulement qu'il put recueillir le scapulaire et le bonnet de Mgr Diaz[8].

8. *Ibid.*, tome 31, année 1859, pp. 64-69.

Quelques mois après, Mgr Melchior écrivait :

Le bon Dieu nous a consolés en nous envoyant le chef du vénérable seigneur Diaz, que des pêcheurs ont retrouvé ces jours-ci. Cette tête précieuse a été authentiquement reconnue; je la garde ici avec la vénération qui lui est due [9].

III. — Mgr GARCIA SANPEDRO

Un an après la mort de Mgr Diaz, son successeur, Mgr Melchior Garcia Sanpedro, cueillait à son tour la palme du martyre.

Mgr Retord, le Bienheureux Vénard, les rédacteurs des *Annales de la Propagation de la Foi* l'appellent toujours Mgr Melchior et suppriment régulièrement son nom de famille, je ne sais pourquoi. L'usage étant tel, je n'ai pas cherché à réagir systématiquement contre lui.

Mgr Melchior Garcia Sanpedro naquit à San Pedro de Arrojo, dans la principauté des Asturies, le 29 avril 1821. Il fut sacré évêque de Tricomie en qualité de coadjuteur de Mgr Diaz le 26 septembre 1855, il lui succéda comme vicaire apostolique du Tonkin central le 20 juillet 1857 et fut lui-même martyrisé le 28 juillet 1858. Il n'a pas encore été béatifié.

Voici le récit de l'arrestation et du martyre de Mgr Melchior, extrait d'une lettre d'un missionnaire dominicain, le P. Francisco Roy. Elle est datée du 11 novembre 1858.

Ce fut dans la nuit du 7 au 8 juillet dernier que l'illustrissime D. Melchior Garcia Sanpedro fut arrêté, au village nommé Kien-Lao, où fut saisi, il y a vingt ans, le vénérable illustrissime D. Ignacio Delgado; le 8, il fut conduit à la capitale, chargé de pesantes chaînes. Les soldats prirent en même temps deux jeunes gens, serviteurs de l'évêque, qui, par leur fermeté et leur constance dans la foi, obtinrent la couronne du martyre.

---

9. *Ibid.*, tome 31, année 1859, pp. 110-111.

Dans la nuit du 26 juillet, le grand mandarin fit amener à son prétoire le vénérable prisonnier. On ne sait point ce qu'il lui dit; mais il est à supposer qu'il lui annonça, entre autres choses, le genre de mort qui lui était destiné; car le vénérable prélat avertit ceux qui lui donnèrent à manger dans la matinée du 27 de ne plus lui apporter de linge : tout ce qu'il demandait, c'était un pantalon. Le 28, à sept heures du matin, on vit sortir de la ville pour se rendre au lieu du supplice la troupe armée, les éléphants, les chevaux, etc...

D'autres soldats conduisirent ensuite au supplice, en sortant par la porte du nord, les deux jeunes domestiques de l'évêque, qui, tous deux chargés de leur longue cangue, marchaient joyeusement pour aller cueillir la glorieuse palme du martyre. Quand ils furent arrivés au lieu de l'exécution, la troupe forma un grand cercle, et le bourreau attacha fortement les deux jeunes gens à deux pieux plantés à une distance d'environ six coudées l'un de l'autre.

Dans cette situation, on ne cessa de les tourmenter pendant plus d'une heure. On fit ensuite sortir le vénérable prélat par une autre porte de la ville, appelée porte de l'orient. L'appareil dans lequel on conduisait la généreuse victime au supplice était affreux. Elle s'avançait, chargée d'une énorme chaîne, à travers les rues de la ville, et à chaque instant poussée dans la boue, le bréviaire ou le diurnal dans les mains. Plus de vingt soldats l'entouraient, le sabre nu. L'escorte entière qui accompagnait les trois prisonniers se composait de cinq cents hommes, deux éléphants, quatre chevaux, sans compter la populace qui les suivait. Vous pouvez vous imaginer comment arriva au lieu du supplice le digne prélat, baigné de sueur, couvert de boue, accablé de fatigue.

Quand il se trouva en présence de ses deux chers serviteurs ou disciples, il les exhorta à la persévérance et leur donna la bénédiction. Un moment après, on entendit la voix du mandarin qui, du haut de l'un des éléphants, ordonnait aux bourreaux de décapiter d'abord les deux serviteurs, puis le cu (*nom sous lequel on désigne les prêtres catholiques*). *Bientôt, sur un second signal, ils tranchèrent la tête à l'un des deux jeunes gens appelé Tien; mais ils n'y réussirent qu'au troisième coup. Puis l'un d'eux*

saisit la tête et l'éleva pour la montrer à tous les assistants. Un autre bourreau frappa ensuite le deuxième serviteur, appelé Hien, sépara d'un seul coup la tête du tronc et la montra de même au public.

Cette lutte victorieuse des deux jeunes gens terminée, le bourreau étendit une natte et sur cette natte une couverture; il brisa la chaîne de l'illustre prisonnier et le força de se coucher sur le dos, après lui avoir relevé le pantalon jusqu'au haut des cuisses. Heureux disciple, D. Melchior put donc mourir dans le même état de nudité que son divin Maître. Tandis que l'innocente victime se tenait dans cette posture, le bourreau fixa dans le sol, à la hauteur des mains, mais à une distance où elles ne pouvaient pas atteindre, deux pieux auxquels on les attacha fortement, en les étirant avec des cordes.

Quand les mains furent ainsi attachées (et il est facile de se faire une idée de la douleur que devait causer au patient une position si violente), le bourreau cloua au-dessous de ses bras deux autres pièces de bois qu'il assembla par en haut, sans doute en lui écrasant la poitrine. On ficha ensuite en terre deux pieux du côté des pieds, auxquels on fit subir la même opération qu'aux mains; on en plaça deux autres près de la partie supérieure des cuisses, et on les assembla comme ceux placés sous les aisselles. Quel supplice! Quels déchirements! Il est impossible d'exprimer ce que souffrait le vénérable prélat ainsi lié, étiré et écrasé.

Bientôt une voix se fit entendre pour ordonner qu'on lui coupât d'abord les jambes, puis les bras, puis la tête, et qu'enfin on lui ouvrît le ventre.

A peine cet ordre fut-il donné que cinq bourreaux se placèrent à leur poste respectif près de l'espèce de croix qu'ils avaient déjà préparée. Ils avaient un instrument semblable à une hache ou à une cognée, dont le tranchant n'était point aiguisé, afin que les tourments du martyr fussent d'autant plus longs et d'autant plus cruels.

On commença par les jambes, que l'on coupa au-dessus des genoux, mais que l'on ne détacha du tronc qu'après dix ou douze coups; les nerfs et la peau se contractèrent et des flots de sang arrosaient la terre. On passa ensuite aux bras, qui durent être frappés chacun six ou sept fois. Ce fut alors seulement que les

lèvres de l'héroïque confesseur cessèrent de prononcer le doux nom de Jésus... Puis on lui coupa la tête, après lui avoir porté au moins quinze coups. Enfin les monstres lui ouvrirent le ventre avec un couteau pointu et lui arrachèrent les entrailles avec un crochet.

Après tant de cruautés inouïes, ils prirent la natte et le tapis et en enveloppèrent le tronc du corps, les jambes et les bras, et les jetèrent dans une fosse qu'ils avaient creusée non loin du supplice. Les mandarins comme les bourreaux voulurent y faire passer les éléphants pour fouler et tasser le terrain, mais ces animaux, plus humains que leurs conducteurs, respectèrent le lieu qui renfermait les restes du vénérable évêque; ils refusaient opiniâtrément d'avancer, et les bourreaux durent renoncer à leur entreprise.

La tête fut placée dans un panier et portée en ville par la porte méridionale, et le 29 elle fut hachée et jetée à la mer. Les entrailles, c'est-à-dire le foie, la rate et le cœur, furent suspendues au mur d'une maison près de la porte orientale. Telle est la relation du martyre de l'illustrissime D. Melchior Garcia Sanpedro, évêque de Tricomia et vicaire apostolique du Tonkin central, extraite, d'après ce que l'on m'écrit, de celle qu'a rédigée le Père annamite Khang, témoin oculaire (grâce à un déguisement, bien entendu) de ce drame solennel.

Heureux mille fois celui qui sut durant sa vie se rendre agréable à Dieu en souffrant tant de choses pour son amour, et qui sut, dans une mort si horrible, montrer tant de force et de courage.

Le nom annamite de D. Melchior était Xuyen, *que les Chinois prononcent* Chuan *et qui signifie* rivière [10].

Puisse ne pas tarder le jour où l'Église, en béatifiant les treize cents martyrs du Tonkin central et du Tonkin oriental, couronnera des lauriers de la victoire Joseph Diaz et Melchior Garcia, centurions de cette nouvelle légion thébéenne !

---

10. *L'Ami de la Religion*, tome 183, année 1859, pp. 325-326.

IV. — Mgr HERMOSILLA et Mgr BERRIO OCHOA

Après le martyre des Bienheureux Delgado et Henarès en 1838 la consécration d'un nouvel évêque pour le Tonkin oriental resta impossible pendant près de trois ans. Ce n'est que le 25 avril 1841 que le P. Hermosilla put enfin être sacré par Mgr Retord. Ce dernier succédait comme vicaire apostolique du Tonkin occidental au Bienheureux Pierre Dumoulin-Borie, décapité en 1838 avant d'avoir pu recevoir la consécration épiscopale. Mgr Retord avait d'abord songé à se faire sacrer par Mgr Cuénot, le vicaire apostolique de la Cochinchine, un futur martyr et un futur Bienheureux, il abandonna ce projet comme trop dangereux. Après de longues hésitations, il s'embarqua pour les Philippines et reçut la consécration épiscopale à Manille. A son retour au Tonkin, il s'empressa de sacrer Mgr Hermosilla.

Une consécration épiscopale s'accomplit d'ordinaire avec beaucoup de solennité : luminaire, fleurs, musique, tout est mis en œuvre pour rehausser l'éclat de la cérémonie. Il en fut autrement pour le sacre de Mgr Hermosilla. Il était à ce moment recherché avec acharnement par les mandarins qui avaient l'ordre de le prendre à tout prix. Toute pompe matérielle était impossible. D'une beauté purement spirituelle, le sacre de Mgr Hermosilla fut ce que devait être le sacre d'un futur martyr.

Cette cérémonie eut lieu le 25 avril, écrit Mgr Retord, *dans une hutte couverte de paille, dans un village situé sur le bord d'une épaisse forêt, afin qu'en cas de danger imminent nous pussions nous y réfugier. Vous pouvez bien vous imaginer que la solennité de cette cérémonie ne fut pas pompeuse. Presque aussitôt après, Sa Grandeur est repartie pour aller conférer le caractère épiscopal à son coadjuteur, car ici il faut se hâter d'imprimer l'onction sainte sur d'autres fronts, quand notre tête est peut être à la veille de tomber sous le fer des bourreaux*[11].

---

11. *Annales de la Propagation de la Foi*, tome 14, année 1842, p. 147.

L'épiscopat de Mgr Hermosilla dura vingt ans, c'est en 1861 qu'il fut martyrisé en même temps que Mgr Berrio Ochoa, vicaire apostolique du Tonkin central, aussi réunissons-nous ces deux évêques dans la même notice.

A peine arrivé au Tong King central, écrit le P. Estevez, où la renommée de ses vertus et de sa prudence l'avait précédé, il (le P. Berrio Ochoa) fut choisi pour coadjuteur par Mgr Melchior Garcia et sacré évêque in partibus *de Centurie sur la fin de juin 1858 (le 27). A quelques jours de là, le 8 juillet de la même année, Mgr Melchior était pris et conduit au supplice, et tout le poids de la Mission, livrée aux horreurs de la persécution la plus sanglante, retombait à l'improviste sur son nouveau coadjuteur. Quiconque n'aurait pas eu la sainte énergie de notre prélat eût peut-être succombé au découragement et à la tristesse. J'étais près de lui quand survint la nouvelle de l'arrestation du vicaire apostolique : il ne laissa échapper aucune plainte. Entièrement résigné à la volonté de Dieu, il accepta sa lourde croix sans murmure, partit pour le Tong King oriental afin d'y apprendre la langue et de s'initier aux affaires sous la direction de Mgr Alcazar (coadjuteur de Mgr Hermosilla), et, six mois après, se trouvait en état de travailler à la vigne du Seigneur. Ce qu'il déploya d'activité pendant les trois années de son épiscopat est vraiment prodigieux; surtout lorsqu'on pense qu'il dut tout faire dans les ténèbres, constamment caché dans les cavernes et les souterrains, assailli chaque jour par l'annonce de nouveaux désastres et atteint du même coup qui frappait ses malheureux enfants. Combien de fois je l'ai vu, à l'arrivée du courrier, interrompre son frugal repas pour donner un libre cours à ses larmes. A une vie si pleine de mérites, de vertus et de douleur, Dieu n'a pu refuser la plus belle des récompenses, la palme du martyre*[12].

Voici la chronologie de nos deux Bienheureux :

Mgr Jérôme Hermosilla, né à la Cazalda le 30 septembre 1800,

12. *Ibid.*, tome 35, année 1863, p. 216.

fut sacré, le 25 avril 1841, évêque de Miletopolis en qualité de vicaire apostolique du Tonkin oriental. Décapité le 1er novembre 1861, il a été béatifié par Pie X le 20 mai 1906.

Mgr Valentin Berrio Ochoa, né à Elorrio le 14 février 1827, fut sacré évêque de Centurie le 27 juin 1858 en qualité de coadjuteur de Mgr Melchior, vicaire apostolique du Tonkin central; il lui succéda le 28 juillet 1858 et fut décapité le 1er novembre 1861 avec Mgr Hermosilla. Il a été béatifié également par Pie X le 20 mai 1906.

Nous allons maintenant demander au P. Estevez le récit de l'arrestation et du martyre des deux évêques.

Par suite du cruel édit que Tu-Duc publia au milieu de l'année dernière (1861), Mgr Ochoa, ne pouvant plus rester caché dans les souterrains qui l'abritaient depuis trois ans, s'abandonna entre les mains de la divine Providence et se réfugia sur une barque de pêcheurs avec mon fidèle ami et compagnon de noviciat, le R. P. Almato, agrégé aujourd'hui à la glorieuse société des élus et couronné de la double auréole de l'apostolat et du martyre. Ils ne tardèrent pas à rejoindre le vénérable patriarche de nos Missions, Mgr Jérôme Hermosilla, errant comme eux sur un frêle esquif. Ensemble ils descendirent le cours de la rivière qui passe en vue de Haï-Duong, et s'arrêtèrent près d'une ville peu éloignée de cette capitale de la province. Ils y stationnèrent environ vingt jours et y seraient restés bien plus longtemps si deux faux frères, nouveaux Judas, ne les avaient vendus.

Qui le croirait? Deux chrétiens indignes de ce nom, dont les pères et les oncles cachaient les trois vénérables proscrits dans leurs barques, eurent l'infamie de dénoncer à un capitaine la présence des trois Européens et d'un prêtre annamite et de lui signaler l'asile où il pourrait les surprendre. Aussitôt l'officier, ayant pris avec lui dix soldats, se jeta dans un bateau qu'il dirigea secrètement vers le lieu indiqué. Ils accostèrent d'abord la barque où se trouvait Mgr Hermosilla, s'y précipitèrent l'épée à la main, et menacèrent de couper la tête au premier qui bougerait.

Heureusement les barques des deux autres missionnaires étaient à quelque distance, ce qui leur permit de s'échapper pour le

moment. Mais, leur présence étant ébruitée, et n'ayant pas un coin de terre où demander asile, ils virent bien que leur capture était inévitable. C'est pourquoi, après s'être confessés les uns aux autres, ils résolurent de se livrer aux mains d'un sous-préfet idolâtre que connaissait un des bateliers et qui les accueillit avec promesse de les mettre en lieu sûr. En attendant mieux, il les confia à la garde d'un médecin infidèle, dont la maison les abrita pendant un jour et deux nuits.

Cette hospitalité n'était qu'une nouvelle trahison. En effet, pendant que les missionnaires se tenaient cachés dans leur retraite, le sous-préfet et le médecin prenaient leurs mesures pour les livrer à la justice, ce qu'ils effectuèrent dans la matinée du 25 octobre, en leur annonçant qu'ils les conduisaient dans un lieu désert et à l'abri de toutes recherches. Un petit mandarin avec une escouade de soldats y était posté pour prendre nos deux confrères, qu'il chargea de la cangue et d'une lourde chaîne.

A la nouvelle de cette arrestation, le gouverneur envoya sur-le-champ trois cents hommes pour escorter les deux confesseurs de la foi. Ceux-ci, arrivés aux portes de la capitale, virent avec douleur qu'en travers du chemin avait été placé le signe adorable de notre rédemption. Aussitôt ils tombèrent à genoux, se prosternèrent avec une vénération profonde, et déclarèrent qu'ils ne feraient pas un pas de plus tant que la sainte croix ne serait pas enlevée. On l'ôta et ils passèrent.

Le gouverneur les attendait au prétoire. S'adressant d'abord au vicaire apostolique, il lui demanda son nom et depuis combien de temps il résidait dans le royaume : « Mon nom (annamite), répondit le prélat, est Vinh; je suis évêque; il y a quatre ans que je suis arrivé au Tong-King; mon district est situé dans les deux provinces méridionales. Les mandarins de ces départements y faisaient des perquisitions si rigoureuses que, ne pouvant plus me cacher nulle part, j'ai dû m'en éloigner. » A cet aveu si explicite et si vrai, on devine aisément que Mgr Ochoa désirait être renvoyé devant les tribunaux du Tong-King central, afin de répandre son sang au milieu de son troupeau. Cette consolation lui fut refusée, comme nous allons le voir.

Le gouverneur lui demanda encore s'il avait eu quelque relation avec les insurgés de 1858 : à quoi Monseigneur répondit

qu'il ne conseillait la révolte à personne; que son but unique, en abandonnant sa belle patrie pour venir au lointain pays d'Annam, avait été de prêcher la religion du vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, de porter les peuples à éviter le mal et à faire le bien. Mêmes questions furent adressées au R. P. Almato, qui fit les mêmes réponses.

Après cet interrogatoire, le juge ordonna d'enfermer les confesseurs dans deux cages, qu'il fit placer près de celle de Mgr Hermosilla, et prescrivit d'exercer sur eux la plus active surveillance, tout en recommandant de les traiter avec beaucoup de soins et d'égards. Cela fait, il se hâta d'en donner avis à la Cour. Mais avant le retour de la sentence royale, qui ordonnait d'envoyer les captifs à Hué, les trois confesseurs de Jésus-Christ avaient cessé de vivre.

Le 1er novembre, fête de tous les Saints et trente et unième anniversaire d'entrée en religion pour mon ex-compagnon de noviciat, fut le jour choisi pour le triomphe des trois apôtres. Dès que le bruit courut qu'on les menait au supplice, une foule immense se rendit aux portes de la ville et les accompagna jusqu'au lieu fatal. Deux cavaliers et deux éléphants précédaient le funèbre cortège, que suivaient quatre compagnies de fantassins disposés sur deux rangs. Au milieu étaient portées les trois cages entourées de soldats sous les armes. Dans la première se trouvait le R. P. Almato, accroupi, le rosaire à la main, invoquant Celle qui avait si bien protégé le lis de son innocence. Dans la deuxième était notre vénérable évêque (Mgr Berrio-Ochoa), absorbé dans cette méditation profonde qu'un long exercice lui avait rendue si familière. Le vicaire apostolique du Tong-King oriental (Mgr Hermosilla) siégeait dans la troisième, comme sur un char de triomphe, et donnait sa bénédiction au peuple pressé sur son passage.

A leur arrivée sur le lieu du supplice, les portes des cages furent ouvertes. Alors les trois confesseurs se jetèrent à genoux et Mgr Hermosilla demanda au mandarin le temps de faire une dernière prière, ce qui leur fut accordé. Ce fut pour la foule silencieuse et recueillie un émouvant spectacle que celui de ces trois Européens, les yeux levés au ciel, et dégageant leur âme de ce monde pour la remettre aux mains de leur Créateur.

L'oraison des martyrs achevée, Mgr Hermosilla dit au commandant qu'ils étaient prêts. Aussitôt on leur lia les bras derrière le dos; leurs corps furent assujettis à des pieux fixés en terre; ils étaient si étroitement attachés que leur poitrine gonflée et leur cou tendu semblaient manquer de respiration. Après ces funèbres préparatifs, on entendit la voix d'une trompette qui avertissait les soldats d'être sur leurs gardes et d'arrêter quiconque manifesterait de la compassion pour les victimes. Le pauvre trompette, qui est chrétien, pleurait à chaudes larmes en commandant aux autres l'insensibilité. Enfin sa voix retentit de nouveau : elle enjoignait aux exécuteurs de frapper quand sonnerait le troisième coup de cloche. Au signal donné, le fer s'abattit sur les trois têtes, qui roulèrent sur le sol, l'une au premier coup de sabre et les deux autres au second. Les corps, laissés sur place, demeurèrent plus de vingt-quatre heures sans sépulture, et les trois têtes, placées sur des poteaux, y restèrent pendant trois jours exposées aux regards du public. Plus tard, ces reliques ont été rachetées à grand prix par nos chrétiens qui les ont ensevelies comme on enfouirait un trésor, au milieu des ténèbres de la nuit.

Tel est le récit authentique de l'arrestation et du martyre de ces trois vénérables apôtres[13].

La liturgie dominicaine célèbre la fête des Bienheureux Hermosilla et Berrio Ochoa le 6 novembre, en même temps que celle de plusieurs autres martyrs dominicains du Tonkin du XVIII[e] siècle.

Voici l'oraison de cette fête :

Deus, qui Ecclesiam tuam beatorum Martyrum Hieronymi, Valentini, Francisci, Hyacinthi et sociorum sanguine fecundare dignatus es : concede propitius ut quorum laeti recolimus triumphos, eorum precibus ac meritis adjuvemur.

O Dieu, qui avez daigné féconder votre Église par le sang des bienheureux martyrs Jérôme, Valentin, François, Hyacinthe et leurs compagnons, accordez-nous d'être aidés par les prières et les mérites de ceux dont nous avons la joie de célébrer le triomphe.

13. *Ibid.*, tome 35, année 1863, pp. 211-215.

V. — CONCLUSION

Le lecteur aura remarqué sans doute qu'au cours des pages qui précèdent je me suis borné à reproduire des documents en réduisant le commentaire personnel au strict minimum. Un sentiment de vénération profonde pour les martyrs a dicté mon attitude. Quand un martyr parle d'un martyr, un pauvre écrivain n'a qu'à s'effacer.

Si des textes aussi émouvants que ceux que j'ai transcrits ne doivent pas être *interrompus* par des gloses forcément inadéquates, je n'en suis pas moins convaincu qu'ils auraient besoin d'être *encadrés*. Après avoir lu le récit de la mort d'un héros, on éprouve le désir de connaître sa vie. L'histoire complète des Missions dominicaines du Tonkin a été écrite en espagnol par le P. Gispert. Comment se fait-il que son grand ouvrage ne soit pas encore traduit (ou tout au moins adapté) en français? Les Frères Prêcheurs négligent leurs plus belles gloires, et cela ne date pas d'aujourd'hui ; au XVI[e] siècle, saint Louis Bertrand déplorait déjà cette façon de faire. Voici ce qu'écrit à ce sujet le P. Antist, qui devint son biographe après avoir été son disciple : « Le P. Louis Bertrand louait hautement le zèle des Jésuites, le soin qu'ils prennent de conserver vivant le souvenir des travaux de leurs missionnaires au Japon, en Chine et ailleurs ; en même temps, il blâmait cette espèce d'insouciance de notre part qui ne craint pas de laisser dans l'ombre les travaux de nos frères aux Indes orientales et occidentales, à Ceylan, en Guinée et en beaucoup d'autres pays. Combien rares parmi nous ceux qui prennent à tâche de relater les souffrances et les martyres des nôtres. Il nous suffit, semble-t-il, qu'ils soient connus dans le ciel[14]. »

Il serait pourtant bien utile que ces choses fussent un peu plus connues sur la terre. Les auteurs spirituels aiment à nous rappeler que les exemples des saints nous aident grandement à imiter le Christ, par ailleurs ils sont tous d'accord pour proclamer que

---

14. *Vie de saint Louis Bertrand*, par le P. Wilberforce, traduite par le P. Folghera, p. 141.

la passion et la mort du Sauveur sont le thème par excellence des méditations du chrétien. Dès lors ne faut-il pas conclure que les saints qui ont imité non seulement la vie du Christ mais sa mort, c'est-à-dire les martyrs, doivent tenir la première place dans nos lectures hagiographiques ? En agissant ainsi, nous ne faisons que revenir à la plus vénérable tradition : en plus de la bienheureuse Vierge et des apôtres, l'Église ne mentionne que les martyrs au canon de la messe. C'est à cette tradition que saint Thomas fait écho lorsqu'il proclame que l'auréole du martyre l'emporte sur l'auréole de la virginité. Nos contemporains, au grand détriment de leur vie spirituelle, ont désappris la « théologie du martyre », il nous faut la réapprendre. Nous en avons tous besoin. Elle tient à l'essence même du christianisme. Les saints, tous les saints, l'ont profondément vécue. Les anciens moines considéraient leur rigoureuse ascèse comme un succédané du martyre. Faute de pouvoir mourir pour le Christ, ils se mortifiaient pour lui. Saint François d'Assise, qui n'avait pourtant rien du formulateur conceptuel, a admirablement exprimé cela lorsqu'apprenant la nouvelle du martyre des religieux qu'il avait envoyés au Maroc, il s'écriait : « J'ai maintenant de véritables Frères Mineurs. » J'aime à penser que saint Dominique, hanté jusqu'à sa mort par la nostalgie du martyre chez les Cumans, a dû dire à nos six évêques martyrs, lorsqu'ils ont tous été réunis au ciel : « J'ai en vous de véritables Frères Prêcheurs. »

R. Dalbiez.

" C'est par sa grâce que notre cœur ne s'affaise pas "

Deux ans avant de subir le martyre — dont on vient de lire le récit — Mgr Ochia, dans une lettre au cardinal préfet de la Propagande, exposait la situation de son vicariat, l'angoisse de son cœur devant les nombreuses défections, sa foi cependant et son espérance victorieuses de tant de maux.

*Nous publions ici la conclusion de cette lettre, publiée dans son entier dans l'*Année dominicaine *de 1862.*

En définitive, vous voyez qu'il y a aujourd'hui quatre missionnaires captifs du Christ. Vous voyez aussi qu'en un an le nombre de missionnaires a été fort diminué. Depuis deux ou trois mois, les mandarins sévissent contre nous avec plus d'habileté et de cruauté que jamais; les chrétiens eux-mêmes ne se font pas scrupule de découvrir la retraite des missionnaires et de les dénoncer aux mandarins. Nous trouvons ici peu de maisons qui s'ouvrent pour nous recevoir ; la découverte d'un missionnaire dans un bourg quelconque suffit pour fournir dans ce bourg un prétexte aux vols, aux dommages de toute sorte, aux meurtres même; de manière que si la foi des chrétiens de l'endroit ainsi compromis ne repose pas sur de fortes bases, il se commet de très grands péchés. Les bons chrétiens s'en effrayent avec raison, et ils n'osent plus recevoir les missionnaires. Tout cela nous fait trembler pour l'avenir de la Mission. Nos ouvriers évangéliques sont main-

tenant plus que jamais faciles à découvrir. État déplorable de ce vicariat ! Et comment se défendre d'un sentiment de tristesse quand on pense que, d'un autre côté, non seulement les missionnaires, mais les catéchistes et les étudiants eux-mêmes sont saisis, conduits à Nam-Diuh, soumis à toutes les rigueurs de la détention, et souvent même déportés dans une terre lointaine ? C'est sans doute une bien grande consolation pour nous que de voir tant de missionnaires et de catéchistes gagner le ciel par le martyre, après avoir donné au monde le témoignage d'un courage invincible; mais qu'il est dur de voir, à côté d'un pareil courage, tant de faiblesse dans l'épreuve ! Nous avons tant de chrétiens qui comptent d'abord sur eux-mêmes et oublient, au moment de la tribulation, que le Dieu tout-puissant ne refuse jamais son secours à ceux qui le demandent avec une humble constance! Les uns font de vives instances pour conserver la vie, pour ne pas voir se prolonger l'épreuve à laquelle on soumet leur foi; d'autres, pour se soustraire aux coups, foulent aux pieds l'image de Jésus crucifié. Vous en voyez qui, par paroles ou par écrit, renoncent publiquement à la religion chrétienne. Quel déchirement pour nos cœurs de voir tant de nos enfants se conformer aux lois d'une prudence charnelle, s'effrayer des menaces des mandarins, et, pour un intérêt momentané, revenant à leurs superstitions, abandonner le Dieu qui est le dispensateur de tous biens comme il est le Seigneur prêt à se venger de toute injure. Mais notre douleur est au comble quand nous savons que certains chrétiens, leur nombre est petit sans doute, sont assez effrontés pour s'associer aux infidèles et partager les œuvres sacrilèges des mandarins en se tournant contre leurs frères spirituels. Ils se mettent sur la trace des missionnaires, remarquent les lieux de retraite pour y conduire les mandarins ou pour procéder par eux-mêmes à l'arrestation. Nous sommes profondément affligés de tous les mauvais traitements que les chrétiens ont à endurer de la part des soldats qui viennent assiéger leurs hameaux, car les mandarins dont ces soldats dépendent ne prennent aucun soin de réprimer les violences. Aussi deviennent-ils furieux, et, comme des loups ravisseurs, ils se précipitent sur les maisons des chrétiens et les mettent au pillage. Quand ils sortent, plus rien n'y reste; l'animal fidèle chargé de la garde de la maison n'a sou-

vent pu lui-même échapper à leur sauvage fureur. Quand viendra la fin de tant de maux ?

Loin d'entrevoir cette fin, nous voyons tous les jours les crimes s'accroître et se multiplier. Étonnez-vous maintenant d'entendre ici plusieurs chrétiens maudire le jour où les vaisseaux de l'Europe ont déposé sur ces rives ceux qui se présentaient comme défenseurs de la civilisation et du christianisme.

Pour nous, Éminence, nous croyons que le bras de Dieu n'est pas raccourci, nous savons que le cœur des rois est entre ses mains, et il l'inclinera du côté qu'il jugera le meilleur. Après avoir exercé son trop juste courroux, le Seigneur se souviendra de ses miséricordes. Nous avons confiance en sa parole. C'est par sa grâce que notre cœur ne s'affaisse pas; nous supportons tout pour le nom de Celui qui des ténèbres a fait jaillir la lumière. Il peut illuminer les ténèbres de ces esprits infidèles. C'est lui qui a fait sortir l'eau du plus dur rocher; il peut amollir les cœurs endurcis du roi et de ses mandarins, et y faire germer la piété, la justice, la religion et la miséricorde; comme il a commandé aux vents et à la mer, il peut conjurer la tempête qui sévit en ce moment contre nous.

Fr. Valentin, Berrio Ochoa,
des Frères Prêcheurs,
Évêque de Centurie, vicaire apostolique
du Tong-King central.

ISABELLE DE CLERMONT-TONNERRE
(Mars 1849-Juillet 1921)

Le mois de mars 1949 amène avec lui le premier centenaire d'une mystique française qui mériterait d'être mieux connue : Isabelle de Clermont-Tonnerre.

La Congrégation des Orantes de l'Assomption [1], qu'elle fonda voilà une cinquantaine d'années avec l'aide du P. Picard, forme la branche contemplative de la vaste famille née du P. d'Alzon. A l'époque, cette fondation ne manquait pas d'une certaine originalité. Bien que les religieuses dussent mener la vie contemplative pure, il n'y avait pas de grilles, ni de sœurs converses; à l'Adoration perpétuelle, jour et nuit, du Saint-Sacrement, on joignait la célébration chorale du grand office; dès le début, — dans les années 1900-1914, — les Orantes apprenaient le chant grégorien à l'école des Bénédictines.

Petite-fille de sainte Jeanne de Chantal, Isabelle de Clermont-Tonnerre eut une destinée qui ne fut pas sans ressembler à celle de son illustre aïeule. Elle disait elle-même plaisamment en être « la caricature ». Comme cette sainte, elle fut épouse, mère, fondatrice. Ajoutons : comme elle, bonne épouse et bonne mère. Chez cette femme, dont la vie intérieure fut si profonde et si

---

1. Maison-mère à Sceaux (Seine), 29, rue des Imbergères. Deux maisons dans le Midi, au Vigan (Gard) et à Marseille.

consciente, un des traits les plus attirants fut assurément la tendresse humaine[2]. Elle était sensible, affectueuse, délicate, très bonne. Elle aima beaucoup son mari, le comte Henri d'Ursel, qui lui fut enlevé après deux ans de mariage, et encore le vit-elle perdu presque tout de suite puisqu'il était atteint d'un mal implacable; elle aima tendrement son unique enfant, une fille, et ne la quitta, le cœur déchiré, que lorsqu'elle eut humainement tout fait pour elle; elle aima beaucoup les siens; et tous les témoins de sa vie de religieuse et de fondatrice, vie qui dura vingt-cinq ans, nous disent sa maternelle sollicitude pour ses « filles », son inépuisable et délicate charité pour toutes les détresses.

A tous ceux qui veulent conquérir des hommes à Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'histoire spirituelle d'Isabelle de Clermont-Tonnerre rappelle opportunément le sens du mystère de Gethsémani.

Dès le début de sa vie spirituelle, la fondatrice des Orantes fut orientée vers ce mystère et elle ne le quitta plus. *Factus in agonia prolixius orabat*, telle était sa devise; à elle seule, elle nous met sur la voie : le mystère de Gethsémani fut vécu par Isabelle de Clermont-Tonnerre comme le mystère de la *prière crucifiante, mais féconde.*

Voilà le fait; il parle déjà par lui-même, mais il mérite quelques commentaires.

« C'est la donation dans la prière dont Dieu a besoin et qu'il trouve si peu[3]. » — « Il faut bien que les âmes destinées à *porter* les sacrifices des autres par la prière retrouvent, dans la prière même, le reflet de ces sacrifices... L'apostolat du zèle ardent séduit l'âme, l'apostolat de la patience intime séduit moins, mais il n'en est pas moins le plus réel...[4] » Ces paroles qu'Isabelle de Clermont-Tonnerre a signées de toute sa vie nous rappellent opportunément l'exceptionnelle fécondité de la contemplation. Mais de la contemplation telle que l'a toujours comprise la tradi-

---

2. Nous possédons depuis 1939 une biographie détaillée d'Isabelle de Clermont-Tonnerre par M. de Dainville, chez Lethielleux, grand in-8, 393 pp. C'est à cet ouvrage que nous nous référons.

3. *Op. cit.*, p. 122.

4. *Op. cit.*, p. 223.

tion chrétienne et catholique, non pas une « théorie » platonicienne, mais la mise en présence de la créature vivante avec le Dieu vivant. Or, le soir du Jeudi, au Jardin des Olives, le Christ, chargé de tout le péché du monde, réalisa à lui seul dans son âme humaine cette mise en présence avec une telle plénitude et une telle efficacité que dès lors nous, ses membres, ne pouvons que la reproduire — en lui — chacun à notre mesure. Et c'est en la reproduisant, cette mise en présence du Jardin des Olives, avec l'agonie qui l'accompagne, que nous réaliserons notre rédemption et celle des autres. Dieu le fit comprendre à Isabelle de Clermont-Tonnerre avec une particulière clarté, et, l'ayant compris, elle le vécut héroïquement jusqu'au bout. Elle laissa cette lumière brûlante consumer son orgueil, briser sa raideur ; elle accomplit jusqu'au dernier instant ce qu'elle appelait « le labeur de la prière ». Ainsi sa vie spirituelle fut-elle, du commencement jusqu'à la fin, une agonie avec le Christ de Gethsémani *dans la prière et par la prière*, et sa devise ne signifie-t-elle pas : *Factus in agonia prolixius orabat* ? Si la prière vous crucifie, n'en priez que davantage, vous êtes dans le foyer qui consume et purifie, n'en sortez pas !

C'est précisément ce que beaucoup de contemplatifs et d'apôtres ne parviennent pas à suffisamment comprendre et pleinement admettre. Aux heures d'aridité dans la prière, d'origine surnaturelle s'entend (et non pas de somnolence, tiédeur ou *acedia*), ils sont tentés de fuir la crucifiante mise en présence et se disent : « J'utiliserai mieux mon temps à exécuter tel travail matériel, à écrire mon cours, à préparer mon sermon ou mon cercle. » Non, le moment est venu pour eux de livrer leur intelligence et toutes leurs énergies à l'action purifiante du Dieu vivant qui en elles fait le vide. Par leur courage à se livrer de la sorte, ils *porteront davantage* les âmes dont ils ont la charge que par une activité à laquelle Dieu ne les appelle pas pour le moment. Laissons parler Isabelle de Clermont-Tonnerre : « Il est très dur de ne trouver aucune détente dans la prière, *de souffrir et de travailler là comme ailleurs...* [5] mais c'est dans cette prière doulou-

5. *Op. cit.*, p. 284.

reuse que s'enfantent les âmes et qu'elles sont rendues fécondes pour d'autres[6]. »

La destinée d'Israël se décida dans la nuit fameuse où son patriarche lutta avec le Seigneur; et, dans la nuit de la Passion, quand Jésus se releva du sol qu'il avait trempé de son sang, sous l'action de la prière, le monde, qui n'avait pas encore porté la main sur lui, était déjà vaincu.

Nous qui parlons tant d'efficacité, qui, parfois, serions tentés d'assimiler pratiquement la Rédemption à une technique, nous avons intérêt à méditer un tel exemple. Dépositaire de la pensée d'Isabelle de Clermont-Tonnerre, l'Institut des Orantes a le lourd devoir de perpétuer parmi nous cette leçon de choses.

fr. Marie-Thomas de Romefort, O. P.

6. *Op. cit.*, p. 297.

Une Fraternité catholique des Malades

Il existe dans la Meuse une Fraternité Catholique des Malades [1] qui lui fait le plus grand honneur. Après les pèlerinages de Lourdes, l'Union Catholique des Malades, la Branche-Extension du Scoutisme et des mouvements spécialisés d'Action catholique, après l'érection de monastères ouverts à une élite de malades pour leur permettre l'accès à la vie religieuse [2], voici une institution nouvelle grandement encouragée par S. Exc. Mgr Petit, évêque de Verdun, qui prétend faire un travail de pénétration et de conquête dans la « masse » des malades en se mettant directement et totalement à leur service. Dans le mouvement qui se développe depuis un demi-siècle pour donner à « nos seigneurs les malades » la place qui leur revient dans le Corps mystique du Christ, il ne nous semble pas exagéré de dire qu'elle marque une étape décisive.

Avant de le montrer, disons tout de suite, afin d'éviter toute méprise, que, en parlant des malades, nous avons en vue, non pas ceux

---

1. Pour abréger, nous la désignerons désormais par les trois majuscules F. C. M.

2. *La Vie Spirituelle* a déjà attiré sur eux l'attention de ses lecteurs. Juillet 1945, pp. 70 et sq. : H. Maréchal, *Les Dominicaines de Sainte-Marie*; août-septembre 1947, pp. 345 et sq. : A.-M. Henry, *Un monastère de malades*. Les *Etudes*, juin 1945, avaient publié un article sur *L'Institut de Jésus Crucifié*.

qui ne le sont que d'une manière accidentelle, mais les chroniques, les incurables, ceux qui sont fixés dans l'état de maladie ou d'infirmité, « ceux que Claudel dénomme les *acclimatés*, ceux chez qui la maladie est une vocation », une vocation, entendons-nous bien, « qu'ils n'ont pas choisie, qu'ils subissent, qui ne devient *leur* au sens strict du terme que dans la mesure où, si difficultueusement, ils s'efforcent d'y adhérer [3] ». Ce sont des malades de ce genre que nous voyons dans l'Évangile implorer la pitié de Notre-Seigneur. Ils forment de nos jours un monde extraordinairement nombreux et varié [4].

L'origine de la Fraternité

La F.C.M. est née du zèle ardent de quelques jeunes filles malades [5], qui eurent le bonheur de rencontrer un prêtre extrêmement compréhensif, occupant un poste important dans son diocèse.

En 1942, une dizaine d'Ucémistes [6] de Verdun demandèrent au chanoine François, curé de Saint-Victor, de leur faire une réunion mensuelle comme il en faisait aux autres mouvements d'Action catholique. Ancien malade, comprenant admirablement les malades, il accepta. Dès le début, l'épreuve survint : plusieurs malades moururent, d'autres durent partir en sana. Loin de se laisser abattre, le petit groupe restant forma le grand rêve de porter le Christ à tous les malades, afin

---

3. Charles Du Bos, *De la souffrance physique*, Dialogues avec la souffrance, Spes, pp. 31-32.

4. Ne parle-t-on pas de cinq cent mille tuberculeux ? Le recensement de 1926, le dernier auquel on puisse se référer (les résultats statistiques nous ont été aimablement communiqués par l'Association des Paralysés de France), comptent trois cent mille infirmes, en comprenant les aveugles, les sourds, les muets, les paralysés au sens le plus large. Il faudrait aussi dénombrer les cardiaques, les cancéreux, les lupiques, les lépreux, etc., etc.

5. Comme on le verra, la F.C.M. est ouverte aux deux sexes. Parmi les dirigeants, l'élément féminin domine. Mais il y a des jeunes gens responsables de secteur.

6. L'U.C.M. (Union Catholique des Malades) est une association de malades répartie par groupes de dix, entre lesquels circule un cahier dirigé par un chef. Fondée par un étudiant en médecine, Louis Peyrot, en 1914, elle s'est développée surtout depuis 1930 et groupe deux mille cinq cents malades en France.

de transfigurer leur vie. On se mit à la recherche des isolés. Une première rencontre avec eux en août 1943, dans une atmosphère de charité et d'union fraternelle, marqua le point de départ d'un grand mouvement de conquête à travers tout le diocèse.

Un Père Rédemptoriste, malade lui aussi, le R. P. Altmayer, vint attiser l'ardeur des militantes. « Il voyait grand, il voyait loin. Il voulait créer une Fraternité entre tous les malades, une Fraternité basée ouvertement sur Notre-Seigneur et Notre-Dame [7]. » Le nombre des malades allait en effet grandissant. On commença d'organiser un véritable « apostolat des malades par les malades », selon la formule même de l'Action catholique.

Le mouvement a si bien prospéré que, de quarante malades en juin 1945, la réunion générale à Benoite-Vaux est passée en juillet 1948 à plus de trois cents malades.

Une Fraternité vivante et ouverte à tous

Que ce terme de fraternité ne suggère pas l'idée d'une confrérie ou d'une association pieuse, forcément un peu repliée sur elle-même. Non. Il s'agit d'une « Fraternité, qui se crée sous le signe du Christ, qui veut être amour et don aux autres, à l'image de l'amour et du don du Christ envers nous [8] ». Persuadés qu'en Jésus seul est le salut pour les infirmes, les militants aident leurs frères et leurs sœurs à s'élever spirituellement. D'abord d'une manière individuelle; puis dans des rencontres à caractère religieux. Mais, dans le plus grand respect des consciences, ils s'appliquent avant tout à leur montrer comment les chrétiens savent aimer leurs frères. L'aide matérielle est apportée elle aussi sous toutes sortes de formes. Bref, la Fraternité s'adresse à toute la personne du malade, corps et âme, et elle est ouverte à tous les malades sans distinction de sexe et d'âge [9].

---

7. Extrait de la préface du chanoine François à la brochure consacrée au P. Altmayer, *L'Un de nous*, par le P. Robert, Rédemptoriste.

8. Nous citons entre guillemets certains extraits des feuilles de la F.C.M. qui nous paraissent s'exprimer d'une manière très heureuse et très objective, relevée parfois d'une pointe d'humour.

9. Sans prendre spécialement en charge les infirmes de vieillesse, elle ne les exclut pas.

C'est une Fraternité réelle, vivante, joyeuse. Il n'est, pour s'en convaincre, que d'assister à l'une de ces réunions où, après la prière et une petite conférence spirituelle de l'aumônier, on se met à échanger cordialement ses idées, où l'on chante de tout son cœur et où tout contribue à créer une atmosphère de détente et d'amitié.

Une véritable Action catholique des Malades

Certains, ici, pourront s'étonner. Maladie et action ne sont-elles pas choses essentiellement contradictoires ? Du fait de la maladie, ne doit-on pas sagement renoncer à l'action ? La F.C.M. de Verdun ne l'a pas pensé et, avec une sainte hardiesse, « elle entend prendre en charge tous les infirmes du diocèse. Et cette prise en charge est faite par les infirmes ». Ainsi constitue-t-elle une véritable Action catholique et elle en intègre tous les éléments essentiels.

Action catholique dit d'abord apostolat et apostolat authentique. « L'Action catholique est une participation des laïcs à l'apostolat hiérarchique [10]. »

Si l'apostolat est un devoir inhérent à la vie chrétienne, va-t-on en dispenser ou en écarter les malades ? Non, ce serait une grave erreur. Il n'y a que trop tendance à les considérer comme des « mineurs » socialement et spirituellement. Comme les autres, ils ont reçu la grâce du baptême et celle de la confirmation, et, quand ils ont compris le sens de leur épreuve et se livrent à l'Amour, ils sont capables d'être d'ardents apôtres et d'admirables entraîneurs. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, leur activité extérieure peut être grande, s'ils trouvent l'aide dont ils ont besoin. Une grande allongée, à la belle saison, fait atteler sa voiture à une bicyclette et parcourt les grand' routes, afin d'aller visiter ses frères et sœurs malades. Et combien de paralysés circulent en vélocimane à travers la France, sans se laisser arrêter par aucun obstacle ?

---

10. Discours de S. S. Pie XI aux Associations catholiques de Rome, 19 avril 1931. Pie XI a employé aussi le mot coopération ou collaboration, repris par S. S. Pie XII, Déclaration à S. Exc. Mgr Dubourg (*Bulletin du Centre d'Informations catholiques*, 28 décembre 1947).

Il ne faut donc pas craindre d'affirmer que les infirmes sont appelés, dans la mesure de leurs forces, non seulement à un apostolat invisible, celui de la prière et de la souffrance, mais à un apostolat visible, à une véritable Action catholique : par le témoignage de leur vie et par le service actif, par le dévouement à leurs frères. C'est ce qu'on a admirablement compris à Verdun, où de jeunes infirmes ont eu l'énergie d'entreprendre une Action catholique, avec l'ambition d'atteindre tous les malades du diocèse. Car la première marque de cette F.C.M., c'est son esprit franchement, hardiment apostolique, ce zèle brûlant pour la gloire de Dieu et le règne du Cœur de Jésus. On voudrait ne laisser passer aucune occasion de toucher l'âme d'un malade. Et l'infirmité, loin d'être un obstacle à la vocation apostolique ou un prétexte à se tenir en repos, apparaît comme un appel plus pressant, un moyen plus efficace de rayonner sur ses frères malades en même temps que sur les bien-portants.

L'Action catholique n'est pas seulement un apostolat, mais un *apostolat organisé*. Il s'agit d'une forme d'organisation qui lui est propre, en dépendance directe de la hiérarchie, et qui la distingue des œuvres de piété et des groupements privés d'apostolat.

Voici les cadres de la F.C.M. :

1° *Un comité diocésain d'infirmes*, tenant à jour le fichier des infirmes, centralisant les besoins, organisant les activités générales, organisant le diocèse en secteurs, cherchant les responsables de secteur. Un aumônier épaule le comité, maintient le mouvement dans son esprit.

2° *Des responsables de secteurs*. Un infirme connaît et suit les infirmes de tout un secteur, en pratique dix à quinze kilomètres à la ronde, et se fait aider par d'autres infirmes, militants de base, qui s'intéressent à deux ou trois infirmes de leur quartier. Un aumônier assiste le responsable de secteur.

Comme on le voit, la F.C.M. laisse au clergé le rôle important qui lui revient : celui de la formation des militants.

L'Action catholique est un apostolat et un apostolat organisé, mais en fonction d'un *milieu* providentiel de vie où elle est appelée à s'exercer.

Appliquée aux malades, la notion de milieu demande à être entendue d'une manière très souple et très large. Très différent du milieu

de travail ou du milieu social, le milieu malades se définit par référence à des personnes qui communient dans une même souffrance et impuissance physique. Portion de choix du Corps mystique, les malades ont pour rôle d'y compléter en leur chair la Passion de Jésus, et c'est là le point de départ d'une fraternité infiniment profonde. Déjà les pèlerinages de Lourdes rassemblent pour quelques jours les malades dans une atmosphère d'intense charité. L'U.C.M. et d'autres œuvres ont le mérite de créer entre eux un lien permanent. La F.C.M. semble aller plus loin, puisqu'elle entreprend un apostolat plus direct et plus universel, en liaison avec le diocèse et les paroisses du diocèse.

Et qui ne voit l'immense avantage de cet apostolat du malade par le malade ? De même que pour rechristianiser le monde ouvrier l'Église fait appel à des ouvriers, de même pour évangéliser les malades qui vivent à l'hôpital ou chez eux, dans un abandon religieux souvent total, elle fait appel à ceux qui ont l'expérience de la maladie. *Les premiers apôtres des malades sont les malades eux-mêmes.*

Certes, l'expérience ne suffit pas, si elle n'est accompagnée d'un grand esprit de foi et d'une ardente charité. Mais, enfin, rien ne remplace l'expérience. « Pas même l'amour, pas même la sainteté, atteste Charles Du Bos, ne suffisent toujours pour découvrir les seules paroles dont le malade aurait besoin; la sainteté qui... presque toujours d'entrée de jeu invite le malade à transcender; l'amour parce qu'étant par nature tout élan, tout essor, en voulant entraîner le malade dans sa ronde, il passe à côté de son cas ou le survole [11]. » Qui s'étonnerait de « la maladresse ou de l'ignorance d'un bien-portant, si bien intentionné qu'il soit » ? Le malade lui-même doit savoir comprendre cette incompréhension du bien-portant. Que des laïcs et des prêtres malades ou infirmes, conscients de la richesse de la grâce qui est en eux, aient donc à cœur d'en faire bénéficier leurs frères malades ! C'est dans l'esprit de l'Église et tout à fait conforme au plan providentiel [12].

---

11. Article déjà cité, *De la Souffrance physique*. Dialogues avec la souffrance, pp. 37-38.

12. Sur le plan temporel, ne voit-on pas de nos jours les malades et infirmes se grouper en associations, en communautés fraternelles, afin de ne plus se considérer comme des isolés et de pouvoir prendre en main eux-mêmes leurs intérêts matériels et moraux.

De grands problèmes résolus

Sans en avoir trop l'air, cette Action Catholique des Malades, entreprise avec une si belle audace, apporte une solution réelle aux difficiles problèmes qui se posent à tous ceux qu'intéresse l'apostolat des malades.

Et d'abord, le problème du repérage et de la conquête des infirmes : comment les atteindre tous ? Car, c'est un fait, la plupart échappent à nos œuvres charitables et demeurent cachés, chez eux ou à l'hospice, en pleine ville comme au fin fond de la campagne. Pourquoi n'en atteignons-nous pas plus ? Peut-être faute de coordination entre les différents mouvements. Mais aussi et surtout à cause de la structure même de nos œuvres de malades. Elles réclament de leurs membres une adhésion; ils doivent, non seulement donner leur nom et leur adresse, mais remplir certaines conditions. Ainsi, à l'Apostolat des Malades [13], on doit s'engager à offrir toutes ses souffrances aux intentions de l'Église. Mais n'est-ce pas supposer le problème résolu pour tant de pauvres infirmes sans grande formation chrétienne, peut-être plus ou moins aigris ? A l'U.C.M., on demande aux malades d'écrire régulièrement dans un cahier circulant. Forcément, beaucoup y répugnent pour des difficultés d'ordre psychologique ou même simplement physique. Il n'est que de les avoir éprouvées soi-même pour en témoigner. Les mouvements spécialisés, eux, sont limités à leurs malades et atteignent surtout les jeunes : ils demeurent d'abord des mouvements de bien-portants. Bref, toutes nos œuvres, tous nos mouvements posent des conditions plus ou moins restrictives, ou bien se limitent à une catégorie de malades [14].

A Verdun, au contraire, la F.C.M., parce qu'elle est une Action Catholique des Malades se proposant d'atteindre tous les malades, ne

---

13. Union toute spirituelle, avec un message mensuel, dont le secrétariat est à Lyon, Foyer Notre-Dame-des-Ondes, 24, rue Professeur-Paul-Sisley.

14. Cette constatation n'est nullement une critique à l'égard d'œuvres et de mouvements *qui doivent rester eux-mêmes*, avec leurs conditions précises et leurs caractères particuliers, pour continuer à faire tout le bien qu'ils font. Mais elle montre qu'il y a place pour *autre chose*.

pose aucune condition et ne demande pas d'adhésion. Du moment qu'on est malade, on fait partie de plein droit de la Fraternité : il suffit de le vouloir. On reste toujours entièrement libre. Venir à une réunion n'engage pas à venir aux suivantes. Les malades n'éprouvent pas du tout le sentiment d'être accaparés et apprécient cette liberté. Les résultats obtenus sont impressionnants. Après cinq ans de prospection progressive dans tout le diocèse, la F.C.M. touche un millier de malades, dont deux cents dans les sanas [15]. Il y a là une leçon importante à recueillir.

Un deuxième problème, d'ordre psychologique, est celui des relations des bien-portants et des malades. Dans beaucoup d'œuvres, « les infirmes font toujours figure d'*assistés*; on ne demande rien en retour, même aux meilleurs ». Les malades le sentent très bien.

A Verdun, les infirmes « veulent faire par eux-mêmes ce qui leur est possible dans l'organisation et la réalisation de leur mouvement; mais il ne sentent que trop leurs limites, le besoin qu'ils ont des autres et leur nécessité d'être secourus. Ils font donc appel à toutes les bonnes volontés, persuadés qu'ils ouvrent ainsi aux bien-portants un large crédit sur le Cœur de Jésus ». Le champ d'action des bien-portants est d'ailleurs précisé : « Ils aideront au repérage des infirmes, ils aideront les responsables à réaliser leurs activités : transports bénévoles, confection de gâteaux, collectes de vieux vêtements, indication de travail pour infirmes... Exceptionnellement, si aucun infirme ne pouvait tenir un secteur, ce soin pourrait être donné à un bien-portant. » Ce qu'on leur demande, « c'est de ne pas considérer les infirmes comme des mineurs, mais de les aider à réaliser quelque chose, de les encourager à faire de leur vie œuvre utile ».

On demande là aux bien-portants la plus grande charité qui soit : celle, tout en apportant généreusement leurs services, de s'effacer devant « nos seigneurs les malades » de manière à leur laisser la priorité d'inspiration et même de direction dans un mouvement d'Action catholique qui est d'abord le leur. Ici encore, l'F.C.M. a frayé la voie en faisant nettement une *œuvre de malades*, c'est-à-dire inspirée et

15. Or le diocèse de Verdun ne compte que 180.000 âmes.

dirigée par des malades, et non point une *œuvre pour malades*, dirigée par des bien-portants ou rattachée à un mouvement de bien-portants. A la F.C.M., les malades connaissent la joie d'animer et de diriger leur mouvement, et les bien-portants celle d'un dévouement sans limites dans un total oubli d'eux-mêmes.

Un troisième problème, des plus importants, est celui de la coordination des œuvres et mouvements de malades. Le monde des malades souffre d'un manque d'unité, d'où résulte une dispersion des efforts, un manque de cohésion entre les œuvres et entre tous ceux qui s'occupent des malades. Depuis des années, la nécessité d'une aumônerie générale s'est fait sentir pour assurer les liaisons et donner une vigoureuse impulsion d'ensemble. A l'échelon national, de sérieux efforts sont faits, témoin la création d'une Commission nationale des aumôniers de Sanas, celle du Secours catholique et, plus récemment encore, celle d'un Comité de coordination des œuvres et mouvements de malades et d'infirmes, groupant, au nom de l'Action catholique de France, un grand nombre de leurs dirigeants.

Mais, au plan diocésain, la F.C.M. de la Meuse paraît avoir résolu le problème de la manière la plus heureuse et la plus complète : *à partir des malades eux-mêmes*, en les prenant tous en charge et en se préoccupant de tous leurs besoins. Elle entretient de bonnes relations avec tous les mouvements de malades, aussi bien catholiques que neutres. Sans l'avoir cherché, elle est devenue le *carrefour* où tous les mouvements de malades, toutes les bonnes volontés, se rencontrent au service des malades. En liaison étroite avec le diocèse et les paroisses, elle assure l'unité du monde des malades, parce qu'elle a l'ampleur universelle et l'efficacité coordinatrice d'une véritable Action catholique.

Activités du mouvement

Les militants, qui connaissent par expérience les besoins des malades, s'efforcent de les satisfaire autant qu'il est possible. Ils se gardent d'oublier les besoins matériels. Beaucoup vivent dans la gêne; certains se trouvent dans des situations tragiques. « L'aide maté-

rielle est apportée sous toutes sortes de formes : démarches faites pour obtenir les secours officiels, travail adapté aux possibilités de l'infirme, dons en nature et en argent. Certains de ces dons viennent des infirmes favorisés d'une certaine aisance. Chaque année, on demande aussi à chaque infirme de confectionner ou de faire confectionner par des amis un petit objet qui sera vendu au profit de la Fraternité. D'autres dons viennent enfin des bien-portants qui voient en ce mouvement un grand moyen de venir en aide aux membres souffrants du Christ. » Ainsi, la F.C.M. ne se cantonne pas dans le spirituel. Elle sait trop bien qu' « on ne fait pas la morale à un homme dont les souliers prennent l'eau [16] ».

Mais se contenter de soulager les corps lui paraîtrait une méconnaissance des besoins les plus profonds du malade, qui sont des besoins d'ordre religieux et spirituel. A cet égard, elle multiplie ses activités grâce à une formule d'apostolat très souple et sans cesse adaptée.

Activités de secteur. — Entr'aide individuelle : contact avec les infirmes, pour se rendre compte de leurs besoins. Visites entre malades valides ou visites des valides à ceux qui gardent la chambre, pour les aider à vivre chrétiennement leur maladie. Visites aux hôpitaux.

Action religieuse et fraternelle : réunions mensuelles d'infirmes; aides aux activités diocésaines.

Activités diocésaines. — Prêt de livres et de revues. Séance récréative aux vieux d'un hospice ou aux malades d'un hôpital. Colis de Noël et de Pâques à tous les infirmes avec un petit mot de l'aumônier diocésain.

Organisation d'un centre diocésain. Action religieuse et fraternelle : animer tous les centres pour qu'on y organise des réunions mensuelles. Organiser des récollections de responsables, des récollections dans tous les secteurs, des messes pascales. Organiser une retraite des malades.

Grâce à ces multiples activités, les militants cherchent à rapprocher les malades du Christ, dans la conviction où ils sont que seule sa présence peut combler leur solitude et son amitié assurer leur plein épanouissement.

---

16. E. Booth,

Le Foyer des malades, couronnement de la Fraternité

Dès 1946, on se mit à la recherche d'une maison où quelques malades puissent vivre une vie commune et fraternelle, tout orientée vers Dieu et le prochain, toute donnée aux malades. Le P. Altmayer mourut avant de voir cette fondation qu'il avait rêvée; mais, six semaines après sa mort, brusquement, toutes les difficultés tombèrent et aussitôt le Foyer ouvrit ses portes. Il fut béni le 30 janvier 1947 par S. Exc. Mgr Petit, qui, depuis lors, n'a pas cessé d'en suivre de très près toutes les activités.

Le Foyer sert de *centre diocésain* à la F.C.M.

Il sert encore de *lieu de ralliement* pour les malades de la ville, qui sont toujours sûrs d'y être bien accueillis et y viennent prendre des nouvelles, rendre quelques services, passer de bons moments en famille; pour les malades du dehors qui sont de passage à Verdun; pour les bien-portants qui viennent signaler des cas tragiques, donner un coup de main. Il suffit d'un court séjour pour se convaincre de la très grande utilité d'une permanence de malades dans une ville un peu importante.

Le Foyer est enfin *lieu de séjour*. Toutes celles qui veulent prendre des « vacances de malade » y sont accueillies. Elles partagent la vie simple, mais joyeuse du Foyer. C'est un changement d'air, de milieu. Elles sont prises aussi par l'ambiance religieuse. Il se produit un « dérouillage » de l'âme et l'on repart avec un joyeux au revoir.

Évidemment, pour animer le Foyer, il faut des infirmes d'un dévouement total. Il n'y a actuellement que trois jeunes filles [17], mais déjà d'autres vocations s'annoncent. « La vie du Foyer peut supporter la comparaison avec la vie religieuse la plus authentique : même pratique des vœux de religion, même don de soi aux autres. Les différences sont plutôt sensibles quant à l'extérieur : ni costume, ni insigne spécial; point d'exercices de piété, ni de récréations auxquels ne prendraient par part ceux ou celles qui se trouvent au Foyer. Cependant, l'aumônier réunit assez fréquemment les animatrices, leur donne des récollections mensuelles et une retraite annuelle

17. Des hommes et jeunes gens rendent visite au foyer, mais n'y séjournent pas.

à part des autres. Par son abandon filial à la Providence, le Foyer fait penser à la vie franciscaine à ses débuts : pauvreté réelle, bourse garnie pour quinze jours, dons faits facilement à de plus pauvres au mépris de la prévoyance humaine. »

Mais ce qui frappe le plus, c'est que cette vie s'épanouit dans l'exercice même de la charité apostolique. Certes, on vise d'abord à une vie intérieure intense, en ayant soin de l'alimenter aux meilleures sources : sainte Eucharistie, messe quotidienne précédée d'une méditation; prières en commun le matin, le soir, avant le travail, avant les repas; récollection mensuelle et retraite annuelle pour préparer le renouvellement des vœux et promesses le 25 mars, fête du Foyer. Ainsi laisse-t-on toujours la première place à l'amour de Dieu, sans lequel l'amour du prochain n'aurait aucune valeur sanctificatrice.

Pourtant une vie intérieure profonde doit savoir puiser un aliment dans les travaux apostoliques eux-mêmes, et c'est là la grande leçon de Verdun. A des âmes qui se donnent tout entières à leurs frères et sœurs malades pour son amour, Dieu ne doit-il pas se donner généreusement ? Oubli de soi, abnégation, humilité, patience, tout cela est exigé, mais par-dessus tout le don de soi total à Dieu dans ses frères. Tel est le « style de vie » du Foyer de Verdun. De prime abord, on est surpris qu'il n'y ait pas plus de temps pour le recueillement et les exercices de piété; mais on a vite fait de découvrir le secret de cette vie, qui est dans l'amour du Christ et des âmes et l'abandon confiant à la Providence [18].

Au terme de cette chronique, on pourrait se demander si, dans cette Fraternité catholique ouverte à tous les malades, dirigée par des malades et si heureusement couronnée par un Foyer de malades, se

---

18. L'œuvre de Verdun illustrerait assez bien l'article du P. Plé, O. P., *La sainteté de l'apôtre*, dans *La Vie Spirituelle*, février 1948, pp. 198-226. Dans des pages magnifiques (*Dialogues avec la souffrance*, pp. 192-200), Claudel montre dans les malades les « invités à l'attention », ceux qui, s'ils sont fidèles à leur grâce, peuvent devenir de vrais contemplatifs. On pourrait dire qu'à Verdun les malades apparaissent aussi comme des « invités à l'action », à l'Action catholique, à l'apostolat authentique. Et peut-il y avoir en effet plus beau et plus efficace témoignage que celui de la croix, c'est-à-dire de la souffrance transfigurée par l'amour du Christ ?

trouve la formule d'avenir. Sans doute est-il encore trop tôt pour en juger. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle vient à une heure providentielle aider les malades à s'organiser sur le plan religieux. Certes, les difficultés ne manquent pas. Les dirigeantes qui sont entièrement données à cette œuvre et cherchent obstinément le bien de tous leurs frères et sœurs malades s'appliquent à y faire face grâce à une charité ardente, mais équilibrée, qu'elles sentent de plus en plus le besoin d'alimenter à une vie intérieure profonde et au service de laquelle elles mettent les belles qualités lorraines de sérieux, de courage et de ténacité. Elles ne demandent d'ailleurs qu'à être soutenues, dirigées et toujours mieux orientées. La sympathie affectueuse et vigilante que leur témoigne S. Exc. Mgr Petit, la soumission toute filiale qu'il trouve en elles sont la meilleure garantie que le doigt de Dieu est là.

L'idée a déjà fait son chemin. Sous l'impulsion de Mgr Béjot, le diocèse de Besançon organise à son tour une F.C.M. D'autres diocèses s'informent ou s'interrogent. La F.C.M. de Verdun ne cache pas qu'elle serait heureuse de susciter des mouvements semblables et de faire partie un jour d'une Fraternité nationale, qui fédérerait toutes les Fraternités diocésaines; mais elle laisse aux autres le soin de s'organiser, si cette formule leur plaît. Souhaitons que, dans beaucoup de diocèses et à Paris aussi, naisse bientôt une telle Fraternité, de la rencontre de quelques malades bien décidés et d'un prêtre compréhensif, apte à la diriger. Les journées paroissiales de malades, qui se multiplient, peuvent être l'occasion de découvrir de belles vocations d'apôtres de malades.

Comment n'aurions-nous pas confiance ? Des initiatives comme celle de Verdun, venant après d'autres, montrent que l'Esprit ne cesse pas de souffler et que la sainte Église, mère toujours jeune et attentive, n'a jamais fini de déverser les trésors de sa charité sur tous ces malades en détresse, en qui elle retrouve les traits douloureux de son divin Époux.

Levallois, Noël 1948.

Fr. Paul d'Argenlieu, O. P.

Adresser toute correspondance à la Fraternité Catholique des Malades, 49, rue Saint-Sauveur, Verdun (Meuse). C.C.P. 1.147-99 Nancy.

Une exposition de la Bible

L'intérêt que nous rencontrons dans tous les milieux chrétiens pour la Bible n'est plus à dire. Il peut être intéressant pendant ce temps quadragésimal, où, dans un but de préparation pascale se multiplient les paraliturgies bibliques, de signaler l'heureuse initiative de l'exposition qui eut lieu il y a un an au grand séminaire de Châlons du 27 au 15 juin 1948.

Le *but* était de mettre le grand public et plus particulièrement les membres de l'Action catholique au contact avec le Livre par excellence. On voulait faire découvrir que « la Bible a dit vrai », qu'elle est une Histoire, mais aussi une Révélation, une Vie, une Vision d'avenir.

Les *moyens* employés pour la réalisation de ce programme ?

Entrons dans cette grande salle de trente mètres sur dix-huit, bien éclairée de tous côtés. Le long des murs, des tables chronologiques, où se mêlent les événements de l'histoire biblique et de l'histoire profane, servent de guide au visiteur et le conduisent depuis la préhistoire jusqu'à la fondation de l'Église de Rome. En perpendiculaire à ces tables chronologiques, des panneaux viennent illustrer les grands événements de cette histoire religieuse et profane; tableaux de maîtres, cartes, photographies du Sinaï, reproductions de monuments égyptiens, mésopotamiens, grecs, avec légendes à l'appui et textes bibliques intercalaires révèlent ces seize siècles tournés vers le Christ.

La vie même du Christ est particulièrement revécue par quantité de photos de Galilée, Samarie, Judée; par des reconstitutions de monuments : temple de Jérusalem, piscine de Béthesda, synagogue de Capharnaüm, carte en relief de la Palestine, fac-similés de lampes, moulins à grain, vases, mesures, etc.

Les Israélites de Châlons ont bien voulu prêter la Thorah qui leur sert durant les offices de la synagogue. Des photographies des principaux manuscrits hébreux, grecs, latins présentent le matériel qu'utilisent les exégètes, ainsi que tous les instruments de travail des spécialistes de l'Écriture.

Prêtés aussi et ici exposés : cachets babyloniens, papyri, reproductions photographiques de la Bibliothèque nationale, manuscrits des XII^e^ et XIV^e^ siècles de la Bibliothèque de Châlons.

Dans cette véritable *Initiation biblique par l'image*, le chapitre sur la Bible et l'art trouve heureusement sa place sous un aspect local où se marque nettement l'influence de la Bible sur l'art champenois : cathédrale de Reims, églises de campagne comme Saint-Hilaire, églises abbatiales comme Orbais avec son vitrail unique au monde, les verrières du XII^e^ siècle de la cathédrale de Châlons.

Un rayon de librairie présente aussi les plus intéressants de livres d'érudition et de vulgarisation (tel Daniel-Rops).

Enfin une synthèse présente, en conclusion, la Bible vivante dans le missel et l'office, et permet de conclure à la mystérieuse et divine présence de l'Esprit en notre monde.

Un témoin — qui a retrouvé là d'une façon authentique bien des choses connues par lui dans les pays bibliques — peut-il ajouter que fut considérable le nombre des visiteurs agréablement instruits par cette riche Exposition, œuvre des grands séminaristes de Châlons guidés par deux de leurs professeurs (dont l'un a bien voulu fournir les précisions qu'on vient de lire à l'usage de ceux que tenterait un semblable travail) ?

A.-M. Massonnat.

La liturgie à l'écran

Attentif à utiliser les modes d'enseignement les plus modernes et les plus attrayants, le Centre de Pastorale liturgique, avec des albums de *Fêtes et Saisons*, vient d'éditer des films-fixes sur *La Semaine Sainte* et *Le Curé d'Ars* (Éditions du Berger, 4, rue Cassette, Paris-6e; trois films pour chaque sujet). Verrons-nous ainsi défiler petit à petit sur les écrans de nos paroisses, de nos écoles et de nos cercles, le « propre du temps » et le « propre des saints » ?

Avant même qu'il s'agisse de films, nous avions lu, certes, ces albums que nous trouvions pleins d'intérêt et de charme et où la science du docteur s'allie au souci d'adaptation du pasteur d'âmes. Mais ce fut bien autre chose lorsque, pour l'utilisation des films, il fallut les examiner de près. A l'expérience, ces textes offrent un instrument de première qualité pour l'exposé aux fidèles des sujets désignés. Qu'il s'agisse de *La Semaine Sainte*, inspiré des meilleures sources, ou du *Curé d'Ars*, confronté avec la vie écrite par Mgr Trochu, nous avons nettement l'impression que nos vœux sont comblés.

A ceci vient s'ajouter maintenant, grâce aux films-fixes, la facilité d'exposition orale devant de vastes auditoires avec le prestige d'images plus nombreuses, d'une simplicité et d'une facture qui ne laisse rien à désirer. Que de progrès réalisés dans cette forme d'enseignement depuis ces dernières années, et quelles ressources nouvelles pour nos catéchistes et nos conférenciers !

Plus nombreuses que dans les albums, nous venons de le dire (par exemple dans *La Semaine Sainte* : la cérémonie des cendres et « la route des saintes huiles » dont il n'est pas parlé dans l'album), ces images restent en relation très étroite avec le texte qu'elles ont pour mission de concrétiser et de mettre en valeur. Le maniement de cet outil demeure donc aussi aisé qu'efficace. En un cas pourtant — celui du premier film sur le Curé d'Ars —, le conférencier devra renoncer sans doute à un mode d'exposition qu'il eût préféré. Le film — suivant de près l'album correspondant — commence par l'épisode des Noës assez développé (13 vues), pour en revenir ensuite à la naissance du saint à Dardilly. Ce qui est légitime pour piquer l'attention dans un récit écrit l'est-il autant dans un exposé oral ? Une parole bien vivante peut, assurément, procéder sans dommage à ce mouvement de recul. Il restera néanmoins un regret : le vilage d'Ecully, dont on ne commence à nous montrer l'église que pour le vicariat du saint, risque de ne pas occuper la place si importante qu'il a tenu dans la lente et pénible ascension du Curé d'Ars, depuis sa première communion jusqu'à son sacerdoce reçu à vingt-neuf ans. Toutefois, deux cartes géographiques (Verrières est devenu Serrière) fort précieuses permettront de situer les faits à leur juste place.

Bientôt apparaîtront dans toutes nos salles de cinéma le Sacrifice du Christ et le Curé d'Ars, sous le titre : *Le Sorcier du Ciel*. La présente publication sera-t-elle pour autant périmée ? Nous savons bien que non, et tout au contraire ! Le *Chant de Bernadette* et *Monsieur Vincent* ont amorcé bien des désirs d'en savoir plus long et avec exactitude, les artistes se trouvant parfois mal à l'aise au tribunal de l'histoire. Somme toute, pour pénétrer dans la vie et l'âme d'un saint, rien ne vaut le *sequere me* patient des travaux et des jours.

L. Hyac. Maréchal.

A travers les revues

L'EGLISE, CORPS MYSTIQUE

L'encyclique *Mystici Corporis* n'aura pas été seulement le point d'aboutissement des nombreux travaux théologiques et des efforts apostoliques qui l'auront précédée, elle leur aura donné une nouvelle impulsion.

C'est ainsi que le R. P. Bouyer, dans la dernière livraison de la Revue des Sciences religieuses (mai-octobre 1948) fait une mise au point précise et libératrice.

Dans ce que nos contemporains appellent Corps mystique, constate-t-il, on peut discerner trois aspects au moins (sinon trois réalités) qui se rejoignent aisément, mais qui ne se superposent pas toujours très exactement.

Le premier est spirituel et se manifeste dans cette « spiritualité d'insertion dans le Christ » qui trouve tant d'échos actuellement. Le Corps mystique y apparaît surtout « comme une *humanité de surcroît* par laquelle le Christ se prolongerait plus ou mons directement dans l'Église et le chrétien ».

Le second de ces aspects est celui qu'exalte l'Action catholique. Le Corps mystique, pour ses militants, serait surtout la « christianisation du milieu social ou, aussi bien, le *milieu divin* dans lequel plonge le milieu humain ».

Le troisième est celui du mouvement unioniste ou œcuméniste. Le Corps mystique paraît se confondre avec une Église invisible à laquelle on voudrait rattacher tous les hommes de bonne volonté qui n'appartiennent pas à l'Église visible.

C'est spécialement contre cette opposition malheureuse d'une

Église visible et d'une Église invisible, que le P. Bouyer prend position :

L'opposition entre la communauté de la grâce, à laquelle on applique la formule « Corps mystique », et la société hiérarchique à laquelle le terme d'Église s'applique traditionnellement ne se trouve nulle part dans les documents de la révélation, ni dans ceux de la tradition. Par contre, on ne peut se dissimuler qu'elle ressemble fort à une opposition dont les origines immédiates apparaissent dans la pensée romantique du XIX^e^ siècle et que la sociologie allemande a définie par les termes de *Gemeinschaft* et de *Gesellschaft*. La *Gemeinschaft* est la communauté naturelle, créée par des affinités profondes. La *Gesellschaft* est l'organisation artificielle, forgée du dehors. Si l'on remonte plus haut, on trouvera que cette opposition à son tour n'est qu'une laïcisation du couple protestant Église invisible-Église visible, l'Église invisible étant la *communio sanctorum*, tandis que l'Église visible est la société terrestre à son service, ce qui ne veut pas dire toujours à son image.

Réduire le Corps mystique à l'Église invisible, c'est tendre à faire de lui l'âme de l'Église : « Ce *corps* qui est une *âme* est vraiment une réalité bien curieuse », remarque le P. Bouyer, qui rappelle que l'expression Corps mystique est à comprendre par référence au *Peuple de Dieu*, véritable élément de base de l'ecclésiologie paulinienne.

Dès qu'on a vu que la notion de peuple de Dieu est fondamentale, et que c'est seulement à elle que viendra se rapporter celle de corps du Christ, il apparaît clairement, comme Koster le souligne, que ce « corps », loin d'être une « âme », est une « corporation ». Il ne désigne pas essentiellement l'union de l'individu avec le Christ *par la grâce*. Seules l'ont cru des théologies modernes qui ne lisaient saint Paul qu'à travers saint Augustin et identifiaient purement et simplement le « corps » paulinien à la « vigne » johannique. Bien plus fidèle à la pensée de l'apôtre apparaît la systématisation thomiste, lorsqu'elle cherche l'essence de l'Église et de son unité dans l'union des chrétiens, inséparablement avec le Christ et entre eux, *par les caractères sacramentaux*. De fait, lorsqu'on a vu que l'Église, pour saint Paul, comme M. Cerfaux l'a montré de façon définitive, c'est avant tout le peuple de Dieu qui se formait dans l'Ancien Testament et que le Christ a fait naître, on ne peut que reprendre les paroles par lesquelles Dom Oëhmen résumait Deimel en traduisant ses propres termes : le « Corps mystique » est d'abord une « corporation », au sens social; « cette corporation est identique au peuple de Dieu, et celui-ci c'est l'Église, Corps du Christ, ce n'est pas (contre saint Augustin) la totalité des individus sanctifiés et prédestinés, unis personnellement au Christ par la *grâce* et sur la base de son incarnation, mais une *totalité corporative créée et hiérarchisée par les caractères sacramentaux sous la direction du Souverain Pontife* ».

Grâce à cette belle étude du P. Bouyer, nous comprenons maintenant à quel point est inacceptable la distinction (même si

elle n'aboutit pas à une opposition) d'une Église invisible (qui serait le Corps mystique) et d'une Église visible (la société hiérarchisée). L'Église est faite de l'unité de ces deux aspects. Il y a du visible et de l'invisible dans une seule Église « une et indivisible ».

Je regrette que cette étude soit parue trop tard pour que le R. P. Tremblay, O. P., ait pu en prendre connaissance avant de rédiger son article, par ailleurs fort documenté, de la revue canadienne *Théologie* (cahier IV, 1948) et qui s'intitule *Corps mystique et Église invisible*. Par contre, encore qu'il n'ait pu lire l'article du P. Bouyer, le R. P. Liégé, O. P., y apporte d'utiles prolongements dans la Revue des Sciences philosophiques et théologiques d'octobre 1948.

S'appuyant sur l'encyclique *Corporis mystici*, le P. Liégé précise que ce qu'il y a d'invisible dans l'appartenance des non-catholiques à l'Église, ce n'est pas l'Église elle-même, mais leur appartenance à elle. « Par un certain désir et souhait inconscient, ils se trouvent *ordonnés* au Corps mystique du Rédempteur », dit l'encyclique; le P. Liégé précise : « Si l'expression n'était incommode, on pourrait parler d'*appartenance invisible d'ordination* à l'Église Corps mystique du Christ — qui n'est appelée mystique, ajouterai-je volontiers, que parce qu'elle est à la fois visible et invisible, invisible dans le visible.

CATHOLICITE DE L'EGLISE

Notre appartenance au Corps mystique est si fondamentale que notre vie spirituelle la plus personnelle, que notre union la plus intime à Dieu, se trouvent inséparables de notre incorporation à l'Église. L'une ne va pas sans l'autre. L'une ne grandit pas, sans que l'autre ne grandisse d'autant.

Savoir ce qui se passe dans toutes les communautés chrétiennes du monde entier, communier à leurs efforts, leurs souffrances et leurs joies, prier pour elles, c'est donc alimenter très authentiquement notre vie d'union à Dieu.

C'est dans cette perspective que j'ai relevé, à l'intention des lecteurs de *La Vie Spirituelle*, quelques éléments de la conjoncture actuelle de l'Église catholique.

Parmi les études bien intéressantes et trop peu connues que publie la revue Documents sur la situation actuelle de l'Allemagne il faut citer, dans le numéro de janvier 1949, le texte des principales conférences de la Rencontre internationale d'écrivains, organisée à Royaumont en octobre dernier (et tout spécialement les *Aspects conservateurs et révolution*

naires de l'Église en Allemagne, de Walter Dicks), ainsi que la conférence donnée aux Journées de Mayence de cet été par le R. P. Ivo Zeiger, S. J., sur la *Situation du catholicisme allemand* (Documents, décembre 1948). Nous aurons révélation de l'une des plus graves données de cette situation en lisant cet extrait :

L'organisation totalitaire du travail déplaça arbitrairement les gens, la guerre totale éloigna des zones de combat les populations menacées, transplantant à la campagne les citadins sinistrés, ramenant au pays les « compatriotes libérés »; finalement, la défaite totale provoqua un affreux paroxysme, avec des millions d'expulsions. Une grande partie du peuple fut entraînée, comme dans une avalanche. Mais, cette fois, — circonstance particulière, — c'est le village qui fut touché, la campagne où, autrefois, la démarcation (entre catholiques et protestants) était restée le plus vivace.

Lorsqu'on réinstalla les réfugiés, ou plutôt lorsqu'on leur trouva un précaire abri, on n'eut pas égard à leur confession; ainsi, les groupes confessionnels qui vivaient autrefois en des régions distinctes se sont mêlés et fondus. A part quelques villages, les deux confessions ont aujourd'hui des fidèles dans toutes les agglomérations d'Allemagne. On pourrait même dire : jusque dans le dernier village, ils ont leur diaspora. L'ancien statut confessionnel a cessé d'exister au point de vue territorial et géographique. La carte religieuse de l'Allemagne, à laquelle nous étions jadis habitués, a disparu de la même façon que la carte politique du Reich et des Länder...

... Nous, catholiques allemands, sommes-nous à la hauteur de cette nouvelle situation ? Des prêtres expérimentés diront qu'une grande partie de notre peuple n'est pas mûre pour la diaspora. Il s'agit tout d'abord de la solidité et de la constance dans la foi : il faudrait que le catholique puisse tenir bon, même sans le secours de la communauté. Assurément, la vie dans la diaspora suppose une sorte d'entraînement spécial, si l'on ne veut pas glisser dans l'indifférence religieuse. Nos anciens catholiques de la diaspora avaient appris à s'affirmer dans la lutte, même au milieu d'un dénuement angoissant...

Outre cette situation particulière à l'Allemagne, il est d'autres problèmes qui sont communs à l'Europe occidentale et qu'étudie, dans la Dublin Review (dernier trimestre 1948), J. J. Van der Ven, sociologue hollandais. Il écrit notamment :

Nous devons moderniser notre notion des besoins religieux d'aujourd'hui et adapter nos méthodes en conséquence. Le christianisme n'a jamais été bien servi par les activités négatives de prévenir, de protéger, de rejeter, de se lamenter et d'accuser. Plus que jamais il est nécessaire de chercher des contacts, de construire des ponts et de faire une déclaration positive de notre propre vérité et de toutes ses conséquences. Ce n'est pas une question de « largeur d'esprit », mais « d'une vie plus intense et plus profonde ». C'est pourquoi cela peut seulement être l'œuvre d'un amour plus éclairé et attentif, et ceci ne

réussira pas à moins d'être constamment nourri par une vie spirituelle, intérieure, que les sages ont appelée « l'âme de tout apostolat ». « Si tu ne te repens pas... » n'est pas le mot à dire aux autres dans un zèle apostolique bien intentionné, mais le mot avec lequel nous devons quotidiennement chercher dans notre propre cœur. C'est seulement notre contact personnel plus proche avec Dieu — auquel on ne peut atteindre que par le Christ et qui est sauvegardé par lui — qui nous donnera le pouvoir de gagner les autres à Dieu.

A l'autre bout du monde, la Chine catholique entre brutalement dans une ère de catacombes. Saura-t-elle rapidement s'y adapter ? C'est ce que souhaite le professeur Georges, dans le numéro de novembre de CHINA MISSIONARY (éditée à Shanghaï) :

Il faut absolument entraîner nos prêtres et nos laïcs aux méthodes et aux techniques des catacombes. Les prêtres ne peuvent pas rester là où ils sont connus comme prêtres; ils doivent changer de place et s'infiltrer ailleurs comme ouvriers, paysans, petits commerçants, infirmiers dans l'armée, en contact toujours avec les chrétiens. Ce travail des prêtres à la manière des catacombes n'est jamais possible sans une coopération très intime avec des apôtres laïcs, hommes et femmes, jeunes gens, jeunes filles, familles et même avec les enfants chrétiens. C'est ici qu'ils se vengent terriblement contre nous des défauts que nous avons apportés de nos pays d'origine et introduits souvent dans les missions : nous avons trop réduit l'Église aux évêques et au clergé. Nous n'avons pas été assez conscients nous-mêmes et nous n'avons pas assez mis en relief que tous les chrétiens sont intrinsèquement membres du Corps mystique du Christ, qu'ils sont ses agents, ses ouvriers, et qu'ils doivent le présenter, l'établir dans leur milieu de vie. L'entraînement des laïcs en vue de l'apostolat est une des questions les plus urgentes.

Longtemps les prêtres, dans ces régions, n'ont pas eu les privilèges et les facultés nécessaires pour dire la messe n'importe où et n'importe quand, sans ornements et avec des formules de prières abrégées, employant même, s'il le faut, du pain ordinaire (comme dans l'Église orientale), car les hosties provoquent souvent la suspicion, à moins qu'on ne les cache parmi les médicaments. Ces facultés devraient autoriser à donner la communion aux fidèles n'importe quand et n'importe où, même par l'intermédiaire de simples chrétiens, même des femmes. Elles devraient aussi donner aux prêtres juridiction pour absoudre de toutes les réservations, dans tous les territoires occupés ou menacés de l'être, sans tenir compte des frontières diocésaines.

Certains territoires sont restés si longtemps sans évêque, et peut-être le resteront-ils très longtemps encore, parce qu'on n'a pas obtenu à temps ce privilège si urgent et si nécessaire — si nous ne voulons pas que, dans d'immenses contrées, l'Église soit définitivement supprimée — de consacrer des évêques secrets, qui resteraient sur place comme ouvriers ou paysans, même lorsque la dictature athée aurait cru avoir supprimé les derniers vestiges de la hiérarchie catholique.

C'est ainsi que toute la Mandchourie du Nord, de l'Est et de l'Ouest, est actuellement dépourvue de hiérar-

chie catholique. Si des évêques y avaient été nommés, ils pourraient avoir aujourd'hui des contacts très utiles avec nos chrétiens russes d'Extrême-Orient, de la région de Vladivostok, Blagovestchensk et Chita. Ce que l'on n'a pas fait, on pourrait encore le faire aujourd'hui. Évidemment, ce devraient être des évêques chinois...

Et comment omettre, dans cette catholicité de notre vie dans le Corps mystique, ces païens qui, par leur bonne foi, se trouvent insensiblement ordonnés à l'Église ? Dans TÉMOIGNAGES, de la Pierre-qui-Vire (janvier 1949), j'ai lu avec émotion la relation de conversations avec des moines bouddhistes de Dom Urbain David du monastère de Thiên-An en Annam.

Je m'explique que certains bonzes (poussés par la grâce, pourquoi non ?) aient écouté avec respect et ratifié notre récitation du *Pater* : « C'est complet ! » approuvera le cher bonze de Thiên-Tôn; — que l'un d'eux répétât, bouleversé : « Dieu a donc un nom! » Et cet autre : « Il en est qui parlent d'un Créateur; nous, nous ne savons pas : vous le connaissez, exposez-nous votre foi ! » (Il avait les larmes aux yeux.) Celui-ci ressent, nous assure-t-il, une chaleur en lui lorsque nous l'entretenons de Dieu; il se déclare prêt à nous accompagner à l'autel de Dieu, tout en restant bonze comme devant. Ne nous étonnons point non plus si plusieurs acquiescèrent à notre conseil de prier pour recevoir la lumière d'en haut, d'adorer avec nous le mystère proche et lointain, quoiqu'ils attendissent de leur pratique fervente du bouddhisme tous les moyens nécessaires pour les bien disposer.

Mais je comprends aussi que nombre de nos conversations nous aient enrichis nous-même, aient renouvelé notre vision, ah! d'abord aient illuminé notre vocation de moines en terre païenne! Les moines de Dieu... Les moines qui « cherchent Dieu », qui chantent son existence et sa sainteté : « De siècle en siècle, vous êtes Dieu, *tu es Deus !* O Dieu, vous existez! » C'est Dieu qu'ils acclament! Cependant leur voix redescend : « *Laudate Dominum omnes gentes :* Nations (à traduire : païens), louez le Seigneur! » Il est encore autre chose que je voulais dire! nous avons gagné à ces colloques; non seulement de rencontrer quelques âmes éprises d'idéal (pas tous les bonzes, avouons-le), ce qui est toujours un privilège rare ; mais d'approfondir certains aspects de notre foi en fonction de la mentalité dans laquelle Dieu voudrait nous mouler.

Il est bien vrai que notre foi s'enrichit d'entrer en communion avec nos frères, fussent-ils apparemment loin de nous; et plus encore s'ils vivent pleinement de la vie du Corps mystique du Christ.

A. P.

Les Livres

SPIRITUALITE

M.-A. GENEVOIS : *Les voies de la sainteté*. Éditions de la Revue des Jeunes; 1 vol., 192 pp.

C'est une joie d'avoir à présenter sans plus tarder ces éléments de théologie spirituelle qui commencent à se répandre non seulement parmi les clercs — ce livre a été écrit pour quelques-uns d'entre eux dans un camp de captivité où la simplification du style n'était pas de moindre rigueur que le dépouillement de tout — mais aussi parmi les personnes attirées par la vie spirituelle.

Conseiller, éducateur, témoin autorisé des œuvres de Dieu dans l'âme et non pas professeur lointain, tel apparaît le P. Genevois qui fournit une synthèse de la vie spirituelle sous une forme plus descriptive que scolaire, mais sous les principes les plus sûrs et en des cadres traditionnels prêts pour insérer l'expérience et mieux en profiter.

Ces « voies » purgative, illuminative, unitive sont en effet les étapes de la croissance spirituelle normale à partir du péché jusqu'à la sainteté, telles que peuvent les parcourir les commençants, les progressants, les parfaits. On reconnaît par ces expressions la fidélité de l'auteur à saint Thomas qu'il suit délibérément pour donner à la vie de tout chrétien le sens d'une marche, d'un développement vers la plénitude de la perfection par la mise en exercice des vertus et des dons du Saint-Esprit. Ainsi le visage surnaturel de chaque vertu est dégagé peu à peu en des traits vivants caractéristiques de chaque âge; et spécialement est marquée la juste prééminence, qui se vérifie définitivement dans l'union à Dieu, des vertus théologales sur les vertus morales. Des références invitent fréquemment le lecteur à recourir aux textes de la *Somme théologique* pour une étude personnelle approfondie.

On reconnaît aussi dans ce livre la synthèse objective thomistico-carmélitaine à laquelle paraît attaché le nom du P. Garrigou-Lagrange. Il est bon d'être le disciple avoué d'un tel maître. Le P. Genevois a cependant le mérite d'exposer une vue personnelle des choses. On notera, par exemple, la différence suivante entre les deux auteurs. Pour le P. Garrigou-Lagrange la nuit passive des sens marque la crise de croissance entre l'âge des commençants et celui des progressants, et la nuit passive de l'esprit celle entre l'âge des progressants et celui des parfaits. Le P. Genevois, peut-être moins littéralement attaché à l'expérience personnelle de saint Jean de la Croix réfléchie dans sa théorie de la nuit obscure, note bien,

naintenant une plus souple continuité entre les âges et rendant mieux compte d'expériences autres que celle du docteur du Carmel : « On peut admettre ce point de vue, bien qu'il semble que la nuit passive des sens se poursuive tout au long de l'âge des progressants » (p. 23). On devra d'ailleurs se reporter au tableau général (pp. 24-25) qui résume le livre entier dont chaque page peut retenir l'attention par la finesse et la précision de ses notations.

On s'arrêtera parfois avec complaisance à tel développement (p. 142) sur l'oraison à l'étape des progressants, qui est contemplation infuse, initiale peut-être mais réelle. On trouvera particulièrement intéressante telle remarque sur la chasteté conjugale chez les progressants : « L'humanisation, la surnaturalisation de l'union conjugale devrait être pour le grand nombre des humains le grand chemin vers l'amour-charité, d'abord envers le plus proche des prochains qu'est l'époux ou l'épouse, ensuite envers Dieu lui-même, puisque ordonné à l'amour de Dieu » (p. 119).

Heureux temps, le nôtre, qui voit une doctrine morale pousser à ce point ses conclusions pratiques et présenter sans crainte à tous le seul but qui est la perfection de la charité en suivant, avec un guide excellent, les voies de la sainteté.

A.-M. Massonnat.

Dom Godefroid BELORGEY, Abbé auxiliaire de Notre-Dame de Cîteaux : *La pratique de l'oraison mentale* (2e éd.). Tome I : *Oraisons ordinaires*. Paris, Éditions du Cerf, 1948; 256 pp.; 250 fr.

J. PÉRINELLE, O. P. : *Comment faire oraison. Conseils pratiques*. Paris, Éditions du Cerf, 1948; 248 pp., 290 fr.

Voilà deux ouvrages sur l'oraison, tous deux excellents, riches, profonds, et... extrêmement différents par le style, la manière, le contenu.

Le livre de Dom Belorgey, recueil de conférences faites aux novices de Notre-Dame de Cîteaux, vise (son titre l'indique) un but éminemment pratique et garde l'ordonnance classique des traités de spiritualité. Après avoir montré la nécessité de l'oraison, il en définit la nature, non sans avoir exposé (n'oublions pas qu'il s'adresse à des Cisterciens) comment saint Benoît la conçoit. Puis, dans une deuxième partie, il passe en revue les degrés de l'oraison ordinaire : oraison méditative ou discursive (avec ses équivalents : lecture méditée, rosaire, chemin de croix, application à la volonté de Dieu...), oraison affective, oraison de simplicité. Un deuxième volume (1re éd.) traite des oraisons mystiques. Tout y est clair, simple, sage surtout. Il faut relever particulièrement les chapitres sur la nature de l'oraison et sur l'oraison de simplicité : ils laissent deviner une grande expérience de la vie contemplative, de la conduite des âmes et beaucoup de bon sens; tel paragraphe sur « le manque de mesure et de discrétion » dans l'oraison, tel autre sur la distinction entre « le vague et le confus » sont d'or.

Le P. Périnelle s'attache davantage à ce que nous pourrions appeler « le contenu » de l'oraison, ce qui ne veut pas dire qu'il nous donne des schèmes tout faits! A la suite de l'enquête de *La Vie Spirituelle* sur ce sujet, il a remarqué que les chrétiens de notre époque délaissent la méditation morale et se sentent surtout portés vers « des oraisons théologales d'allure simple et libre ». C'est pour aider les fidèles à répondre à cette inspiration de l'Esprit-Saint (prêtres et religieux ne perdront certes pas leur temps à s'inspirer aussi de ces suggestions) qu'il a composé ce livre. Après avoir indiqué comment se disposer à cette oraison, par la pureté du cœur, le sens d'un Dieu personnel et vivant, l'étude doctrinale, il en décrit la structure : l'union à Dieu présent et caché que nous pouvons saisir par la foi et l'amour, ce Dieu que nous ré-

vérons par les vertus d'humilité, de religion, de pénitence, mais qui réclame surtout de nous l'ardeur de la charité. Ainsi comprise, l'oraison sera pour nous source de joie et d'espérance; mais son principal résultat sera de nous conduire à une vie toute menée en présence de Dieu. C'est ce qui fait l'originalité et la richesse d'un tel livre : l'oraison n'est plus « un exercice », c'est une vie. Un style direct, un plan simple, un index détaillé, ajoutent à la clarté de cet ouvrage, que l'ampleur de la matière aurait pu rendre touffu.

M.-L. T.

E. CAMMAERTS : *Sur cette pierre* (trad. de l'anglais). Tournai-Paris, Casterman, 1947, 160 pp., 195 fr. français.

Certains penseront-ils à une thèse sur la primauté romaine ? En réalité, ce petit livre publié en 1942 (*Upon this rock*) contient les pensées d'un père qui vient de perdre son fils, engagé volontaire dans la R.A.F. Il n'est ni un traité des fins dernières, ni un recueil de pieuses consolations. Il a le mouvement libre et modeste d'un récit où s'entrelacent les souvenirs et les réflexions; il nous fait pénétrer dans une famille chrétienne où ne manquent ni les imperfections ni les difficultés. Le chrétien qui l'a composé refuse d'esquiver ou d'anesthésier le tragique de la séparation, il refuse toute fuite dans une immortalité mythologique ou une béatification de conte de fées. En cherchant la vérité et non pas d'abord le réconfort, il ne trouve finalement de lumière et de soutien que dans les affirmations de sa foi, mais sa recherche est humaine, émouvante, très proche de tous ceux dont le même éternel problème ronge la raison et le cœur.

L.-M. D.

Abbé J. BOUTET, oblat bénédictin : *Aux Jeunes chrétiennes. Mémento de vie spirituelle.* H. Riou-Reuzé, éd., Rennes, 3e édition, 1947, 334 pp.

Voilà un livre solide, dont la partie doctrinale est largement inspirée de l'Écriture, des œuvres des Pères (dont l'auteur a une connaissance approfondie), de saint Thomas. Malheureusement, ses réelles qualités ne seront sans doute pas pleinement goûtées de l'auditoire auquel il veut s'adresser : la jeunesse féminine d'aujourd'hui risque d'être rebutée par le ton très sérieux et un tantinet désuet de ces pages (nous pensons en particulier à la façon dont il est parlé des « exercices » de piété).

LITURGIE

Dom L. BARON, moine de Kergonan : *L'expression du chant grégorien. Commentaire liturgique et musical des messes des dimanches et des principales fêtes de l'année.* Lettre-préface de M. A. Le Guennant, directeur de l'Institut grégorien de Paris. Abbaye Sainte-Anne de Kergonan, Plouharnel (Morbihan). Tome I : *Le Temporal de l'Avent à Pâques*, 1947, 400 pp., 300 fr. Tome II : *De Pâques à l'Avent*, 1948, 388 pp., 360 fr.

Depuis longtemps tous ceux qui ont à chanter le répertoire grégorien réclamaient un commentaire des pièces qui s'égrènent au cours de l'année liturgique. Le maître de chœur d'une abbaye bénédictine s'est attaqué à cette difficile besogne et nous livre un fichier grégorien où transparaissent sa science musicale, son amour de la prière chantée et son âme de contemplatif. Après une longue introduction dans laquelle il définit ce qu'est l'expression et montre que le chant grégorien traduit, avec des moyens qui lui sont propres, le

« drame liturgique des relations humano-divines », il analyse chaque pièce sur un plan toujours le même : une traduction mot à mot du latin; un commentaire du texte replacé et dans son contexte scripturaire et dans le cadre de l'office du jour; un commentaire de la mélodie; quelques conseils d'exécution. Cette disposition est pratique, mais il faudra bien se garder de dissocier texte et mélodie : ils doivent s'éclairer l'un par l'autre et la phrase musicale fait souvent découvrir toute la richesse des paroles. On pourrait faire une légère critique : il est des cas où l'interprète peut choisir entre plusieurs façons de comprendre un morceau, il y a là fatalement risque de subjectivisme, et peut-être ne sera-t-on pas alors de l'avis de l'auteur, mais ces cas sont rares en comparaison de l'ensemble, et ils n'empêcheront pas l'ouvrage de Dom Baron de rendre d'inappréciables services aux prêtres, aux communautés religieuses, aux pensionnats, aux maîtres de chapelle. Il fera comprendre et goûter la prière de l'Église, il introduira les âmes à une vie intérieure plus profonde. Signalons la remarquable préface de M. Le Guennant, l'éminent directeur de l'Institut grégorien, qui est elle-même tout un traité de l'art grégorien.

M.-L. T.

Gustave BARDY : *La question des langues dans l'Église ancienne*, tome I. Études de Théologie Historique publiées sous la direction des professeurs de théologie à l'Institut catholique de Paris. Beauchesne, 1948; VI-296 pp.

Dans ce premier volume, achevé en 1945, M. le chanoine Bardy étudie la question des langues dans l'Église ancienne depuis les origines jusqu'à la fin du IVe siècle.

Il commence par retracer les problèmes linguistiques qu'a posés dans les premiers siècles l'évangélisation du monde : ils ne sont pas les mêmes en Orient, où l'Église a traduit le message chrétien dans les différentes langues nationales et a fait de celles-ci autant de langues liturgiques qu'en Occident où, assez rapidement le latin a réduit les langues nationales à l'état de simples patois, encore y a-t-il le cas de l'Afrique du Nord, où la question linguistique joua un rôle capital lors de l'invasion arabe.

En Gaule et en Italie, du moins à Rome, les Églises furent d'abord de langue grecque, mais leur latinisation s'effectue à la fin du IIIe siècle. Sur ce point, l'auteur n'a pu connaître l'important article du Dr Th. Klauser, *Der Uebergang der römischen Kirche von der griechischen zur lateinischen Liturgiesprache*, paru dans les *Miscellanea Giovanni Mercati* en 1946.

La partie grecque de l'empire connaissait très mal le latin. On le savait pourtant assez pour lire les documents officiels impériaux et les vies de saints. Pour tout le reste, les Latins dépendent des Grecs.

Du IIIe au IVe siècle, la connaissance du grec en Occident diminue. S'il fait partie des programmes scolaires, les Latins cultivés ne le lisent guère, mais « ils se jettent avec une véritable avidité sur les traductions qu'on leur présente et ne cessent pas d'en réclamer de nouvelles » (p. 225). Aussi l'Occident connaît-il pendant la seconde moitié du IVe siècle une activité intense d'adaptation et de traduction, à laquelle contribuent à peu près tous les grands noms de l'époque : saint Jérôme, saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise. Mais les péripéties de la crise arienne montrent que les deux moitiés de la chrétienté ont de plus en plus de peine à se comprendre. Le fossé qui les sépare s'élargit avec les années.

Le travail de M. le chanoine Bardy, extrêmement dense et minutieux, nous met sans cesse en contact avec les documents originaux, dont l'auteur a réuni une quantité impressionnante (malheureusement les citations sont trop souvent déparées par des fautes d'impression). Ce magistral ouvrage jette la lumière de l'antiquité

chrétienne sur des problèmes très actuels, comme ceux de l'adaptation missionnaire et de la traduction liturgique. Sans doute l'acceptation ou le refus de la foi transcende-t-il d'une certaine façon toutes les circonstances temporelles, mais peut-on abstraire le témoignage divin et la réponse de l'homme des conditions linguistiques auxquelles la Parole de Dieu elle-même s'est soumise ?

PIERRE PARIS : *L'initiation chrétienne.* Leçons sur le baptême, précédées d'une introduction par M. Lehrpeur, prêtre de l'Oratoire. 2e édition. Paris, Beauchesne, 1948; 168 pp.

Ces conférences du regretté M. Paris aux universitaires catholiques, réunies en volume en 1943, ont rencontré un succès qui justifie leur réédition. M. Paris a été comme le précurseur du retour actuel au genre patristique des « mystagogies ». Connaissant de façon directe et personnelle les Pères, il fait revivre avec une éloquence simple et fervente le mystère pascal tel que l'a vécu l'antiquité chrétienne, tout en donnant le témoignage de sa propre richesse spirituelle.

Il ne serait pas inutile d'indiquer ici ou là en note des points où les connaissances de M. Paris sont dépassées. Tous admettent maintenant que saint Ambroise est bien l'auteur du *De Sacramentis.*

L. MOLIEN, prêtre de l'Oratoire : *La prière de l'Église. Liturgie des sacrements.* Paris, Letouzey et Ané, 1948. In-8, 500 pp.

Voici que, après vingt-cinq ans, le P. Molien achève sa trilogie sur la prière de l'Église par un volume sur les sept sacrements, qui complète les deux volumes sur la messe et les heures du jour et sur l'année liturgique. On trouvera dans le présent ouvrage tout un manuel de théologie sacramentaire, qui résume l'information positive du *Dictionnaire de Théologie catholique*, en même temps que la doctrine classique de l'École. Les rites d'administration des sacrements sont également décrits, mais la part que la liturgie obtient dans le volume est plutôt secondaire. Il faut regretter que le plan choisi par l'auteur l'ait amené à traiter de la communion dans le troisième volume, alors que la messe a été étudiée dès le premier.

L'information n'est pas entièrement à jour : page 85, il conviendrait de citer la Tradition apostolique plutôt que les canons d'Hippolyte. Par ailleurs, l'auteur semble ignorer que l'authenticité ambrosienne du *De Sacramentis* est maintenant admise, à la suite des travaux de Dom Morin et de Dom Connolly.

Ce livre offre au grand public un ensemble de renseignements qu'il lui serait sans doute difficile de trouver réunis ailleurs.

Abbé JEAN DENIS : *Renouveau de la Communion solennelle.* Préface du chanoine BOULARD. Chez l'auteur, Vadonville, par Lérouville (Meuse), 1948; 24 pp.; franco : 30 fr.

Propose, pour les régions non pratiquantes, de remplacer la communion solennelle et le renouvellement des promesses du baptême par :

1° La communion solennelle *avant huit ans.*

2° A douze ans, une « profession de foi » ouverte à tous les enfants ayant satisfait aux obligations du catéchisme.

3° Un ou deux ans plus tard, le renouvellement des promesses du baptême, auquel tous ceux qui ont fait leur profession de foi devaient tendre, mais auquel tous ne seront pas nécessairement admis.

4° En privé, un don entier de soi au Christ.

La solution proposée paraît allier le tact à la vérité chrétienne.

RENÉ DUVILLARD : *La Messe dans son rythme essentiel sacrement-sacrifice.* Deux messes dialoguées

d'un style nouveau à l'usage des communautés paroissiales et missionnaires. Éd. X. Mappus, Le Puy, 1947.

Deux messes dialoguées en français, qui suivent d'assez près les idées de la messe romaine. Elles sont une réussite, la seconde surtout. Les prières sont souvent d'une belle venue, à l'*Agnus Dei*, par exemple. Mais l'effort nécessaire pour réaliser correctement une messe dialoguée est finalement aussi grand que celui qu'il faut pour accéder à la messe en latin.

René DUVILLARD : *Prime et Complies*. Version française, texte liturgique, chant grégorien. Éd. X. Mappus, Le Puy, 1947.

Deux offices mieux réussis que la plupart des efforts du même genre. La langue, toutefois, aurait gagné à être plus proche de celle dans laquelle chacun de nous prie réellement. Je crains que l'adaptation du *Pater* ne soit pas un succès.

H.-Ch. CHÉRY, O. P. : *Les attitudes des fidèles pendant la messe*. « L'action liturgique », Limoges, Droguet et Ardant, 1948; 40 pp.

Une excellente brochure, qui répond à un grand besoin pratique. Le P. Chéry explique pourquoi il convient d'associer le corps à la prière liturgique, le sens qu'ont nos gestes de prière et les attitudes à adopter aux différents moments de la messe. Cette brochure est indispensable à tous les curés et à tous les groupements d'Action catholique.

Peut-on souhaiter que la collection « L'Action liturgique » reçoive une couverture aussi avenante que les autres collections du C.P.L. ?

P.-M. G.

1) *Au souffle de l'Esprit*; 2) *Dans le sillage de l'amour*. Cahiers mensuels, La Pierre-qui-Vire (Yonne), Service des Oblats. Le numéro d'une trentaine de pages : 30 fr.

Pour chaque jour de l'année liturgique, ces cahiers fournissent quelques lignes empruntées à l'Écriture Sainte ou aux Pères de l'Église.

R. P. GASNIER, O. P. : *La grâce de ma confirmation*. Paris, Bonne Presse, 1948; 166 pp.; 125 fr.

Voici une « retraite de confirmation » à conseiller à tous ceux qui s'occupent d'enfants et d'adolescents. Très accessibles et très pleines, vivantes et directes, ces pages révéleront de façon saisissante, et émouvante même pour des âmes religieuses, la grandeur de ce sacrement.

André BACH. *Les cinquante-deux jours du Seigneur* (notes et sermons). Bloud et Gay, 1948; 208 pp.; 150 fr. Collection « La vie intérieure pour notre temps ».

A propos de l'Évangile de chaque dimanche, une parole qui fait écho à la « Bonne Nouvelle », crée un choc, laisse une empreinte. Il s'agit seulement de notes, brèves, concises. Mais, ainsi, elles n'expriment que mieux, semble-t-il, la logique « effrayante et douce » qui découle des sentiments du Christ, demandant le don total à Dieu, à nos frères. Chaque note sera une excellente préparation à la messe dominicale, mais aussi un thème de méditation pour le cours de la semaine. Il serait souhaitable que ce livre trouve large accueil et diffusion.

Chanoine L.-D. MARCEL. *Face à l'Hostie*. 6 vol. de 230 pp. environ; chez l'auteur, à Prauthoy (Haute-Marne).

Six séries de sermons centrés sur le sacrement de l'autel (méditations, journées d'adoration, cérémonies de première communion, suggestions de cérémonial). Adaptés aux milieux ruraux où ils furent donnés, ces sermons, émaillés d'anecdotes vives et pittoresques, peuvent servir de schémas à des prédications eucharistiques.

L.-M. G.

SACERDOCE

H. GUILLET. *La perfection sacerdotale d'après le Dialogue sur le sacerdoce de saint Jean Chrysostome.* Paris, Procure générale du clergé, 1948, 80 pp.

Ces conférences ont été faites à des journées de jeunes prêtres. L'auteur y groupe ses claires analyses des enseignements du saint docteur sous les trois chefs suivants : la grandeur du sacerdoce, ses difficultés, les qualités personnelles et pastorales qu'il exige, spécialement pour le ministère de la prédication. Il s'efforce d'en dégager les principes et les appuie d'un très court exposé théologique du caractère reçu par le prêtre à son ordination, participation au sacerdoce du Christ.

En appendice, il résume la lettre de saint Jérôme à Népotien sur les devoirs de la vie cléricale.

Abbé JACQUES BAVIÈRE, directeur au Grand Séminaire de Cambrai. *Le vrai visage du prêtre.* Paris, Éditions du Berger, 4, rue Cassette, 1948, 140 pp.

Cette brochure répond successivement aux questions suivantes : Pourquoi veulent-ils devenir prêtres ? Le prêtre est-il un homme comme les autres ? Le prêtre est-il en dehors de la vie ? Avons-nous besoin des prêtres ? Qu'y a-t-il au cœur des prêtres ? Quel est le secret du sacerdoce ? Écrite en un style direct, parlé, avec un grand souci d'actualité (histoire de l'abbé Godin et de prêtres déportés ou tués à la libération), elle peut être complétée par deux films fixes. Son mérite est, pour essayer de dissiper les préjugés, de faire appel à l'essentiel, le mystère de la vocation, le mystère des pouvoirs de l'ordination et des grâces qui en rayonnent sur la chrétienté entière. « Le prêtre est un pauvre homme marqué de Dieu pour prolonger le Christ au cœur de la vie et y faire naître la vie divine. C'est un pauvre homme dont le Christ a pris possession pour porter sa présence vivifiante en pleine pâte humaine. »

G. LEMESLE, P.S.S. *Si tu étais prêtre ?* Paris, Lethielleux, 1948, 228 pp.

Ce livre sur la vocation sacerdotale est écrit pour les jeunes chrétiens qui s'interrogent sur leur avenir. L'auteur, directeur de l'œuvre des vocations du diocèse de Bayeux leur demande, avant de choisir définitivement, de considérer le sacerdoce pour voir s'il n'éveille pas en leur âme un écho spécial, celui de l'appel divin.

Pour les aider en cette considération, il leur montre les tendances généreuses qui peut-être existent en leur âme, leur indique comment le sacerdoce peut y répondre, leur précise en quoi consiste la vocation sacerdotale; puis il donne des conseils à ceux que le sacerdoce attirerait.

Le livre, orienté surtout vers le sacerdoce séculier rural, est bien composé; clair, instructif, mesuré, de forme alerte et parfois émouvante il semble bien répondre à son dessein.

Contacts entre prêtre et foyer populaire. Enquête publiée par les abbés DEWIL, MASSION, MOELLER, PLISSART, VANDERGOTEN, WOUTERS. Études de pastorale, Louvain, Nauwelaerts, 1948, 140 pp.

Cette enquête est issue des conversations de l'Entr'aide sacerdotale de Bruxelles et a été rédigée en commun par une des équipes de cette Entr'aide.

Elle s'attaque au problème suivant. Une des tâches apostoliques les plus urgentes est la pénétration par l'Église des masses populaires. Or la famille étant la communauté fondamentale où s'élabore la personnalité humaine, cette pénétration exige que

le prêtre puisse avoir des contacts fructueux avec les foyers populaires.

Il y en a très peu.

Que faire pour en avoir davantage ?

Parmi les moyens à prendre, le livre insiste sur la nécessité de bien saisir quelles sont ou peuvent être les grandes préoccupations de ces foyers au point de vue économique, social, psychologique, religieux, moral, apostolique, culturel. Par le résumé de l'expérience faite dans l'agglomération bruxelloise, et par un questionnaire rédigé d'après cette expérience, il donne des notations précises, concrètes, bien réelles et fort suggestives sur ce travail nécessaire de compréhension sympathique et profonde.

Chanoine G. COMBES : *L'abbé Louis Birot (1863-1936). Un grand esprit.* Albi, 1948; 494 pp.

Au travers de la biographie de l'un des principaux acteurs, c'est toute la crise de l'Église de France au début de ce siècle qui revit en ces pages. Vicaire général de Mgr Mignot l'abbé Birot fut le rédacteur des lettres qui illustrèrent le pontificat de ce prélat, il fut surtout le héros et la victime de l'ultime tentative du gallicanisme concordataire pour imposer à Rome des évêques choisis, sans accord préalable, par le gouvernement français. Son ralliement sincère à la République et son souci d'éviter la rupture ne l'empêchèrent pas de préférer alors la fidélité au Saint-Siège. Suspect au gouvernement, en butte aux attaques d'ecclésiastiques qui ne comprenaient pas sa largeur de vues, il se retira et vieillit simple archiprêtre d'Albi. Durant les dernières années de sa vie, la maladie acheva de purifier cette âme généreuse, parfois téméraire mais éprise par-dessus tout du règne du Christ dans une société nouvelle. Les extraits de ses œuvres inédites que transcrit le chanoine Combes en font désirer la publication intégrale comme d'un des témoignages les plus significatifs de la pensée chrétienne en France au tournant du XXe siècle. La signification réelle de ce qu'on appelle la crise moderniste ne s'éclairera qu'à la lumière de tout son contexte historique, intellectuel et spirituel. La vie de l'abbé Birot est un des témoignages les plus importants qu'on puisse verser au dossier.

I.-H. D.

DIVERS

Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain. Encyclopédie en sept volumes dirigée par G. Jacquemet, du clergé de Paris. Fasc. I-IV : AA-Bez. Letouzey et Ané, éd., Paris, 1948.

Voici achevé, sans retard, le premier volume de l'encyclopédie destinée à remplacer le *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses* de l'abbé Bricout. Le plan en est entièrement nouveau et original : au corps de l'ouvrage, présenté sous la forme alphabétique habituelle, mais conçu de manière à répondre aussi parfaitement que possible aux préoccupations du catholicisme français contemporain, doit s'ajouter un volume complémentaire destiné à fournir une information suffisante sur la situation de l'Église dans les différents pays. Sans viser à se substituer aux grandes encyclopédies spécialisées, le nouvel ouvrage fait appel à des spécialistes et sur bien des points fournit une information de premier ordre qu'on chercherait vainement ailleurs. Signalons en particulier la place faite à l'hagiographie et les notices d'Écriture Sainte, d'histoire de l'Église et d'ecclésiologie. D'autres secteurs, dont la liturgie et peut-être la spiritualité, ont été jusqu'ici moins favorisés; mais l'amélioration constante de la tenue des articles fait espérer que ces déficiences disparaîtront dans la suite de la publication. D'ores et déjà, elle

constitue, pour quiconque désire s'informer avec exactitude sur la pensée et la vie catholique, un remarquable instrument de travail que vient le plus souvent enrichir une bibliographie choisie et très à jour.

GREGORIUS ARROYO, O.S.B. *Sancti Benedicti regula monasteriorum, cum concordantiis ejusdem*; editio jubilaris 1947. (Prix exclusif pour la France, 450 fr.; étranger, 3 dollars.) S'adresser à l'Abbaye Saint-Martin, Ligugé (Vienne); 642 pp.

L'importance exceptionnelle de la Règle de Saint-Benoît dans la tradition spirituelle et sa valeur permanente comme « instrument de perfection » non seulement pour les moines, mais pour quiconque veut prendre au sérieux sa vocation chrétienne, fait apprécier tout ce qui peut en rendre le maniement plus facile. Aussi sera-t-on reconnaissant à l'abbaye de Silos d'avoir célébré le XIVe centenaire de la mort du Patriarche des moines d'Occident par cette nouvelle édition qui reproduit le texte établi par Dom Butler, mais y joint une précieuse concordance qui met en valeur par ses rapprochements l'incomparable richesse spirituelle enfermée dans la sobriété de ce texte vénérable.

I.-H. D.

Guide de la France chrétienne et missionnaire (1948-1949), publié sous la direction de PAUL LESOURD; 1850 pp. Centre catholique international de documentation et statistiques, Paris.

Ce ne sont pas seulement des statistiques, des noms et des adresses que l'on trouve dans les 1850 pages de ce *Guide*, mais aussi de nombreux documents et études fort bien faites (voir *La pratique religieuse en France*, par M. Le Bras), dont certaines inédites et fort intéressantes (comme la situation des séminaires et vocations de chaque diocèse de France).

On saisit toute l'utilité de ce guide en prenant connaissance de sa table des matières : Guide liturgique et canonique. Guide juridique. Le Vatican. Administration de l'Église universelle. Nonces, chapelle et famille pontificale, corps diplomatique près du Saint-Siège. Établissements français de Rome. La France chrétienne. La pratique religieuse en France. Hiérarchie catholique en France. Aumôneries de terre, de l'air et de la marine. Séminaires et vocations. Diocèses et paroisses. Enseignement libre. Les Universités catholiques. Répertoire des Écoles libres. Cinéma. Radio. Guide des fournisseurs. Éditeurs, libraires, imprimeurs. Presse. Congrégations religieuses. Répertoire des œuvres, mouvements, etc. Les étrangers catholiques en France. Les missions. Belgique, Congo belge, Monaco, Luxembourg, Zones françaises d'Allemagne et d'Autriche.

A. P.

P. MESNARD. *Le vrai visage de Kierkegaard*. Paris, Beauchesne, 1948, 493 pp.

Nos contemporains trouvent difficilement le temps d'entrer dans l'œuvre des philosophes, fussent-ils les maîtres les plus évidents de l'époque ou tout au moins les plus habituellement reçus. Cette difficulté devient une quasi impossibilité quand il s'agit d'un Kierkegaard dont la pensée déroute les amateurs par une poétique très personnelle, un cheminement abrupt, une absence apparente de synthèse ou de leitmotive, desservie en outre par les aléas supplémentaires d'une traduction incomplète et qui n'a pas toujours eu l'heur de plaire aux spécialistes.

M. Mesnard, dans un livre récent, paie son écot à la mode et se propose comme guide au lecteur de Kierkegaard. Guide bienveillant, davantage sans doute pour son auteur que pour ses lecteurs. Il se défie du goût trop répandu pour la lecture en diagonale et ne nous fait pas l'aumône d'une

vue générale. D'ailleurs, serait-ce licite ?

Kierkegaard est l'auteur d'une philosophie existentielle et, comme tel, nous propose non pas un système toujours reposant et comme un jeu pour les esprits en loisir, mais une pensée engagée, dramatique, et par là créatrice de valeurs. La nécessité d'une connaissance de l'homme Kierkegaard supposait une biographie préalable; nous l'avons et si l'auteur a cru bon de lui faire parcourir les étapes qu'exigeait une chronologie didactique, elle a néanmoins cette qualité de se poursuivre en filigrane tout au long de l'ouvrage, apportant à chaque analyse une densité et une valeur; dépouiller Kierkegaard de sa pensée pour nous l'accommoder serait un contresens inouï : l'homme et l'œuvre ne se distinguent pas, et si M. Mesnard, après Kierkegaard, a séparé à notre usage les trois stades de la vie : esthétique, éthique et religieux, il se hâte de s'en excuser tout comme son maître en dénonçant l'artifice du professeur comme celui du penseur. Tous deux sont pédagogues par devoir littéraire. M. Mesnard l'est en outre par métier et nous lui reprocherions volontiers trop de conscience professionnelle, ce souci de bien faire et de tout dire qui couvre comme d'une grisaille une pensée éminemment colorée ou plutôt qui pour nous conduire dans un chemin raboteux en écrase le relief. Sous la plume de l'analyste, l'œuvre de Kierkegaard s'organise, s'équilibre, se déploie selon un déterminisme apparent et logique; mais en même temps et parallèlement l'homme évolue ou plutôt se déploie non pas dans la grâce d'une floraison mais dans la nécessité d'une souffrance. Et c'est de cela que nous remercions M. Mesnard; il nous a donné le visage d'un être d'exception, original et tendu, chrétien douloureux et prophétique jusque dans son ironie, dont les exigences spirituelles donnent la mesure vraie. Et c'est une mesure d'homme qui force notre sympathie, et s'il ne nous est pas toujours un guide, il sera toujours notre frère.

Y. C.

Annuaire de l'Église catholique en Chine (1948). Bureau sinologique de Zi-ka-wei. Shanghaï, 1948.

Statistiques éloquentes en leur austérité. En se penchant sur ces colonnes de chiffres, on découvre les dimensions présentes de l'Église en Chine, ses forces et ses faiblesses au premier rang desquelles il faut sans doute placer l'insignifiance de la presse catholique en langue chinoise. On pourra aussi discerner les retentissements tragiques de la guerre; il est à craindre que, depuis un an, la situation ne soit bien plus tragique encore. Ce n'est pas seulement un précieux instrument de travail qui est mis à la disposition de qui veut suivre la vie l'Église sur un des champs d'action les plus importants à l'heure présente, c'est une invitation poignante à la prière.

I.-H. D.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE

Arcy (M. C. d') : *La double nature de l'amour*. Aubier, 1948; 356 pp.; 450 fr.

Bopp (L.) : *Philosophie pour tous et pour chaque jour*. Mont-Blanc, Paris, 1948; 256 pp.

Brain (R.) : *Le cardinal Petit de Julleville*. Centre de Documentation sacerdotale, 19, rue de Varenne, Paris-7e, 1948; 92 pp.; 135 fr.

Colin (L.) : *La vie intérieure*. Éd. Saint-Paul, Paris, 1948; 432 pp.; 300 fr.

Costantini (C.) : *L'art chrétien dans les Missions.* Desclée de Brouwer, 1948; 440 pp.

Croidys (P.) : *Pas à pas avec Marie, Mère du Christ.* Spes, Paris, 1948; 320 pp.; 270 fr.

Denecheau (H.) : *Tu aimeras.* Chez l'auteur, à Vaillé, par Nueil-sur-Layon (Maine-et-Loire); 48 pp.; 48 fr.

Desmarais (M.-M.) : *Le bonheur, cet inconnu.* Éd. du Lévrier, Montréal, 1948; 248 pp.; $ 1,25.

Dictionnaire de Spiritualité, fascicule XI. Beauchesne et ses Fils, Paris, 1948.

Federico (P.) : *Padre Domenico.* Chez l'auteur, Ritiro S. Gabriele dell' Addolorata, S. Zenone degli Ezzelini, Treviso, 1948; 216 pp.

Fichteneau (H.) : *Askese und Laster in der Anschuung des Mittelalters.* Verlag Herder, Wien, 1948; 128 pp.; S. 9,80.

Foucauld (Ch. de) : *La vie de Jésus.* Arthaud, Paris, 1948; 160 pp.

Gardet (L.) et Anawati (M. M.) : *Introduction à la théologie musulmane.* Vrin, Paris, 1948; 544 pp.

Georges (E.-M.) : *Saint Jean Eudes, modèle et maître de vie mariale.* P. Lethielleux, Paris, 1946; 310 pp.

Gilson (E.) : *Dante the philosopher.* Sheed & Ward, London, 1949; 338 pp.; 15 s.

Guéranger (Dom) : *L'année liturgique.* I. *L'Avent et Noël.* Nouvelle édition, Desclée et Cie, 1948; 888 pp.; 125 fr. belges.

Jean Chrysostome (saint) : *Le sacerdoce.* Le Roux et Cie, Strasbourg, 1948; 134 pp.

Lanquetin (A.) : *Bible familiale et liturgique.* Desclée et Cie, 1949; 618 pp.; 70 fr. belges.

Lhermitte (A.) : *L'abbé Louis Mertens.* Casterman, 1947; 240 pp.

Morin (G.) : *La messe en paroisse.* Droguet et Ardant, 1948; 48 pp.

Pons (R.), Soulairol (J.), Doncoeur (P.), Flamand (G.) et Madaule (J.) : *D'Yseult à Violaine.* Éd. du Feu Nouveau, 1948; 224 pp.

Poupon (R. P.) : *A Jésus par Marie. La parfaite consécration à Marie selon saint Louis-Marie Grignion de Montfort.* Librairie du Sacré-Cœur, Bellecour, Lyon, 1948; 192 pp.; 125 fr.

Quinn (E.) : *The way of the Cross.* Blackfriars, Oxford; 24 pp.; 1 s.

Rupp (J.) : *Histoire de l'Église de Paris.* Laffont, 1948; 338 pp.; 500 fr.

Christianisme et propagande. Coll. « Études de Pastorale », n° 3. Nauwelaerts, Louvain, 1948; 248 pp.

Cours d'instruction religieuse pour les treize et quatorze ans. Deux volumes. Sœurs des Écoles chrétiennes, Vorselaar; 348 et 284 pp.; 90 fr. belges chacun.

Fêtes et Saisons : le prêtre, n° 9. Éd. du Cerf, 1949; 25 fr.

Prime et Complies d'après le Psautier du Bréviaire romain (latin-français). Éd. de la Source, Paris, 1948; 128 pp.

Le Saint Cœur de Marie. Les Cahiers Eudistes, n° 2, 1948; 1, rue J.-Dolent, Paris-14e; 128 pp., bimestriel. Abonnement : 250 fr. par an.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Imprimerie Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 1er trim. 1949. — Impr., n° 404.